



Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

'Αλλ' ἡδύ τοι σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*



U o T
6/8/24

L'APPRENTIE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1152



A Gustave Geffroy

Bernard Naudin

GUSTAVE GEFFROY

L'APPRENTIE

TEXTE REVU PAR L'AUTEUR

DÉCORÉ D'UN FRONTISPICE GRAVÉ A L'EAU-FORTE
ET DE XXIII DESSINS ORIGINAUX DE BERNARD NAUDIN
GRAVÉS SUR BOIS PAR GEORGES AUBERT



195095
30.3.25

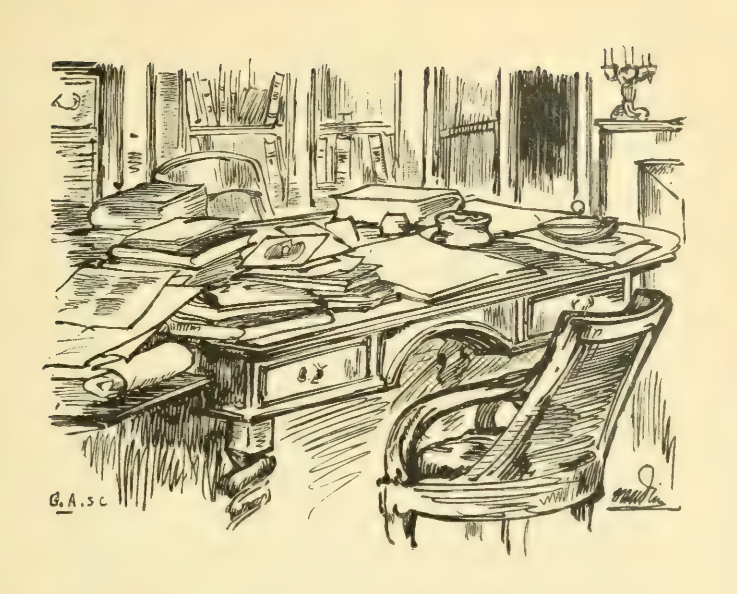
PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LES MAITRES DU LIVRE
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXIX

PQ
2260
G32A73
1919

PRÉFACE DE L'AUTEUR

POUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION



PRÉFACE DE L'AUTEUR

On demande à la préface d'un auteur l'origine de son livre, comment l'idée lui en est venue, quelle en est la signification, et peut-être même ce qu'il pense de sa réalisation.

Il est difficile de répondre avec précision à ces questions précises. Que savons-nous du moment et de la manière dont les idées naissent en nous ?

II

Il y a toujours une part d'inconscient dans les conceptions de l'esprit, et aussi dans leur exécution. On peut essayer de définir cette part en prenant exemple du cheminement obscur accompli pendant le sommeil par nos recherches et nos préoccupations de la veille. Qui n'a pas éprouvé ce phénomène habituel d'une pensée à l'état inquiet et trouble, qui se trouve clarifiée par le sommeil, mise à point comme si ses éléments en désordre s'étaient classés, ordonnés d'eux-mêmes au cours de la nuit reposante ?

Cela se passe ainsi sans doute pendant la veille comme pendant le sommeil, à tous les instants de notre vie, sans que nous connaissions formellement ce qui s'anime en nous, en vertu des influences que nous subissons, et par la force particulière de l'individu que nous sommes. Devant la page blanche, la plume en main, l'écrivain tire de son encrier, peut-être la même façon de penser, mais à coup sûr une forme, une nuance, un développement différents de ceux qu'il en aurait tirés un autre jour, ou à une autre heure du jour. Combien de pages projetées ont été perdues, combien

de pages insoupçonnées sont subitement écloses ? C'est une perte ou c'est un gain, mais il y a l'exercice certain d'un pouvoir mystérieux qui travaille à notre insu.

Pour ce livre de L'Apprentie, *je ne saurais donc dire absolument quand et comment il s'est formulé, car il a été, pendant des années, vaguement lié aux songeries de ma vie. Je puis dire, toutefois, que son héroïne s'est tout d'abord offerte à moi sous la forme stricte d'une véritable apprentie, d'une apprentie de métier, et que je désirais représenter par elle l'apprentissage et l'atelier, et en même temps les répercussions de l'existence de Paris, drames et comédies, sur la formation d'esprit d'une petite fille. Peu à peu, c'est ce second dessein qui a dominé le premier, lequel a fini par s'effacer presque complètement. Le titre du livre, qui n'était qu'exact, n'a pas changé, mais il est devenu uniquement symbolique de l'apprentissage de la vie.*

En dehors de cette évolution qui s'est opérée dans mon esprit sous la simple et continue pression de l'existence, si je cherche quelque raison

littéraire de ce net changement de direction, je crois avoir voulu me soustraire à l'application trop étroite de la théorie, utile et féconde d'ailleurs, de la stricte traduction du réel. Il m'a paru qu'il n'était pas moins vrai, et qu'il était d'une vérité plus large et plus haute, d'apercevoir les événements de la plus obscure vie reliés à l'ensemble des faits et des choses, comme la substance des plus humbles graminées participe au mouvement qui régit tout l'univers dans l'espace illimité.

C'est ainsi que la petite Cécile Pommier a été choisie comme tenant à un groupement de famille dont elle est inséparable, à la vie sociale du faubourg de l'immense ville où elle est née, et aux immenses cataclysmes des guerres qui bouleversent les nations et changent le destin de tous les êtres. J'ai été alors conduit à la faire entrer dans la vie par la sombre porte de 1870, comme j'y suis entré moi-même, et à décrire comme scène de ses jeunes années le faubourg de Belleville, dont je crois connaître le décor et la signification. La guerre étrangère et la guerre civile font

voir leurs flammes et font entendre leurs voix violentes aux premières pages de ce livre, qui en garde les reflets et les échos jusqu'à la fin, à travers les images des joies de la rue et de la misère des logis, de l'alcool, de la prostitution, du crime. La dédicace que j'ai faite de ce livre aux filles de Paris m'a été parfois reprochée pour la forme que j'ai cru devoir lui donner en 1901. *On avouera qu'il n'y a pas de raison pour changer ses termes en* 1918, *alors que la barbarie éparse s'est de nouveau condensée en guerre pour ravager le monde, et que Belleville, défendu en* 1870 *par les canons des forts, bombardé et saigné par la guerre civile, a été bombardé et incendié de* 1914 *à* 1918 *par les zeppelins, les gothas et les pièces à longue portée, inventions dernières de la civilisation anti-humaine.*

G. G.

Paris, 2 novembre 1918.

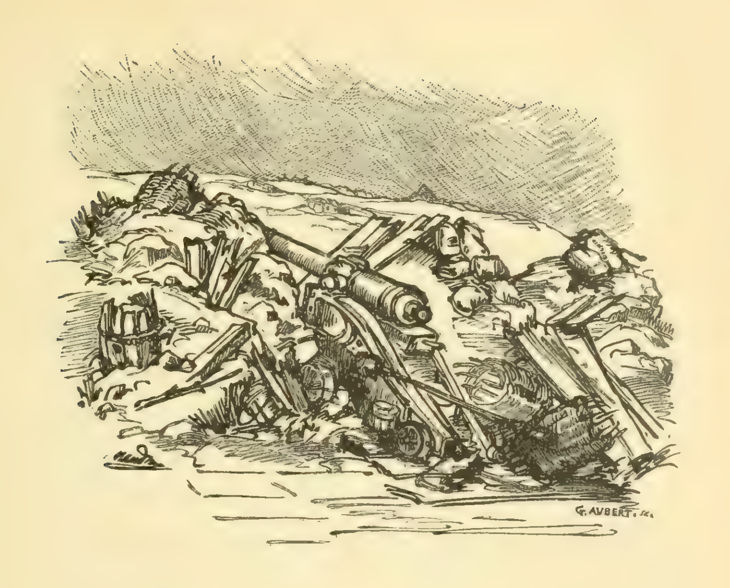




AUX FILLES DE PARIS

EN TÉMOIGNAGE D'UNE ÉPOQUE BARBARE

I



I. — LA GUERRE

Une petite fille de sept ans erre par les allées du Père-Lachaise, un jour de décembre 1870. Toute menue, cheminant doucement, elle passe presque invisible, comme une ombre incertaine, suit les détours du grand cimetière désert, assombri par l'hiver, lumineux de neige, sombre colline dressée au-dessus de la ville, paysage d'une mélancolie

farouche et grandiose. Ce monde silencieux, immobile, glacé, cet effrayant domaine des morts, s'il n'inspire pas la terreur à la petite passante, lui impose toutefois un trouble et une gravité, le respect du silence, l'émoi de la solitude. De ses yeux d'un gris sombre, Cécile interroge les choses, cherchant à reconnaître la campagne des environs de Paris qu'elle vient de quitter. Son esprit naissant, à peine ouvert aux sensations, peut croire à la continuation d'une promenade commencée ailleurs. La vieille et belle allée de marronniers, qui coupe transversalement le cimetière, quelques sentiers de charmes et d'ypréaux, cette prairie plantée d'ifs et de sapins, tous ces aspects du cimetière ressemblent à des parcs, à des coins de forêt qu'elle a entrevus autour du village d'Andilly, pendant la belle saison, chez sa tante, épicière et aubergiste.

Ce qu'elle n'a jamais vu, ce sont ces routes et ces ruelles bordées de tombeaux qu'elle prend pour des maisonnettes, ces frontons chargés de noms qu'elle essaie vainement d'épeler, ces bustes qui regardent tous le vide infini. Certains de ces regards semblent la suivre et la poursuivre, et il y a un chuchotement dans les feuilles mortes. Elle marche plus vite alors vers

l'éclat de lumière qu'elle aperçoit au bout de l'allée.

A travers les arbres dénudés, aux tournants, aux carrefours de la ville des morts, la ville des vivants lui apparaît, et c'était bien un peu l'étendue qu'elle avait devant elle, lorsqu'elle quittait la rue d'Andilly pour la route tracée en lisière de la forêt de Montmorency. Mais où sont le ciel bleu, le soleil d'or, les verdures, les maisons blanches ? Ici, la ville trempée de brume, couverte d'un ciel morne, une singulière ville qui semble prolonger le cimetière jusqu'à l'horizon. Cécile retrouve les dômes et les clochetons des mausolées et des sépulcres aux faîtes et aux aiguilles des palais et des églises. Tout près, sur l'escarpement de Ménilmontant, la flèche de Notre-Dame-de-la-Croix ; proche aussi, Saint-Jean-Baptiste de Belleville, Saint-Ambroise ; plus loin, le Panthéon, Notre-Dame, qui se révèlent dans le brouillard de décembre, au-dessus de l'amas indistinct des maisons.

Peu à peu, on ne vit plus rien. Le ciel s'abaissa encore, blanc comme un suaire, s'étendit en une mer étale et livide sur le paysage de neige, ensevelit Paris. Des vols de corneilles s'en allèrent vers le clocher de Ménilmontant, et ce passage d'oi-

seaux noirs, c'était tout le mouvement de l'espace, un funèbre sillage dans l'atmosphère d'un champ de bataille.

Tout à coup, dans le grand silence, vinrent du sud et de l'ouest de longues détonations, et des roulements sourds se propagèrent à travers le ciel. Le bruit grondait dans le mystère de l'horizon disparu, se répercutait en échos étouffés, montait jusqu'à la colline mortuaire. On eût dit l'ordre des saisons détruit, l'approche d'un cataclysme, un orage tonnant dans la neige.

Le petit être, spectateur inconscient de ce grand drame, écouta, l'index levé vers la tempe, et pensa tout haut :

— Le tonnerre !

Une voix jeune, chantante, rieuse, qui fit passer le printemps sur tout cet hiver, sembla répondre :

— Cécile ! Cécile ! où es-tu ?

— Ici, — dit la petite ombre.

Une autre ombre, un peu plus grande, surgit du hallier comme une biche rapide, et bientôt, près de Cécile, fut Céline, sa sœur de douze ans. Elles sont assez pareilles, au premier abord, le visage régulier,

le profil fin, châtaines de cheveux. Céline, pourtant, est un peu plus blonde, a le visage moins précis, de contour plus mol, le front, le menton légèrement fuyants. Elle n'a pas non plus les yeux d'un gris sombre de Cécile, mais des yeux couleur de bleuets. Elle prend dans sa main, d'un air d'autorité maternelle, la main de l'enfant :

— Allons ! ma petite, nous allons rentrer. Maman nous attend.

— Voui, — dit l'autre.

Elles restent encore à regarder devant elles, sans rien voir au delà des arbres noirs que cet abîme blanc, d'où viennent toujours, sans une lueur, les roulements farouches et solennels.

— Line ! le tonnerre ! — dit encore Cécile.

— Ce n'est pas le tonnerre, c'est le canon, — dit Céline, importante.

— Canon ? — répète en écho la petite sœur.

— Oui, le canon des Prussiens et le canon des forts, — explique la grande sœur.

Toutes deux reviennent par les chemins du cimetière comme par les rues d'un village. Chaussées de galoches, emmaillotées dans des châles, coiffées

de capelines, elles semblent des petites bonnes femmes cherchant du bois mort. Elles s'arrêtent, se glissent entre les tombes, parmi les couronnes de perles et d'immortelles, les bouquets fanés, les plantes grises et rousses. Cécile voudrait cueillir des fleurs : elle arrache des herbes sèches, des brindilles d'arbrisseaux, en fait une touffe dans sa petite main rouge de froid. Céline rit :

— Il n'y a pas de fleurs en hiver, Cécile. Viens !

Cécile laisse tomber sa gerbe, l'abandonne avec regret, s'en va. Enfin, elle rit aussi. Non, il n'y a pas de fleurs. Tout est blanc et noir autour d'elles, la neige resplendit à travers le dur treillis des arbres et des grillages. Il n'y a de roses que sur leurs joues, de tendres corolles que dans leurs yeux. Seuls, leurs regards palpitent et vivent parmi cette nature glacée, dans cette mort universelle.

Les deux petites filles sortent du Père-Lachaise par la rue des Rondeaux, ruelle plutôt que rue, dominée de la haute muraille grise du cimetière. Elles suivent un chemin qui leur est familier : au long de palissades, de terrains vagues, de buttes couvertes de

neige, elles gagnent la rue des Partants, la rue des Amandiers.

C'est là qu'elles habitent, une triste maison, un triste logis. D'un côté de la porte, il y a une boutique rouge de marchand de vins ; de l'autre côté, une boutique verte de fruitier. Le couloir, l'escalier, sont pauvres et obscurs. C'est au premier. La clef est sur la porte. Céline ouvre. La pièce où elles entrent est une salle à manger, avec deux lits repliés dans les angles. Au milieu, une table ronde en noyer sous une suspension à lampe de porcelaine blanche. Quelques rayons, sur lesquels sont des livres entassés un peu pêle-mêle, des bouquins de tous genres, des romans, des brochures politiques, des livraisons. Le carreau est frais lavé, le papier n'a ni déchirures ni taches. On devine des yeux et des mains de femme qui veut et maintient la propreté. Cette femme, la voici, c'est la mère, jeune encore et sans âge : des yeux gris pensifs, une bouche fine et amère qui sourit gentiment. Elle est de race bretonne, acclimatée à Paris, façonnée par la vie de travail et de soucis.

— Vous voilà... Où avez-vous été traîner encore ?

— Au Père-Lachaise, — dit Céline, gaiement.

— Au Père-Laçaize, — répète Cécile, joyeuse aussi.

— C'est bien loin. Il est presque nuit. Une autre fois, n'allez que jusqu'à l'église, et voir les boutiques de la Chaussée, ou bien attendez Jean pour sortir avec lui... Allons, débarrasse ta sœur de tous ses fichus, ôte-lui ses souliers, donne-lui des images, et tu m'aideras à la cuisine.

La mère et les deux petites passent dans l'autre pièce, où il y a un grand lit et un petit lit. Les deux fenêtres donnent sur la rue. La fenêtre de la salle à manger et celle de la cuisine donnent sur une cour. La petite abandonne vite les images, blottie dans un vieux fauteuil, et, près de la fenêtre, s'écrase le visage contre le carreau, regarde la rue au crépuscule, où les lumières apparaissent, où les silhouettes bougeantes et les objets immobiles commencent à devenir indistincts. La nuit vient de bonne heure en décembre : la mère et l'aînée, bientôt, à la lueur d'une chandelle, achèvent de mettre le couvert sur une nappe, au moment où des pas lourds et des chocs de crosses de fusils s'entendent dans l'escalier. Le père et les deux

fils n'ont pas à heurter : la vive Céline a déjà ouvert, les trois hommes sont entrés. Le père, parisien, petit, maigriot, barbu, d'une physionomie indécise et rieuse comme sa fille Céline. Les deux fils ont du sérieux de la mère. Tous trois posent leur fusil dans un angle de la pièce. Le père Pommier et le fils aîné, Justin, s'assoient, fatigués. Jean va dans l'autre chambre, saisit Cécile, l'embrasse, la fait danser, l'installe sur son épaule. La petite s'épanouit, heureuse. La mère allume la lampe et appelle :

— Finis donc, Jean! La soupe est sur la table.

La soupe, en effet, fume sous la suspension. Pauvre soupe de mauvais pain noir et de graisse, mais la nappe est propre, les assiettes sont blanches, les cuillers et les fourchettes sont bien frottées. Le linge, la faïence, le métal, éclairés de la douce lumière, paraissent sourire de toutes leurs blancheurs et de tous leurs luisants, et les visages, de même, sourient. Jean fait manger Cécile, qui jacasse. Céline va et vient. La mère sert la soupe, partage le mauvais pain qui semble si bon, verse le vin et l'eau. Du dehors arrive, pendant les silences des conversations, la voix lointaine et grondante des canons des forts.

— Les chiens de garde veillent, — dit Justin, — les Pruscos ne prendront pas Paris cette nuit !

— D'abord, nous sommes de garde à la porte de Romainville ! — dit le père.

— Pas moi, — dit Jean ; — ce soir, je suis chien de garde à la maison.

— Tu restes avec moi, Zan ! — dit Cécile.

Et elle applaudit de ses petites mains.

— Oui, mon petit, — dit Jean. — Je te couche et je t'endors. Je t'apporterai ton café demain matin, comme à une princesse. Et un autre jour, ce sera Justin.

— Il est zenti aussi, Zustin. — dit Cécile, satisfaite.

Les yeux gris de la petite fille vont de l'un à l'autre. Elle est contente, en parfaite sécurité. Elle sent confusément que tout le monde l'aime, sa mère grave, son père bon garçon, Justin qui l'observe toujours avec tendresse, Jean qui joue avec elle comme un gosse, et Céline, qu'elle admire comme la grande sœur, aux jambes plus longues, qui court plus vite, sait sauter à la corde, aller dans la rue et faire des commissions toute seule : l'image de ce qu'elle sera plus tard.

On mange la minime pitance de viande, un plat de riz, une tranche de fromage, on boit un dernier verre de vin.

Le père fume une pipe, les fils roulent des cigarettes, pendant que la mère et Céline emportent les verres, les assiettes, retirent la nappe sous les coudes des trois hommes. Cécile s'est endormie sur les genoux de Jean. Les hommes parlent politique, commentent la situation. On a élu les maires. La question de l'armistice a été agitée. La Prusse a repoussé la demande de ravitaillement. Les bataillons de marche de la garde nationale sont enfin formés, composés de volontaires, de célibataires, de veufs, et, s'il le faut, d'hommes mariés âgés de vingt à quarante-cinq ans. En somme, tout va pour le mieux. Gambetta est plein d'ardeur. La province s'organise. On fera la trouée, on reconduira les Allemands de l'autre côté du Rhin.

— Oui, si nous avions de vrais chefs qui le veuillent! — dit Justin, qui écoute son père et son frère s'enflammer d'espoir et se griser de paroles. — Mais croyez-moi, on perd du temps tous les jours. Les approvisionnements sont mal faits. Les Allemands

sont nombreux, et les choses n'iront pas si vite que ça en province! Gambetta est jeune, c'est vrai, et il secouera les gens, fera une espèce d'armée. Tout de même, depuis que les Allemands ont pris Metz, toutes leurs forces sont disponibles, et nous sommes fichus.

— Ta ra ta ta ! — interrompit le père, — tu n'es jamais content, mon fiston... Si les chefs ne marchent pas, nous les changerons : on mettra le vieux Blanqui à la place de Trochu, on fera ce qu'il faudra.

— Il est certain que Blanqui vaudrait mieux. Lui seul voit clair et dit la vérité. Mais qui le croira ? Il n'est pas militaire, il a été en prison, c'est un rouge. Jamais l'armée, ni la garde nationale des boutiquiers, ni même celle des ouvriers, ne lui obéiront.

— Nous l'imposerons, nous en ferons un dictateur, — proclame Jean berçant Cécile.

— Oui, pour trois jours, et puis on nous fusillera ou on nous coffrera avec lui après.

— Ta ra ta ta ! — dit encore le père, — nous saurons bien régler nos comptes avec le gouvernement.

— On les réglera plus tard, trop tard, — dit Jus-

tin, — et ça ne sera pas drôle. Rappelez-vous ce que je vous dis, — affirme doucement le jeune prophète ouvrier.

Le rappel bat dans la rue. Le père et Justin se coiffent de leurs képis, prennent leurs fusils, embrassent la mère et Céline, descendent dans la rue obscure, fantastiquement éclairée par la neige.

Jean, avec précaution, emporte Cécile endormie dans l'autre chambre, la déshabille avec des mains de maman, la couche sans qu'elle soit réveillée. Il revient, défait un des lits, se couche aussi, après avoir approché la table de son lit et descendu la lampe. Il lit des journaux, des livraisons des *Misérables*, pendant que la mère et Céline revenues, assises à la table, raccommodent, causent à voix basse.

— J'irai au pain, — dit la mère.

— Non, moi ! — dit Céline, toujours prête à sortir.

— Ni l'une, ni l'autre ! — dit Jean affectant le ton bourru. — Vous m'embêtez : la place des femmes est à la maison. C'est moi qui irai partout, au pain, à la viande, au charbon. Je n'ai que ça à faire. Je ne prends pas la garde demain.

— Tu vas t'éreinter, mon garçon.

— Ça m'amuse de faire la queue. Je prononce des discours, j'excite les femmes à la résistance... Allez vous coucher, et prenez la lumière : j'ai assez lu comme ça.

La mère est heureuse que son Jean se repose et dorme. Elle se dit qu'à quatre heures du matin, s'il dort, elle s'en ira sans bruit. Elle embrasse le gaillard comme un enfant au berceau et s'en va avec Céline. La nuit s'appesantit sur la ville, sur les maisons, le logis est perdu dans le noir et le silence comme un bateau en mer. La canonnade roule à tous les horizons, fait chanter les vitres. Les heures sonnent.

A quatre heures, doucement, doucement, la mère se lève. Mais elle trouve le lit de Jean vide. Le garçon est dans la cuisine qui mange une croûte de pain trempée d'eau-de-vie, et s'en va bientôt.

— Chut ! ne réveille pas les petites. Je reviendrai pour le café.

Les soirs et les nuits de cette famille d'assiégés se passaient à peu près ainsi. L'un ou l'autre des hommes manquait, parfois tous étaient dehors ensemble. La mère, avant l'aube, filait à la boulangerie, à la bouche-

rie, ou bien envoyait Céline, la confiait à quelque voisine. Mais la petite, une fois rendue à son poste, échappait à toute surveillance, s'émancipait, riait avec les garçons, discourait comme son frère, criant qu'on ne se rendrait jamais. « Cette moucheronne ! » disaient les femmes, aussi exaltées et guerrières qu'elle.

C'est le seul métier du moment, faire la guerre, et en parler. Le père, peintre en bâtiments, Justin et Jean, mécaniciens, ne travaillent plus de leurs professions, vivent de leurs trente sous de gardes nationaux, et jouent leur rôle en conscience. C'est pour eux, et pour d'autres, la grande affaire, depuis que Paris, brusquement isolé, séparé du monde, s'est transformé en camp militaire. Depuis le 4 septembre et le commencement de l'investissement, par les ciels gris de fer de l'automne, par les ciels noirs de l'hiver, au long des rues de la montagne faubourienne qui domine la vallée de Paris, le père et les deux fils marchent comme trois soldats. Leurs costumes ont changé, le képi de garde national diffère de la casquette de l'ouvrier, la bande rouge du pantalon, le liseré rouge de la vareuse sont cousus aux

étoffes sombres qui remplacent les vêtements d'atelier. Le fusil, surtout, marque le changement survenu, signifie la tragédie militaire, et, en même temps, une tragédie parallèle, révolutionnaire, qui s'annonce comme certaine, fatale.

L'état d'esprit de ces trois hommes s'était décidé aux dernières années de l'Empire. Le père Pommier avait transmis à ses deux fils, comme contes d'enfance, ses souvenirs de 1848. Mais le réveil complet de l'énergie populaire se fit tout de suite après la grande fête de l'Exposition, de 1868 à 1870. Les Pommier furent alors du Paris de la rue et des réunions publiques. Ils vécurent avec les faubourgs en délire, firent partie des torrents humains charriant le fiacre de quelque journaliste ou de quelque orateur de violente opposition, des groupes passionnés autour d'une affiche rouge ou d'une lecture de journal à haute voix. Ils furent des parcelles de cet orage en formation qui emplissait parfois la ville de sa chaude haleine électrique, qui se déplaçait comme un courant vertigineux, le jour, par exemple, des funérailles de Victor Noir, qui créa l'image d'un Paris vidé de sa population, partie tout entière pour Neuilly, un Paris de

rues désertes, extraordinairement élargies, où semblait devoir résonner bientôt le bruit crépitant des coups de fusil.

Ces fiévreux liseurs d'affiches, ces hommes aux visages résolus et menaçants, qui apparaissaient au seuil des couloirs des réunions publiques, ces énergiques enthousiastes, qui se précipitaient vers le fiacre de l'orateur et du journaliste, c'étaient ceux-là qui avaient changé leur casquette en képi, et qui étaient devenus des porteurs de fusil.

A les voir, à les entendre, les trois Pommier et leurs pareils, on ne pouvait douter du désir qui les animait, et qui était le désir de se battre contre les Allemands. Ils avaient été surpris par la guerre, eux qui croyaient travailler à une transformation sociale. C'était l'imprévu. Leur volonté d'action, exaltée, accrue, avait donc forcément changé d'objet : l'ouvrier de Paris trouvait devant lui un adversaire qu'il n'attendait pas et qui était le soldat allemand. Va pour l'Allemand ! On verrait ensuite. En attendant ce lendemain, l'énergie restait la même.

Les trois Pommier étaient ainsi : ils enrageaient de sentir leur ardeur se consumer inutilement, au-

raient voulu se lancer vers l'ennemi, libérer la France, préparer l'avenir.

Au 31 octobre, ils sont à l'Hôtel de Ville, espérant la Révolution et le salut public. Ils croyaient forcer les chefs à l'offensive, mais il semblait que les chefs se refusassent à utiliser ces instruments que le destin leur offrait.

— Ils ne savent rien, — disait Justin. — Ils nous prennent pour des flemmards et des braillards, et voilà tout... Et puis, des gardes nationaux, ça ne compte pas pour eux. C'est bon pour garder les fortifs, qui ne sont jamais attaqués... Nous sommes des escargots de remparts, nous ne sommes pas des soldats... On nous occupe en nous faisant coucher dehors, en nous faisant jouer au bivouac... Quand ce sera fini, nous nous figurerons que nous avons fait la guerre... Ils ne nous connaissent pas : s'ils voulaient marcher tout droit devant eux, on les suivrait. Et ça serait bientôt fait de culbuter Guillaume et Bismarck dans Versailles !

Justin traduisait ainsi le sentiment de beaucoup. Si Trochu, Vinoy et Ducrot étaient venus tous les trois, un soir d'octobre ou de novembre, rôder incognito

par la ville, comme des califes des *Mille et une Nuits*, ils auraient découvert une population qu'ils ont ignorée jusqu'à la fin, singulièrement confiante et espérante, très déterminée à faire crédit aux chefs militaires. Parmi les ouvriers du faubourg, il n'en manquait pas qui affirmaient la possibilité de chasser l'Allemand dès la première sortie. Ces Parisiens sont vraiment, comme on dit, assez contents d'eux-mêmes, assurés qu'ils viendront facilement à bout de difficiles besognes : ils ne doutent pas un instant de leur victoire, hommes, femmes, enfants. Dans les rues sombres, aux portes des boulangeries et des boucheries, les faces pâles, les paroles criées de voix colères ou gouailleuses, affirment le triomphe immanquable. C'est une force qu'une telle exaltation, mais cette force meurt sur place, car les chefs ne croient pas à la possibilité de l'employer.

Pour ces gens qui s'agitent dans le Paris neigeux de décembre, l'agonie a commencé, et ils ne le savent pas. Ils se croient encore vivants, et déjà le froid et l'inertie les gagnent, sans qu'ils le sachent. Ce qui les sauve du doute sur leur sort, ce qui leur fait illusion, c'est qu'ils parlent. Leur besoin d'agir, leur

ardeur patriotique, leur fureur contre l'incapacité, leur méfiance de la trahison, s'exhalent en mots, partout, en marche, au corps de garde, au rempart, au coin des rues, où ils s'attardent à lire et commenter un journal sous la clarté d'un réverbère, et chez eux, à table, au lit, tout le temps, jusqu'à ce que le sommeil vienne enfin apaiser et reposer ces assiégés fiévreux.

Combien de fois la mère, avec ses deux filles, épia-t-elle par la vitre l'un de ses trois hommes, ou tous les trois, reconduits par quelque camarade, et restant sur le trottoir devant la porte de la maison, à gesticuler et à pérorer, des quarts d'heure et des quarts d'heure, pendant que la soupe s'épuisait à bouillir, et que le fricot brûlait ! On leur faisait des signes, on les appelait. Ils ne voyaient ni n'entendaient, ou bien, faisant un pas pour s'en aller, ils recommençaient, sur un mot, une nouvelle paraphrase, une nouvelle discussion des nouvelles du jour, écloses dans la ville délirante et crédule, ou apportées sous l'aile d'un pigeon. Alors Céline descendait pour ramener le causeur, et le causeur la prenait par la main, et la retenait à écouter, bouche béante, yeux fixes, le récit de

tant de drames imaginaires et réels. Enfin les hommes remontaient, bousculaient et embrassaient gentiment la mère, proclamaient l'affreuse soupe excellente, et recommençaient de plus belle à faire manœuvrer Chanzy et d'Aurelle de Paladines, Faidherbe et Cremer, à morigéner Trochu, à menacer de Moltke.

C'est parmi ce fracas de guerre que l'intelligence de Cécile s'éveillait. Elle écoutait sans comprendre, et ce qui parvenait jusqu'à son petit esprit, s'orientant dans l'obscurité, lui faisait l'impression des contes de fées que lui lisait sa sœur, des histoires merveilleuses que lui apprenait sa mère, ou des jeux de cache-cache et de croquemitaine inventés par Jean. Elle y croyait et n'y croyait pas, elle éprouvait une frayeur qu'elle savait devoir être bientôt dissipée, et c'était alors, après le pâlissement et la respiration suspendue de l'angoisse, de grands éclats de rire nerveux qui ne finissaient plus, pendant qu'elle frottait l'une contre l'autre ses petites mains encore moites de peur délicieuse.

Ces Allemands, dont on entendait parler sans cesse, et que l'on ne voyait jamais, et qui faisaient jour et nuit le bruit du tonnerre avec leurs canons,

c'étaient pour elle des géants, des monstres à têtes de loups, des ogres démesurés, marchant par enjambées de sept lieues, là-bas, là-bas, bien loin, dans la campagne, dans le noir, à Andilly peut-être, autour de la maison de « tante » qui n'avait pas voulu rentrer à Paris...

Cécile, si elle pensait à cela, à la petite maison où elle avait passé l'été, éclatait tout à coup en sanglots. Mais c'était pour « tante » qu'elle avait peur, « tante » qui lui donnait les sucres d'orge de toutes les couleurs et les pipes en sucre rouge des bocaux de la vitrine. Pour elle-même, elle ne craignait rien. Elle savait bien qu'elle n'était qu'un pauvre petit Poucet, ou qu'un mignon petit Chaperon Rouge, qui pouvait bien devenir la proie de l'ogre et du loup, mais elle savait bien aussi qu'elle était défendue par sa mère d'abord, qui n'avait qu'à lui lisser les cheveux et qu'à l'embrasser pour la faire tenir tranquille, par Céline ensuite qui déclarait : « Moi, je leur dis zut aux Prussiens ! » et dont la bravoure l'émerveillait, et enfin par son père et ses deux frères. Lorsque les trois hommes revenaient tout de sombre vêtus, avec leurs bandes rouges et leurs képis numérotés, et

qu'ils posaient tous trois, du même mouvement, leurs lourds fusils dans le coin de la chambre, il lui semblait qu'elle voyait entrer des tout-puissants, des invincibles. Elle se jetait à leurs jambes, à leurs mains, se sentait enlevée par leurs bras vigoureux; son anxiété se calmait alors comme par enchantement, et bientôt, ayant mangé sa soupe, repue, heureuse, confiante, elle s'endormait en rêvant que « tante » avait su bien cacher les pipes en sucre rouge, et qu'elle aussi, dans sa petite boutique, où elle était à l'abri comme une vieille fée invisible, elle faisait la nique aux Allemands géants.

La petite Cécile, à cet âge de sept ans, où l'on commence seulement à recevoir des impressions sans les classer ni les raisonner, assistait donc à ce drame comme si elle avait dormi tout éveillée. Ce qui restait dans sa tête enfantine, c'étaient les chuchotements de ceux qui étaient autour d'elle et qui avaient l'air grave et soucieux, les mots les plus souvent répétés : Guerre — Prussiens — Bismarck — Badinguet — le Siège... Il n'est question d'aucun travail, d'aucun plaisir. Les affaires vont mal, ou plutôt ne vont pas. On ne s'en occupe plus, d'ailleurs. Lorsque des gens

viennent chez les Pommier, c'est pour redemander si on a fait des provisions, regretter que les femmes et les enfants n'aient pas quitté Paris, s'enquérir, pour le cas de bombardement, s'il faudra mettre des matelas aux fenêtres...

Cécile était frappée d'entendre sans cesse répéter qu'une chose mystérieuse et importante était en grand danger, et cette chose, on l'appelait la Patrie, la France. Jean, qu'elle interrogea, lui dit que la Patrie, c'était tout ce qui était près d'elle, tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'il y avait encore dans son pays qu'elle ne voyait pas, c'était tout le monde, le père, la mère, les frères, les voisins, et la tante d'Andilly, et les gens de Morlaix, en Bretagne, dont parlait souvent leur mère, et toute la terre qu'on appelait la France, avec ses villes, ses maisons, ses champs, ses bois, ses rivières... Il lui disait que, pour défendre tous ces gens et toutes ces choses, on avait fait appel à tous les hommes, même aux pères de famille, et cela donnait des frissons à l'enfant. Elle voyait des mamans comme sa maman, des petits enfants comme elle, abandonnés par un papa comme le sien qui s'en allait tomber dans un grand trou

d'où il ne revenait pas. C'était ainsi que Cécile concevait l'idée de la mort.

Elle voit encore que chaque jour amène sa nouvelle. Les gens se crient par la fenêtre des phrases incompréhensibles pour la petite, des batailles, des victoires, des défaites. Parfois, sa mère l'habille bien chaudement de cache-nez, de tricots superposés, de gants de laine. Malgré tout, son nez est rouge et ses mains sont glacées. Elle s'en va dehors avec Jean ; avec Cécile, quand Jean n'est pas là. Les deux sœurs se promènent sur la Chaussée de Ménilmontant, ou s'en vont vers le Père-Lachaise, ou suivent la rue des Amandiers jusqu'au boulevard extérieur. Elles vont aussi prendre la place de leur mère ou de Jean, font queue à la porte de la boulangerie ou de la boucherie. Elles reviennent avec un pain gris, vert, hérissé de paille, un morceau de cheval. Le garde national qui surveille le défilé a pitié des fillettes grelottantes, il demande pour elles aux grandes personnes un tour de faveur. Heureusement, la mère prévoyante a su faire quelques provisions, du riz, du lard, de la farine, des pommes de terre, des boîtes de conserve, même des œufs dans la sciure

de bois, mais il faut en user prudemment : si le siège continuait, ce serait la famine. La mère a pourtant le cœur serré de voir des voisins qui manquent de tout, des enfants qui souffrent, et, de temps en temps, elle ne peut se tenir de faire porter par Cécile quelque précieuse rareté aux malheureux ébahis.

Un jour, avec sa farine, elle a fait un morceau de pain blanc. Elle le sert, le soir, comme un gâteau, toute la famille réunie. La croûte en est dorée, la mie éblouissante comme de la neige. On le contemple, on le touche, on le flaire. Quel régal ! La mère dit qu'il faut en garder un morceau pour le déjeuner de Cécile, le lendemain matin.

Mais, dans la maison, il y a un homme malade, et qui va mourir sans avoir revu du pain blanc : il l'a dit tristement à sa femme. La mère raconte cela, et personne n'a plus la même envie de cette clarté qui illumine la table.

Le lendemain matin, Cécile, sans rien dire, prend le morceau qui reste, le met précieusement sur une assiette.

Elle monte, du premier au troisième, chez l'homme malade. La porte est entr'ouverte, elle la

pousse, elle pénètre dans la chambre silencieuse et sombre. Une bougie brûle sur une table de nuit. Le lit est là, sans rideau. Quelqu'un est couché dedans. On ne voit pas le visage : un linge le recouvre, le corps est allongé rigide sous le drap.

Alors, demi-haut, timidement, dans cette chambre froide, la petite fille dit :

— Bonjour, monsieur... Je vous apporte de la part de maman du beau pain blanc.

Personne ne lui répond. La pièce est déserte. Cécile craint de bouger. Elle croit deviner, car la serviette dessine le masque, l'arête dure du nez, la cavité des yeux et de la bouche. Cela doit être ce qu'on appelle un mort, et c'est la première fois qu'elle en voit un. Et elle est seule ! Elle voudrait s'en aller, elle n'ose pas. Elle pense craintivement : « Si la femme du mort revenait, elle verrait que j'ai peur, ou peut-être, me voyant me sauver, elle croirait que j'ai pris quelque chose. » Elle reste donc, regardant avec des yeux effrayés ce lit blanc, ce corps qui s'allonge sous la couverture. La pendule fait son tic-tac habituel. Cécile a posé son pain blanc sur une table, à côté d'une soucoupe remplie

d'eau, — de l'eau bénite avec un brin de buis... Et l'enfant demeure, sans bouger, appuyée à la muraille.

Enfin, la femme arrive. Elle ne se doute pas des minutes terrifiantes que la petite vient de vivre là. Elle remercie de la politesse, découvre le visage de son mari, en disant qu'il ne mangera plus de pain maintenant, ni du blanc ni du noir.

Cécile a peur davantage, redescend chez elle en trébuchant dans les escaliers, avec l'épouvante d'y être poursuivie par le mort.

Décembre devint plus noir, le ciel plus bas, crevant de neige, le sol fut de glace. On souffrit du froid, de la faim. La mère fit des prodiges, furetant, cherchant, trouvant. Jean et Justin rapportaient ce qu'ils pouvaient de la banlieue, fouillant les champs, maraudant, chapardant comme des soldats en campagne.

Les hommes et les enfants eurent toujours de la soupe chaude, du café chaud, du vin chaud. Les trois gardes nationaux, amaigris, sont de plus en plus parleurs véhéments, chacun pourtant conservant son caractère : le père, gouailleur; Justin, lucide et

résolu ; Jean, tranquille et bon. A Noël, ils firent réveillon, avec une poule étique dont la provenance faisait rire les trois hommes : sans doute, une captive délivrée de quelque basse-cour secrète. Elle eut les honneurs du riz. Au 1er janvier, Jean distribua des cadeaux à la mère et aux sœurs : un fichu, une capeline, une cravate bleue. On se souhaita la bonne année, — meilleure que l'autre !

— Comptons là-dessus ! — dit Justin. — Nous allons en voir de dures. Paris n'en a pas pour un mois.

Enfin, on annonça la sortie. On fit appel aux hommes des bataillons de marche. Le père n'en était pas, trop vieux, ni Jean, trop jeune. Justin en était.

— Vas-y, mon Justin, fonce jusqu'à Versailles !

Il partit de chez lui, le 18 janvier, à l'heure du soir où les tambours battirent la générale. Il est prêt, son café avalé, un mouchoir propre dans sa poche, le fusil bien astiqué, des cartouches dans la giberne, une poignée de main un peu plus ferme que d'habitude au père et au frère, les baisers habituels aux petites sœurs et à la mère. Celle-ci prétexte une commission qu'elle a oubliée : de l'huile

pour la lampe, du sucre pour le café du matin... Elle ira jusqu'au coin de la rue... Justin comprend, ne peut plus parler, l'emmène, la tenant par la main dans l'escalier. Les autres sont groupés au haut des marches.

— Au revoir! au revoir! Flanque-leur une tatouille! — dit le père.

— Tiens-toi bien, mon vieux! — dit Jean.

— Rapporte-moi quelque chose, — dit Céline.

Et Cécile appuie sa menotte sur sa bouche :

— Au revoir, Zustin! — dit aussi l'enfant.

Dans la rue, la mère a pris le bras de son fieu. Ils marchent, sans rien dire, vers le tambour qui bat. Quand ils aperçoivent le rassemblement, ils s'arrêtent. Le fusil tremble dans la main de Justin. Il prend sa mère entre ses bras. Il voit, dans le soir sombre de janvier, la figure blême, déjà vieillie, ravinée par les marques de la vie pénible. Pour la première fois, il a la révélation des cheveux qui grisonnent, des yeux meurtris, de la bouche pâle. Son cœur d'homme s'attendrit et se gonfle, mais son visage contracté reste grave. Le visage de la mère douloureuse n'a pas non plus une larme. Ils se

regardent encore, puis ils s'embrassent à pleine bouche, voracement ; elle le serre dans ses bras comme lorsqu'elle le nourrissait.

— Ma vieille ! — dit-il, — n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, mon petit.

Ils s'embrassent encore, en se souriant héroïquement. Pris d'une frénésie, il lui baise les cheveux, les yeux, les joues, les mains. Elle aussi embrasse sa face d'honnête homme, ses mains d'ouvrier, sa vareuse de soldat, et son dernier baiser s'égare, est pour l'arme de mort, le fusil qu'il a mis sur son épaule.

— Jean est un bon garçon, dit-il en s'en allant ; — fais attention au père.

Ils se quittent avec un regard dont ils se transpercent le cœur, ils s'en vont sans se retourner. Cette fois, quand ils sont séparés, ils pleurent, lui silencieusement, à grosses gouttes qui coulent sur ses joues, elle, secouée de sanglots, le dos courbé, marchant vite au long des tristes maisons du faubourg.

— Je ne le verrai plus, — dit-elle.

Elle reste quelque temps à errer par les rues,

calmant son émoi et séchant ses larmes pour reparaître auprès des autres avec un visage apaisé.

Elle le revit, mais elle ne le revit pas vivant. Justin tomba à Buzenval, fut une des victimes offertes à l'esprit guerrier de la garde nationale. Il était parti avec son bataillon de la place de l'Hôtel-de-Ville, et la montée des Champs-Élysées s'était faite en chantant, au pas rapide et régulier de vieilles troupes. Au matin, il se lança vers le parc de Buzenval, où les Prussiens étaient embusqués. Une balle au front arrêta sa course. Il fut rapporté, comme ses compagnons morts, au Père-Lachaise. C'est là que sa mère vint le chercher et le reconnaître, Jean avec elle. Le père gardait les deux fillettes. La mère et le fils passèrent devant la rangée des bières où les morts étaient enveloppés de linceuls, le visage nu. Certains avaient la tête cassée, méconnaissables. D'autres semblaient dormir, tout pâles, et d'autres, les yeux ouverts, semblaient veiller. Des jeunes, des vieux, des physionomies de tous les métiers.

— C'est lui ! — dit la mère d'une voix basse.

Jean la soutient. Elle se penche. Elle voit Justin

comme il était vivant : doux et triste, ironique et tendre, — avec un trou noir dans le front, une mèche de cheveux collée à la blessure... Elle touche ses joues, le câline, reconnaît dans ce cadavre son petit enfant. Il est tout froid, il la regarde, et il lui parle, car elle lit dans ses yeux morts toutes les pensées dernières qui furent en lui pendant la montée chantante des Champs-Élysées, pendant la montée tragique de Buzenval. Elle lui parle aussi, lui dit adieu, se baisse vers lui, l'embrasse, sans cris, sans larmes, sans fracas de douleur. Jean, à son tour, embrasse son aîné, et, la bouche près de son oreille, un long moment, semble lui parler à son tour. Ils partent, reviennent à la maison, serrés l'un contre l'autre, sans se rien dire. Ils rentrent auprès du père et des fillettes.

— Je l'ai vu, — dit la mère. — Ne l'oublions pas.

Céline s'appuie contre son père. Cécile se blottit sur les genoux de Jean. La mère reprend son travail de mère, apporte la soupe à ceux qui restent. Puis, la nuit cache leurs pleurs, qui se font silencieux autour du sommeil de Cécile.

Le lendemain était le 22 janvier. Jean, qui n'était pas sorti le matin de la maison, gardant le deuil avec les siens, et qui fut averti trop tard des événements de l'Hôtel de Ville, arriva sur la place de Grève quand tout était fini, les coups de feu tirés entre les mobiles et les gardes nationaux qui essayaient une tentative désespérée et inutile pour changer le destin. Le jeune homme revint dans un état de surexcitation indicible, s'exprimant avec rage sur ce qui se passait, puis tombant au silence. La mère l'observa avec inquiétude, put difficilement l'adoucir.

Les jours qui suivirent, l'existence sembla se refaire, malgré l'angoisse de la capitulation prochaine. La mère et les deux filles restèrent les mêmes, la mère cachant ses pensées, Céline distraite par tout ce qu'elle voyait, tout ce qui l'effleurait, Cécile ayant la sensation que quelqu'un était absent de la maison, quelqu'un qui pouvait revenir d'un instant à l'autre.

— Il reviendra, dis, maman ? — demanda-t-elle, un matin, à sa mère.

— Oui, ma fille, plus tard.

— Quand la guerre sera finie, dis, maman?

Sa mère la caresse, la distrait. La petite paraît songer, puis va vers la fenêtre, s'amuse d'un chien qui court après un oiseau. Et la mère sourit à l'innocente. Mais les deux hommes sont vraiment atteints. Le père est inquiet, comme s'il lui manquait une partie de lui-même, un support dont il avait l'habitude. Jean, si placide, si doux, a sur le visage une violence concentrée : l'idée fixe lui barre le front, rend sa bouche mauvaise, sa parole brève. Tous deux sont moins causeurs, subissent les événements sans en disserter, sans en blaguer, comme autrefois. Ils attendent toujours l'avis de Justin, qui était le renseigné, le donneur d'avis, le devineur d'avenir. Il est maintenant, avec tout ce qu'il savait, toute sa sagesse, enfoui dans la terre de la fosse commune. Jean, pourtant, se souvient de ce qu'il disait sans cesse, qu'on réglerait les comptes après, qu'il faudrait bien s'expliquer ensemble quand ce serait fini avec les Allemands, qu'on avait des fusils et des canons et qu'on ne les laisserait pas comme ça se rouiller, inutiles. Il dit cela, un soir, en frappant sur la table. Le père crut retrouver son fils aîné, et

approuva. La mère, qui se rappelait le 22 janvier, écouta son cadet avec tristesse.

— Mieux vaudra rester tranquille, travailler, refaire sa vie.

— Alors, — dit Jean avec une fureur qu'on ne lui avait jamais connue, — alors, qu'ils ne rendent pas Paris, qu'ils sauvent la France !... Sans cela, Justin sera mort pour rien... Enfin, tu l'as vu comme moi, dans son cercueil, avec sa tête cassée. Je lui ai dit qu'il serait vengé, et il le sera !

La mère prit la main de son fils. Cette main tremblait de fièvre. Jean se leva, sortit, surexcité. Quand il rentra, il trouva sa mère seule, qui l'attendait. Le père, les petites étaient couchés.

— Écoute-moi bien, — dit la mère. — Je n'ai plus que toi. Ton père est âgé, il est faible comme un enfant. Qui sait ce qui lui arrivera? Tout ce qu'il vient de passer lui a fait mal, je le vois, tu le vois aussi. Qu'est-ce que je ferai si vous vous laissez emporter tous les deux par la colère? Je le sais bien, que personne n'est calme autour de nous : j'entends les gens, et je comprends ce qu'ils disent, je comprends leur rage. Le pauvre monde a été trompé,

comme toujours, et il en veut à ceux qui l'ont mené là. Moi aussi, je suis comme ça, — dit la pauvre femme avec un navrant sourire. — C'est affreux de nous rendre, après tant de misère, et j'en supporterais bien encore autant et plus, s'il le fallait. Mais nous n'y pouvons rien. Vous vous révolterez. Et après? Vous serez vaincus encore.

— Tant pis! avant d'être vaincus nous leur en ferons voir!

— Tais-toi, tu vas réveiller tes sœurs...

La mère continue à voix basse :

— Vois-tu ton père et toi arrêtés, — elle n'osa pas dire un autre mot, — jetés en prison pour longtemps, peut-être? Qu'est-ce que nous deviendrions, les petites et moi? Céline me donnera bien du mal, je le devine. Et Cécile est si jeune! Je travaillerai, mais c'est la pauvreté... Et la pauvreté, ce n'est encore rien... c'est la tristesse pour toujours. C'est assez, c'est trop que j'aie perdu mon pauvre Justin. S'il pouvait parler, il parlerait comme moi.

— S'il pouvait parler... — commença Jean, l'air égaré.

Sa mère lui met la main sur la bouche :

— Songe à ce que je t'ai dit. Calme les gens au lieu de les exciter. Ils ont tous des femmes, des enfants, des mères, des sœurs. Ils doivent rester près d'elles. C'est leur premier devoir. Les autres devoirs après celui-là.

— Si tout le monde disait comme toi, on ne ferait jamais rien, on serait toujours dans le même malheur.

— Vous ne changerez rien par la violence, — dit la femme du peuple qui se force à parler politique pour convaincre son fils. — Rien ne vous empêchera, après, de refaire ce que vous faisiez, de lire les journaux, de vous réunir, de voter.

— Pendant que nous avons un fusil, nous devons en profiter.

— Avec un fusil, on se fait tuer, et voilà tout. Vous serez bien avancés. Et si tu crois que tous iront jusqu'au bout! Les exaltés comme toi, oui. Les autres lâcheront, et même vous dénonceront. Je t'en prie, mon enfant, prends la place de ton frère ici, ne nous quitte pas. Tu m'aideras à élever tes sœurs, tu te marieras, tu auras des enfants qui seront peut-être plus heureux que nous, un jour.

Elle parla longtemps ainsi, dans le pauvre logis éclairé par l'humble lumière de la lampe. A chaque instant, on entendait le pas des patrouilles. Jean écoutait sans mot dire les bruits de la rue et les paroles de sa mère, regardait le lit de son frère plié dans un coin. Il allait répondre toutes les violentes raisons qui l'oppressaient, mais il devina sa mère si anxieuse, le visage inquiet qui se penchait vers lui était tellement marqué d'âge et de douleur qu'il ne voulut pas contrister la chère femme. Il prit cette tête vieillie, et vit pour la première fois, comme Justin l'avait vue, au soir du départ, cette chair fanée, cette douce soie du visage maternel, toute fripée aux tempes, aux coins de la bouche, ce front creusé de fines et profondes ravines, ces yeux gris où palpitaient et mouraient les souvenirs. Il garda ces pauvres joues entre ses mains, baisa ces yeux, ce front, avec il ne savait quel inexprimable sentiment de mélancolie désespérée. « Il m'embrasse comme Justin », se dit la pauvre femme.

— Je ferai ce que je pourrai, — bégaya Jean, impuissant à retenir ses larmes.

Et la mère demeura longtemps, la tête sur l'épaule

de son enfant de dix-neuf ans, sans plus dire un mot. Ainsi s'acheva cette veillée de janvier.

Une circonstance vint révéler à la mère que Jean ne pouvait rester insensible aux appels du dehors. Au jour où les Prussiens obtinrent l'entrée dans Paris, le 28 février, et que la générale fut battue par les rues des faubourgs, le fils partit avec sa compagnie. Il ne revint que le lendemain, disant :

— Rien à faire. Ç'aurait été le massacre...

Puis, la vie sembla reprendre son cours. Avec les jours allongés de mars, ce fut l'animation d'autrefois, la rue respira plus à l'aise, délivrée du cauchemar de la canonnade, de l'anxiété d'une ville prisonnière, enfermée par une armée, privée de nouvelles. Les victuailles revenues, c'était de la santé qui remontait aux joues des femmes, des enfants. On oubliait déjà les souffrances de la veille, même tant de morts accumulées.

Jean, un matin, s'en alla avec ses deux sœurs jusqu'à Andilly, chez la tante qui avait écrit, qui réclamait les petites filles. Il rentra à Paris le soir, agacé d'avoir vu les Prussiens logés au village, fraternisant avec l'habitant. Céline et Cécile restèrent

pendant une semaine auprès de la bonne femme qui les bourra de lait, de beurre, d'œufs, de volailles, les fit promener à âne par les taillis de la forêt de Montmorency. Dans la rue du village, d'autres petites filles, bien rouges, bien grosses, bien rondes, regardaient avec étonnement les deux sœurs si pâlottes, et fêtaient leur arrivée en les appelant « Parisiennes à gros bec ». Pauvres petites assiégées !... Jean ne voulut pas retourner à Andilly. Le père et la mère firent le voyage, trouvèrent leurs filles en bonne humeur et belle santé qui jouaient devant la maisonnette, sous les regards paternes d'hommes de la landwehr, béret sur la tête, pipe de porcelaine dans la barbe rousse. Les lilas bourgeonnaient dans les jardins, un souffle de printemps caressait les visages, amollissait les rancunes, annonçait le lendemain paisible des horreurs guerrières.

Le père et la mère ne communiquèrent pas leurs impressions à Jean, mais les petites filles commençaient à raconter leurs promenades et à dire les gentillesses des Prussiens.

— Chut ! — murmura la mère.

Jean paraissait songer à autre chose. Il deve-

nait, de jour en jour, plus taciturne, plus préoccupé, lorsqu'il était chez lui. Au dehors, sa mère le savait parmi les militants, exalté par la lecture des journaux, les soirées des clubs, les parlotes violentes entre camarades, chez quelque marchand de vins de la Chaussée de Ménilmontant ou de la rue des Amandiers. Il était sobre, mais se grisait de paroles, et rentrait muet, gardant comme les autres les allures d'un soldat de la révolution possible, attentif à son fusil, à ses cartouches, montant ses factions. Le père aussi, d'ailleurs. Mais celui-ci reprenait plus volontiers les allures du flâneur parisien, content de toucher ses trente sous, et de dire son fait au gouvernement.

Le 18 mars, quand on annonça dans le quartier que Thiers avait essayé son coup sur les canons de Montmartre, et que ce coup avait échoué, Jean n'y tint plus, eut une explosion de joie farouche. Tout de suite, avec ses compagnons habituels, il commença de dépaver la rue, d'installer une barricade au coin de la rue des Amandiers et de la Chaussée, en face de l'église. Le branle-bas de combat était donné, une armée d'insurgés était toute formée, avec ses cadres et ses chefs d'occasion. Les uns occupaient

les postes et les carrefours. Les autres descendaient sur Paris, prenaient enfin l'Hôtel de Ville, qu'ils avaient manqué deux fois, en octobre et en janvier. C'en était fait. Le siège avait sa suite fatale. Toute une population, déçue dans ses espérances de victoire, animée de l'esprit de révolte sociale, avide d'une revanche où il y aurait la vengeance d'hier et la préparation de demain, allait courir les risques de la plus sombre aventure. Le même optimisme qu'aux jours du siège gonflait les cœurs et enfiévrait les cervelles.

« Nous n'aurons jamais — disaient-ils — la partie plus belle. Nous sommes armés et maîtres de Paris, ce qui ne s'est jamais vu depuis la grande Révolution. Nous serions stupides de ne pas profiter de l'occasion !... »

Cette victoire sans bataille du 18 mars fut un enivrement. La troupe était partie sans combattre, retirée à Versailles.

« C'est là que nous irons la chercher, — disaient encore les gardes nationaux, devenus les fédérés. — On n'a pas su nous y mener pour y saisir Guillaume et Bismarck. Nous irons tout seuls y enlever le père

Thiers. Et après, nous saurons bien aussi régler leur compte aux Allemands ! »

Jean disait comme eux.

Rien ne put le persuader. Il était de la première sortie, qui fut une déroute. Il revint, noir de poudre, ayant en lui la folie du danger, parlant avec rage de ses amis capturés ou tués, de Duval fusillé, de Flourens, la tête fendue d'un coup de sabre. Sa mère comprit qu'elle devait gravir un nouveau calvaire. Sans cesse maintenant, la même anxiété, la même triste prévision de la fin. Il n'était plus question de marche sur Versailles. C'était le siège de Paris qui recommençait, la canonnade du printemps semblable à celle de l'hiver. La Commune se défendait, c'était bien certain, et jamais plus ne pourrait reprendre l'offensive.

La mère, un jour, osa dire cela à Jean, qui l'écouta avec impatience. Elle insista pourtant, lui montrant comme inévitable l'entrée des Versaillais.

— Tant mieux ! — dit-il. — Paris sera leur tombeau : la guerre des rues, voilà notre affaire !

Elle frémit, devina l'avenir.

Par une ironie affreuse, le Paris d'avril était char-

mant, la population paraissait en fête, fidèlement revenue à son goût de promenade du dimanche. Le père montait d'habitude la garde place Vendôme. Il mena, un après-midi, la mère et les filles aux Champs-Élysées, leur fit admirer la barricade de la place de la Concorde, véritable ouvrage de fortification. Le décor du massacre s'édifiait chaque jour.

On passait des jours et des nuits sans voir Jean, toujours aux avant-postes de Neuilly. Au retour, il n'était plus reconnaissable, la barbe longue, les gestes décidés, l'air d'un homme qui ne veut rien entendre. Il s'adoucissait pourtant, une fois lavé, soigné, servi à la table de famille. Il jouait avec sa Cécile comme autrefois, et la petite, qui avait peur du gaillard lorsqu'il entrait d'un pas lourd, retrouvait bien vite son Jean qui lui faisait des risettes et des chatouilles, et gazouillait de la même voix qu'elle, comme s'il avait eu sept ans, lui aussi... Peut-être cette petite le retiendrait-elle, au jour décisif.

Elle ne le retint pas. Une force invincible entraînait le jeune garçon à la bataille. En mai, les rangs des insurgés se clairsemaient, des gens restaient cachés, qu'il fallait découvrir et qui faisaient la

sourde oreille. D'autres disparaissaient, s'évanouissaient, ayant pu passer les barrières, malgré la surveillance. La mère demanda à Jean, un soir qu'il jouait avec Cécile sur ses genoux, s'il ne voulait pas essayer de conduire les petites à Andilly. Elle ne savait pas ce qui allait arriver, elle craignait pour elles. Au moins, là, elles seraient en sûreté. Elle garderait la maison avec le père. Elle n'avait pas peur. Quand elle eut donné ses raisons, alors, Jean :

— Et moi, je serai en sûreté aussi à Andilly?... Si je peux y arriver !... Tu parles de ça comme si c'était facile !... Mais supposons que j'y sois. Eh bien, et les autres, qu'est-ce qu'ils diront ?

Il lui nomma les gens de sa compagnie, des gars décidés comme lui à faire leur devoir jusqu'au bout.

— Je suis sûr que nous serons vainqueurs. Paris mangera l'armée. Et les soldats tourneront pour nous comme au 18 mars.

— Tout de même, — objecta la mère, — il y a plus d'un mois que ça dure...

— Et puis la question n'est pas là. Non, non ! le vin est tiré, il faut le boire, il faut aller jusqu'au

bout. Justin serait là qu'il irait avec moi. Rappelle-toi tout ce qu'il disait. Et rappelle-toi sa mort. Je l'ai toujours sur le cœur, sa vie donnée pour rien. C'est lui qui me pousse à me battre.

Il s'exalta, invectiva les Versaillais. Il était visiblement en proie à l'idée fixe. A la fin, il prit sa mère par les épaules, l'effrayant de ses regards fous, lui criant ses paroles et sa rage :

— Voudrais-tu me voir trahir mes camarades, qui comptent sur moi comme je compte sur eux?

La pauvre femme ne sut que pâlir et soupirer.

Elle revint toutefois à la charge aussi souvent qu'elle put, lorsqu'elle était seule avec son Jean. Il ne répondait pas, s'isolait en un silence entêté, ou parlait d'autre chose. Le père ne secondait pas la mère, ne prévoyait rien, vivait au jour le jour, et bien souvent, le soir, reparaissait un peu troublé par ce qu'il avait bu, dans la journée, de grands et de petits verres. Il pérorait, puis se couchait.

D'ailleurs, Jean venait de moins en moins à la maison, arrivait, s'en allait, de plus en plus fébrile, emporté sans arrêt vers le péril. La mère se désespé-

rait de le voir si obstiné, si intraitable. Elle n'en aimait que davantage ce mauvais garçon. Elle voyait bien que c'était un honnête homme, qu'il ne pouvait faire autrement que de marcher vers le rendez-vous tragique qu'il avait accepté. Elle comprenait bien ce qui souffrait et s'encolérait en lui, car elle avait ressenti toutes les tristesses qu'il voulait venger. Mais elle était femme, et il y avait en elle une grande douceur, un effroi de la violence. Elle aurait voulu les choses arrangées autrement, sans coups de fusil. « Pourvu qu'il soit prudent, au moins! — se disait-elle, — et qu'il sache revenir ici quand il verra tout perdu! »

Lorsque les soldats de Versailles pénétrèrent dans Paris, le dimanche 21 mai, Jean disparut. Le lundi, la mère força le père à l'attendre avec les petites filles et s'en fut à la recherche de son fils. Elle ne put aller bien loin. C'était la solitude, les boutiques fermées, les maisons muettes, ou bien c'était la rue barrée par un bivouac. Le tocsin sonnait. Des fédérés couraient derrière des chefs galonnés, des cantinières à cheval. Des galops, des piétinements, tout le tumulte de la fureur après le morne silence de la

mort. Elle ne put découvrir aucune trace de la compagnie de son fils. Bientôt on l'empêcha de continuer sa route. « On se bat par là », lui dit-on. Elle revint, pour repartir le lendemain mardi, après une nuit mortelle, passée à la fenêtre. Elle ne put même sortir du quartier, où commençaient à tomber les obus de Montmartre occupé par la troupe. Les Pommier durent, comme tous les gens de la maison, descendre à la cave, dresser des lits pour la nuit, vivre là, avec les voisins, ainsi qu'en un village souterrain. Les gens se faisaient à cette existence, mangeaient, buvaient, causaient, attendaient la fin. Jean aurait été avec eux, que tout cela aurait été supportable. Le mercredi se passa de cette façon. Céline, revenant de la boulangerie, raconta qu'un obus était tombé tout près d'elle. Elle avait à peine achevé son récit qu'un autre obus éclata dans la cour avec un fracas épouvantable, démolit un hangar, projeta des pierres et des gravats jusqu'au soupirail de la cave.

Le jeudi, le vendredi, furent terribles. La mère seule sortit, monta la Chaussée, sous le fracas des obus. Le vendredi, un brouhaha sauvage emplit subitement l'air. Il y eut le piétinement et les voci-

férations d'une foule en délire, des hommes, des femmes hurlant à la mort autour de prisonniers marchant d'un pas égal, gendarmes, gardes de Paris, ecclésiastiques, — les otages que l'on mène rue Haxo. La pauvre femme reste adossée à une boutique pendant que l'ouragan humain passe. Heureusement, Jean ne joue pas de rôle dans ces scènes sanguinaires. Mais elle voit Paris en feu, un brasier allumé sur toute la courbe de l'horizon. « Jean est là-dedans, » pleure-t-elle.

Le soir, on entendit un bruit de pas précipités, une galopade humaine, et Jean parut subitement. Il était dans la folie de la bataille, incapable de rien écouter, envahi tout de même d'une frénésie de tendresse à la vue de ces êtres qui espéraient son retour, embrassant sa mère, son père, ses sœurs, rudoyant les voisins qui voulaient le retenir, les menaçant de les dénoncer, croyant encore à la victoire chimérique, prédisant l'armée engloutie dans les ruines de Paris en feu, proclamant la vengeance certaine, racontant ou annonçant, on ne savait au juste, des drames épouvantables, la fusillade des otages, la ville réduite en cendres par les canons du Père-La-

chaise. C'est là qu'il se précipitait de toute son ardeur de combattant. Il partit comme il était arrivé, après avoir pris dans ses bras la petite Cécile, l'avoir regardée de ses yeux de feu, et remise dans les bras tendus de sa mère... Celle-ci est bientôt dans la rue, à la suite de Jean, veut vainement rejoindre le groupe furieux qui s'en va au pas accéléré en jetant des cris d'appel aux armes. Des marins de la Commune, des femmes brandissant des fusils, tout un flot de monde l'empêche d'atteindre la chair de sa chair qui s'en va vers le carnage. Elle est bousculée, elle tombe. Le père, qui l'a rejointe, la relève et la console.

— Viens, les enfants te réclament... Jean reviendra demain comme il est revenu aujourd'hui. Ce garçon, il faut qu'il aille avec les autres... Je devrais y être aussi...

La mère n'ose lui dire de courir après Jean, de le protéger, de le ramener. Elle ne sait plus que faire. Elle voudrait rejoindre son fils, et il lui faut rester avec ses filles. Elle a encore une nuit sans sommeil. Le matin du samedi, dès l'aube, elle monte au dernier étage de la maison, dont le toit est défoncé par

les obus. Les projectiles pleuvent, on entend leur sifflement, leur détonation.

Par une lucarne, elle regarde, et elle voit. Elle voit, dans la lumière de mai, dans l'ivresse du printemps, la bataille préparée au cimetière. Sur le versant qui fait face à Montmartre, devant le tombeau de Morny, les batteries de la Commune répondent aux batteries de l'armée régulière. Elle voit les fins canons de bronze neuf qui n'avaient pas été utilisés pendant le Siège, les pièces de « sept » éclatantes sous le soleil, le va-et-vient des artilleurs, l'éclair et la fumée du coup de feu. Sans doute, son Jean est parmi les ombres qui s'agitent autour des pièces.

Elle ne peut quitter ce funèbre observatoire. Il faut que Céline vienne la chercher, lui dise que Cécile a peur, sanglote, pour qu'elle retourne à son autre devoir. Le bombardement a cessé : bientôt on annonce les soldats, les lignards qui s'avancent sur deux files, au long des maisons, le fusil en garde, le doigt sur la détente. Il ne se passe rien : la barricade la plus proche n'était pas défendue. La troupe continue sa route vers le Père-Lachaise, pendant que des postes s'installent, que des patrouilles fouillent

les maisons, ordonnent d'ôter les rideaux des fenêtres, de laisser les volets ouverts. Le caporal qui entre chez les Pommier saisit le fusil du père, l'inspecte, le flaire... Tous les fusils sont amoncelés au coin de la rue. Des hommes sont arrêtés, emmenés, parce qu'ils ont les mains noires, ou qu'ils répondent mal. Le père Pommier, qui a repris ses habits d'ouvrier, ne prononce pas un mot, et les soldats, petits campagnards à l'air tranquille, ne disent rien à cette barbe grise.

Le quartier est occupé militairement. Il y a des silhouettes de cavaliers aux carrefours, des casques qui brillent, des mousquetons appuyés à la cuisse, des chevaux qui piaffent. Des groupes de soldats bivouaquent, en tenue de campagne. Les ouvriers contemplent sans mot dire ces fils de la terre et du faubourg, revêtus de l'uniforme, chargés de leurs vivres et de leurs cartouches. Encore une fois, la vie semble recommencer. Les gens sortent, se promènent curieusement ou restent à regarder jusqu'au moment où leur vient l'ordre de s'en aller. Le ciel est toujours rouge du côté de Paris. Le père Pommier et ses deux filles sont là, eux aussi. A

chaque instant, on entend des clairons. C'est une nouvelle troupe qui arrive, enfiévrée de la chaleur, de la marche et du combat. Des fatigués, des blessés sont irrités, prêts à toutes les représailles. Les caractères se montrent dans ce tumulte. Des chefs sont prudents, d'autres provocants.

Un homme qui est appuyé contre la balustrade de la place de l'église ne peut se tenir pendant le défilé, crie subitement :

— A bas la troupe !

Un officier, alors, se détache du régiment, prend l'homme par le cou, d'un mouvement brusque, le jette à terre, l'aplatit sur le sol, lui décharge dans l'oreille deux balles de son revolver. Puis il rejoint son rang dans la troupe qui a continué de défiler. Il a fait un exemple. Les gens rentrent chez eux tout pâles. Céline est nerveuse. Cécile a peur. Le père tremble de rage, mais reste muet. Un grand silence se fait dans la rue. Le cadavre reste là, près des lignards et de leurs faisceaux.

Le père et les filles revenus à la maison, ils ne trouvent plus la mère. Elle est sortie. Une voisine, qu'elle a prévenue, dit qu'elle va revenir. Où est-

elle ? Elle est au Père-Lachaise. Haletante, elle cherche son fils vivant, où elle a déjà vu son autre fils mort. Comment se faufile-t-elle ? Comment entre-t-elle ? C'est la fin de la bataille. Une affreuse odeur de poudre flotte dans l'air. Les sépultures sont saccagées. Par les portes brisées des chapelles, on aperçoit des fédérés qui s'étaient réfugiés là, et qui ont été tués dans leur cachette. Partout des cadavres, comme si les tombes avaient vomi leurs morts. Partout des soldats. La mère va devant elle.

— Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?

C'est un petit lieutenant, au visage de collégien, qui parle. Et, toisant la pauvresse :

— C'est une pétroleuse. Allez ! Au mur, avec les autres !

Son geste indique le fond du cimetière où retentissent des détonations précipitées, des feux de salve.

La désespérée se jette vers le lieutenant :

— Oui, avec les autres, avec mon fils, mon Jean !

Ses gestes sont égarés, sur son visage passe un frisson d'agonie.

— Au mur ! — dit encore le lieutenant.

Des hommes vont obéir, les uns passifs, les autres violents. Un capitaine a entendu, grand, maigre, la moustache grise, les yeux réfléchis et résolus, figure grave et triste de soldat vieilli dans le métier. Il regarde la pauvre femme, et, d'une voix dure, au lieutenant :

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous voyez bien ce que c'est... Pas d'ordres comme ça... Je vous le défends !

Le lieutenant eut un visage de chat féroce à qui on enlève un oiseau. Le capitaine, d'une voix redevenue paisible :

— Allez-vous-en, madame, votre place n'est pas ici.

— Mon fils... je veux mon fils... je veux mon fils...

— Allez-vous-en, madame, il le faut. Personne ici ne peut rien pour vous. Allez-vous-en, je vous en prie.

Il la reconduit lui-même, la renvoie doucement, toute pleurante, toute trébuchante.

— N'avez-vous personne chez vous ?

— Si, monsieur, mes petites filles.

— Vos petites filles sont inquiètes. Allez ! allez vite !

Elle s'en va machinalement. Il la suit des yeux jusqu'à la porte du cimetière, revient prendre sa place au milieu de ses hommes, reste immobile, les mains appuyées sur son sabre.

Le lendemain, le surlendemain, la mère revint au cimetière. On n'entrait pas. Quand la porte fut ouverte, il n'y avait plus que de la terre remuée au long de la muraille.

Elle retourna chez elle, courageuse, énergique, voulant sa douleur pour elle seule. Elle écrivit, fit des courses à Paris, à Versailles, pour savoir si son fils n'était pas parmi les prisonniers. Tout fut inutile. Des gens du quartier reçurent des nouvelles de ceux des leurs qui attendaient leur jugement. Rien de Jean. Il était donc tombé dans le grand cimetière, non loin de ce frère auquel il avait parlé bas et fait une promesse, qu'il avait tenue.

La mère conduisit ses deux filles en face du mur où se trouvaient les traces de la fusillade. Mais elle ne parla pas à leur sensibilité, ne leur demanda pas de serments. Elle prit leurs petites mains dans sa

main, s'assit sur un banc, les fit asseoir auprès d'elle, et Cécile, étonnée, ne reconnaissait pas en cet endroit verdoyant, plein de chants d'oiseaux, le cimetière qu'elle avait vu aux jours de décembre, tout blanc de neige et tout résonnant du grondement de la canonnade.



II



II. — LA MÈRE

La femme courageuse rassembla ses forces. Elle se rappela sa conversation avec Jean, vit clairement qu'elle n'avait plus à compter sur personne.

Son homme avait été visiblement atteint par cette année de guerre, par ce Siège où il avait désappris l'habitude du travail, par la perte de ces deux grands

enfants sur lesquels il faisait reposer naïvement et tranquillement son avenir. C'était maintenant un vieil homme usé par le labeur monotone.

Depuis l'âge de douze ans, comme des milliers et des milliers de ses pareils, il travaillait. Avec son travail, il avait fait sa famille, il avait épousé sa femme, il avait eu ses enfants, il avait nourri, habillé, logé, éduqué comme il avait pu tout ce monde-là. C'était un faible par le caractère vacillant, l'esprit léger incapable de se fixer à aucune conception de l'existence, à aucune pensée grave. Mais, sans avoir sur la vie d'autre opinion que l'opinion commune, il avait fait tout de même de la vie. Il avait été un simple soldat de la grande armée en marche, il avait, lui aussi, fourni son étape, obscurément, sans gloire visible. Il avait même fait plus que sa tâche de tous les jours. Quand les idées d'affranchissement traversèrent l'espace, il entendit leur vol, planant au-dessus de la masse humaine. En 1848, son cœur de jeune homme tressaillit, et il cria les grands mots et chanta les hymnes d'espoir. Vainqueur de Février et vaincu de Juin : il avait cela dans ses états de service d'humble prolétaire. Et le temps eut beau

s'écouler, il sut garder sa foi juvénile, la communiquer à ses fils, se lever encore comme un combattant, lui, le déjà vieux, entre les deux jeunes, aux jours du Siège et de la Commune. Maintenant, il était bien fini. Cela se voyait à son visage barbu et amaigri, où les yeux bleus s'ouvraient, naïfs et puérils, cela s'entendait à sa parole souvent incertaine, bourrue et enfantine.

Que pouvait-il attendre encore de l'existence? Il ne se posait pas la question. Il avait longtemps fait des projets d'avenir. Comme tous ceux de Paris qui commencent à prendre de l'âge et prévoient la vieillesse, il caressait l'idée de s'en aller un jour, aux environs de la ville, dans une bicoque qu'il aurait construite avec ses fils, et il aurait vécu là en « bricolant », parmi les poules et les lapins. Ce rêve s'était évaporé, et l'ouvrier fatigué ne savait plus trop à quoi se raccrocher. Il avait bien ses filles, mais ce n'était plus la même chose. Il était heureux de les choyer, de les promener, de les tarabuster, tantôt les comblant de gâteries, tantôt les harcelant de réprimandes. « Tais-toi, grognon ! » disait sa femme impatientée. Il maugréait, finissait par se taire. Sa femme, main-

tenant que Justin n'y était plus, était l'autorité qui s'imposait à lui. Elle lui fit reprendre son métier de peintre, il retrouva ses anciens entrepreneurs, qui avaient gardé un bon souvenir de lui et furent touchés de ses chagrins.

Il avait été, et était encore, bon ouvrier. Vêtu de sa blouse blanche et coiffé de son petit bonnet blanc rayé de bleu, le pinceau à la main, il n'avait pas son pareil pour barboter la peinture à la détrempe dans le baquet de colle où il dosait savamment les couleurs broyées. Il aimait sa besogne, et, pendant qu'il était à genoux devant une plinthe, ou juché sur une échelle, il ne pouvait s'empêcher, malgré ses malheurs, de chanter à pleine voix les chansons républicaines qu'il avait gardées en sa mémoire depuis 1848, les couplets de Pierre Dupont et de Béranger. Les camarades lui répondaient par les refrains du jour, recueillis au café-concert et au hasard de la rue. Malheureusement, de chanter et de peindre, cela donne soif, et le père Pommier quittait souvent sa peinture pour aller boire un verre de vin en fumant une pipe. « C'est le métier qui veut ça », disait-il toujours.

Cette période toutefois fut excellente, autant qu'elle

pouvait l'être, pour lui et sa famille. Il rapporta sa paie, montra de la belle humeur pour égayer la maison. Il restait en lui l'habitude de la gouaillerie, qui tournait parfois maintenant au rabâchage, au « ronchonnage », mais il était bon et brave homme, décidément un vieil enfant, et c'est ainsi que le traita sa femme, ayant souci de lui rendre le logis plaisant par la propreté, le couvert bien mis, le fricot cuit à point, une chemise bien repassée le dimanche, ses chaussettes, sa cravate, son mouchoir surveillés, ses souliers bien cirés. En somme, cela pouvait aller comme cela. Il y avait moins d'argent à la maison, mais Céline allait bientôt travailler, la mère se mettrait aussi à un travail, s'il le fallait. On prendrait un logement moins cher, enfin quoi ! on s'arrangerait du mieux qu'on pourrait.

Céline inquiétait sa mère. Aucune méchanceté en elle. Mais elle était comme absente, toujours distraite, occupée d'elle-même ou de rien, d'une mouche qui volait, ou d'un ruban pour ses cheveux, pour sa taille. La coquetterie s'était révélée en cette enfant aussitôt qu'elle s'était aperçue dans un miroir, aussitôt que ses mains avaient pu saisir un objet. Elle était

légère d'esprit comme son père, toujours prête à sortir, à courir, à sauter, à danser, à roucouler, ou bien boudeuse des heures entières si elle recevait une observation, boudeuse avec un petit front marqué de la barre de l'entêtement, des lèvres qui remuaient comme si elle se parlait à elle-même, des hochements de tête, des commencements de gestes. Elle avait toujours l'air de penser : « Je ferai ce que je voudrai... Ça sera comme ça, parce que c'est comme ça... Et si on m'embête, on verra. »

— Qu'est-ce que tu dis, Céline ?

— Je ne dis rien, maman.

Et elle ne disait peut-être rien, en effet, et elle ne pensait pas grand'chose de raisonnable et de bon, très probablement.

Cécile, si jeune qu'elle fût, était autrement rassurante. En elle, sa mère reconnaissait sa manière d'être, comme un double d'elle-même, et aussi quelque chose de la force de résistance, du sérieux tranquille, qui existaient chez Justin, et même chez Jean, avant son affolement. Les deux pauvres enfants avaient été emportés par le destin, par quelque chose de plus fort qu'eux et qui ressemblait à une tempête chavi-

rant les barques. Ce n'était pas leur faute. Sans ce Siège et cette Commune, ils auraient fait face à la vie, honnêtement et fièrement. Cécile paraissait devoir être ainsi, à en croire son front bien fait, ses yeux attentifs, sa tranquillité habituelle, qui n'empêchait pas un singulier éveil de son intelligence, une vivacité à comprendre et à retenir. Mais que toutes ces promesses étaient encore indécises! que cette petite existence était fragile! La mère s'effrayait devant cet être si menu, si fin, aussi délicat qu'un oiseau au nid. « Pourvu que j'aie le temps de l'élever, d'en faire une femme! — pensait-elle. — Si sa sœur pouvait m'aider ! »

Elle trouvait son courage dans cette difficulté, debout dès l'aube, faisant déjeuner son homme, l'expédiant au dehors, conduisant Céline à l'école, instruisant Cécile des soins de la maison, ne la faisant guère travailler, certes, — l'enfant avait encore de trop petites mains, — mais lui donnant l'illusion du travail, lui faisant croire qu'elle était utile à « mémère », lui enseignant à ourler, à tricoter, finissant de lui apprendre à lire. Le reste du temps était pour le ménage et la couture, les raccommo-

dages, la confection de vêtements, de chemises, le tricotage de bas, de chaussettes, et les courses, les commissions à faire, Céline à attendre à la porte de l'école, — car la gamine s'attardait, flânait, — quelquefois un peu de promenade avec Cécile, ou avec les deux petites filles, le jeudi, pour leur faire prendre l'air.

La mère gouvernait ainsi le logis et la famille, l'œil à tout. Ce type de femme n'est pas rare. Au faubourg, en semaine, il y a surtout des femmes. Il reste bien des commerçants à leurs comptoirs, des ouvriers fixés par un métier sédentaire. Mais le grand exode journalier de la population a eu lieu, dès les heures matinales, emportant pêle-mêle hommes, femmes, enfants, et il y a eu surtout de longs passages d'hommes en rangées, en files, des marches rythmées comme celles des régiments, un départ d'ouvriers, d'employés, de gens qui s'en vont vers les ateliers sans nombre, les industries nécessaires, où les grandes villes appellent l'effort du laborieux et l'aide du misérable.

La rue et la maison restent donc aux femmes. On les voit, aux heures de la matinée et de l'après-midi,

allant et venant au long des boutiques, stationnant aux portes des écoles, promenant les mioches.

Celles qui restent ainsi au faubourg ont franchi le cap dangereux où la misère guettait leur jeunesse, leur ignorance, leur colère, leur envie, tous les sentiments violents qui peuvent naître aux cœurs de vingt ans émus par la vie, désireux de joie.

Il en est, en grand nombre, qui sont parties pour ne plus revenir. Elles ont changé de région, sont devenues des servantes de plaisir. Elles ont cru aux paroles, aux robes, aux bijoux. Elles n'ont pas su, ou elles n'ont pas pu accepter la vie de résignation, la lente attente d'un bonheur incertain, la seule satisfaction du contentement intérieur.

Pour celles qui sont restées, qui ont entendu la voix avertisseuse les détournant des aventures, des apparences vaines, des règnes illusoires, ce sont véritablement des êtres admirables, des exemples inouïs de dévouement et de sacrifice. Exemples qui s'ignorent, qui s'ignoreront toujours, hautes vertus qui auront passé sans avoir connu l'orgueil.

Elles ont été, comme les autres, les gentilles filles de seize ans, exaltées par les humbles atours de leur

coquetterie en éveil. Elles ont porté fièrement la tête pour un ruban de feu ou d'azur, enroulé à leur chevelure, elles ont regardé avec complaisance reluire à leur doigt la bague en argent et la pierre précieuse de quatre sous, elles ont frémi aux romances, aux musiques des soirs de fête. Et tout à coup, celles-là, toutes pareilles aux autres, voilà qu'elles ne ressemblent plus aux autres. Finie la fête, et finie la romance. Plus de toilettes, des nippes, le même costume toujours. La dureté d'une règle, la rentrée dans la foule. Brusquement, ces jeunesses disparaissent au profond de la vie soucieuse, du travail au jour le jour. Elles sont chez elles, installées, femmes et mères, bien ou mal mariées, en bon ou en mauvais compagnonnage, désormais responsables, et acceptant la responsabilité. C'est une indifférence à tous les charmes et à tous les triomphes, à toutes les joies de paraître, à toutes les satisfactions qui font le tissu de tant d'existences.

La mère de Céline et de Cécile semble ainsi renoncer à toute vie personnelle, et de fait, elle se survit, plutôt qu'elle ne vit, dans les autres. Elle a voulu, elle veut son homme content, et que ne veut-

elle pas pour ses filles! que n'a-t-elle pas voulu pour ses fils! Ah! ses fils!... Au moins, ont-ils su, ont-ils deviné ce qu'elle a été pour eux, par quels héroïsmes de chaque heure, par quelles privations de sa part de bonheur, par quels actes de dévouement farouche, de magie, de volonté, elle a tenté d'assurer leur bon départ pour la vie?

Ces existences secrètes perpétuent la bonté et la force de la race, assurent le recrutement des énergies et des pensées de l'avenir. Que l'on songe à l'infinie grandeur, à la poésie cachée des jours vécus par cette pauvre femme oublieuse d'elle-même!

Au logis où elle séjourne, chaque objet raconte des jours ajoutés aux jours, des combats, des défaites, des victoires. Qu'elle passe comme une ombre dans le tumulte de la rue, cette femme d'âge incertain, vieille avant le temps, vêtue de sombre, elle offre un monde à deviner par les traits expressifs de son visage que la vie a sculpté, par la lueur qui palpite au fond de ses yeux clairs. Si triste, si fatiguée qu'elle soit, elle porte inconsciemment avec elle une certitude, elle a fait sa tâche, vivant pour les autres, manifestant une puissance d'âme invincible. L'ar-

deur et la beauté de sa vie intérieure font de cette créature instinctive un type d'humanité supérieure.

Chacun de ses actes si simples devient important, prend une signification tendre, recueillie, auguste, comme si l'humble femme accomplissait des rites, célébrait secrètement le culte de la vie. Tous les matins, avant que personne soit encore sorti du lit, elle va chez le boulanger. La boutique du boulanger, c'est la boutique importante de la rue, celle qui représente la vie de tous, bien plus que l'épicerie et que la boucherie. La boutique du marchand de vins, seule, peut lui faire une concurrence désastreuse, certains jours ; mais si l'homme, parfois éreinté, bavard, s'attarde avant de rentrer au logis, reste plus longtemps qu'il ne faudrait devant le comptoir de zinc, la femme, elle, n'oublie jamais l'indispensable boulanger. C'est son éternel souci, ce pain de quatre livres, blanc de farine, doré au feu, tendre, croustillant, parfumé, valant à lui seul tous les gâteaux du monde, si beau, lorsqu'elle le tient en ses bras, rentrant chez elle, qu'elle le pose sur la table, si beau qu'on a envie de piquer une rose en pleine miche !

Elle se souvenait parfois du temps où Justin et

Jean l'accompagnaient, accrochés à sa jupe et dévorant le morceau du poids, savoureux comme de la brioche. Elle sentait la nécessité et la poésie du pain, elle voyait là l'humble et expressif symbole de l'existence. Élevée à la campagne, elle se rappelait les champs de blé, les moissons, la cadence des fléaux, le grain envoyé au moulin et qui revient en sac de farine, le pétrin, le four, la huche, les allées et venues autour de tout cela, et les bonnes odeurs qui montaient et descendaient les escaliers, par toute la maison, qui entraient dans les chambres, qui se jetaient en bouffées au visage, par une porte, par une fenêtre, subitement ouvertes.

La triste vie va comme elle peut, mais tout de même, pour les petits, il ne doit pas y avoir que des chagrins et des pensées sérieuses chez ces pauvres gens. Il faut des arrêts de la fatigue, des oasis de bon repos, et l'on fera le possible pour distraire les fillettes. On ne peut leur imposer déjà les soucis : elles ont bien le temps de savoir et de souffrir.

On célébra donc leurs anniversaires, leurs fêtes, leur Noël, leur jour de l'An, par des achats de bon-

bons, de naïves parures en rapport avec leur coquetterie naissante. Aux soirs de décembre et de janvier, où les boutiques des plus humbles rues exhibent la parure des étrennes, on les mena devant les vitrines illuminées, les sapins chargés de petites bougies, les ménageries, les basses-cours, les poupées.

Le père et la mère s'ingénient à les amuser de cadeaux, à les rendre épanouies et heureuses, comme Justin et Jean savaient si bien le faire autrefois. Le père Pommier, ces jours-là, est un brave homme naïf qui rit tout seul dans les rues, bien qu'il y ait peu d'argent dans sa poche et à la maison. Il est, comme beaucoup d'autres, à la recherche d'objets de treize sous pour ses filles. Comme les autres, il fut un être courageux, et il suffit, pour être convaincu de sa vaillance, de le voir pendant ces jours de fêtes donnant aux siens la comédie du bonheur. Quoiqu'il ait le chagrin d'hier encore vif et que l'inquiétude de demain lui fasse le front contracté, il sait prendre les yeux riants et le ton enfantin, l'allure légère et le fredonnement de celui qui apporte des étrennes à la femme et aux enfants. Il ouvre la porte et il rit. Chargé de ses tristes paquets comme le

bonhomme Noël et le papa Gâteau, il rayonne, dans l'obscure demeure, en magicien inventeur de réjouissances et distributeur de friandises.

Demain, les échéances et les ennuis. Il y a le premier janvier, mais il y a aussi le huit, jour du terme. Le propriétaire, après le concierge, réclame des étrennes, et des étrennes considérables. Tant pis! Pendant un jour le père Pommier oublie, et fait oublier les siens. Le programme inexorable veut que la table soit mieux servie qu'à l'ordinaire, et que des poupées parlantes, des sucreries, des jouets mécaniques, soient distribués aux petites bonnes femmes qui exigent impérieusement que la tradition soit respectée. Aussi, le père de famille harassé montre-t-il une sublime hypocrisie à se montrer le croyant du jour de l'An. Sa femme l'en remercie d'un sourire, par-dessus la tête des enfants. Après tout, il y croit peut-être aussi, et il admire autant que les gosses, qui battent des mains, ce morceau de bois à ressort, ce bébé en porcelaine bourré de ouate, ce jeu de patience, cette boîte de fondants, cette cravate de soie, le n'importe quoi de brillant, de grinçant, de coloré, qui a été acheté au bazar. Le père s'amuse

avec ses deux filles à manier les joujoux, à manœuvrer les mécaniques, il est animé de la même joie qu'elles, il s'amuse de la même féerie enfermée dans la boîte à surprises.

Il sait aussi les prendre avec lui, toutes les deux, une à chaque main, et les mener voir les beaux étalages. Dans des mobiliers de marionnettes riches, des poupées vêtues par des couturiers traînent des robes de soie, des manteaux de velours, exhibent des fourrures, des dentelles, des bijoux, des pierres précieuses. Elles se font des visites, tapent sur des pianos, prennent du thé, lisent le dernier roman. Elles créent, dans les minuscules appartements tendus de peluche, une aristocratie enfantine élégante et parfumée, et elles semblent regarder les petits pauvres arrêtés aux devantures, comme les fillettes bien mises regardent, dans les squares, les déguenillés stupéfiés qui se sont approchés de leurs toilettes gracieuses et de leurs jeux distingués.

Les enfants qui ne reçoivent pas ces merveilles d'articulation et de parure sont tout aussi ébaubis devant des sujets de distractions plus modestes et des objets plus humbles. Pour intéresser les petits de

n'importe quelle catégorie sociale, les ressorts n'ont pas besoin d'être très compliqués, ni la matière d'un jouet bien coûteuse. Une vive enluminure sur du bois ou sur du carton, des vêtements de princesse taillés dans des étoffes multicolores à bon marché, d'éblouissants falbalas découpés dans du papier doré, c'en est assez pour réjouir les regards avides d'apparences, les âmes neuves enivrées par l'illusion. Aussi les foules ne sont pas moindres autour des bazars en plein vent, des éventaires installés sous les portes, et les admirations s'exaltent devant l'objet qui coûte un sou et qui resplendit comme l'or et le diamant.

Il y avait des attroupements de ce genre les derniers soirs de décembre 1871, dans le crépuscule d'hiver, sur la Chaussée de Ménilmontant. Les enfants sortant des écoles, avec la petite fièvre des veilles de fêtes, s'arrêtaient à chaque pas, au long de la voie populeuse et bruyante. Ils restaient en des extases silencieuses, puis se manifestaient en longs bavardages, au spectacle des petites bougies flambantes, des soldats de plomb bleus et rouges, des emboîtages des jeux de patience, des bergeries tail-

lées au couteau, des maisonnettes en bois blanc, idéale figuration des châteaux en Espagne, des forêts vert poison, ébouriffées en chevelures frisées, des bébés aux yeux bleus de ciel, des poupées vêtues en figurantes de Guignol — tout un univers de rêve où apparaissent les symboles de nature, de gloire, de beauté et de joie.

Si cette joie est sur les physionomies enfantines, elle n'est pas sur les visages des marchands des rues. L'homme et la femme sont debout l'un à côté de l'autre, au bord du trottoir, un panier devant eux, le panier rempli des jouets en bois et en carton. C'est l'espoir de leurs semaines de travail, de leurs nuits de fatigue, qui est étalé sur le trottoir, offert en tentation à des gens pas plus riches qu'eux, à des inquiets comme eux, serrant leur salaire dans leur main, hésitant, allant et venant, avant d'acheter les étrennes des mioches affolés. Pauvres marchands de rêve, aux sourcils froncés, faisant manœuvrer les bibelots de deux sous, fabriqués en chambre, supputant leurs gains minuscules. Ils sont aussi sombres, aussi poussiéreux, aussi ravagés de vétusté que les marchandes de gâteaux fins comme des dentelles,

les marchandes annonçant le Plaisir par les rues, et qui sont vieilles comme le Temps, décrépites et ridées comme les bonnes femmes des contes de fées. Les enfants, qui ne savent pas voir la vraie forme et la vraie matière des jouets qui les ravissent, voient encore moins les faces attentives et anxieuses de ceux qui détiennent ces richesses.

Ce Lilliput de bébés, soldats, paysans, polichinelles, pierrots, clowns, animaux de ménageries et de fermes, cet univers en carton et en bois, ces parcs, ces vacheries modèles, ces vaisseaux de haut bord, chargés de voiles ou marchant à la vapeur, ces théâtres, ces locomotives, ces salons luxueux, ces cuisines reluisantes, ces belles dames qui offrent du thé et des gâteaux à des invitées, — Cécile aimait tout cela. Enveloppée de châles, les pieds chaussés de galoches, debout dans la neige, sa main dans la main de Céline, de son père ou de sa mère, elle ne se lassait pas du spectacle, la bouche ouverte, le cœur bondissant d'émotion, son petit doigt rouge de froid désignant les choses, sa voix gazouillante les nommant. Sa mère ne savait pas résister, et l'on partait de la boutique avec quelque jouet à bon

marché, taillé au couteau, enluminé, comme les images d'Épinal, de couleurs franches qui poissaient les doigts et les lèvres. Elle eut des poupées, toute une famille, chacune pourvue d'un nom et d'un caractère. Elle eut, peu à peu, comme si elle montait péniblement un ménage, des meubles pour les chers enfants, pour les bébés qui viennent de naître, et pour les grandes demoiselles déjà élevées, auxquelles on cherche des maris. Elle eut un service en zinc et en faïence, pour la dînette, et c'est seulement ensuite qu'elle put acquérir le fourneau pour la cuisine. Au milieu de ce mobilier, un terrible petit cheval à l'air féroce, couleur lie de vin, les naseaux dilatés, la crinière droite. Ce petit monstre était très aimé aussi, tout autant que Lilie et Lolotte, ses poupées, que Polichinelle et Guignol. Lui s'appelait Bichon. Et quand Cécile l'étreignait de ses petits bras, elle appelait cela aller en omnibus.

Ce fut ainsi qu'elle commença de prendre contact avec la vie. De grosses émotions lui vinrent des maladies de ses poupées. Elle geignit des embarras, des charges de famille, parmi ses amusements et ses rires de petite fille de huit ans.

Elle connut aussi le bruit et le mouvement des réjouissances populaires. Le quartier dévasté sembla renaître : il faut bien oublier le passé et se guérir des deuils. Le père et la mère, malgré eux, se plaisaient à la joie des deux innocentes, épanouies devant les parades des saltimbanques et la ronde des chevaux de bois.

Les chevaux de bois, surtout, faisaient le bonheur de Céline et de Cécile. C'est si joli et si tentant. Aux sons d'une musique de danse, ils tournent avec tant de frénésie! De vrais chevaux de bois, raidement taillés, sauvagement coloriés de rouge, la crinière courte, l'encolure et la croupe ramassées et arrondies comme dans les défilés du Parthénon. On a inventé à tort, pour remplacer ces bêtes primitives, de grotesques ménageries très inférieures à ces rondes de naïfs coursiers : des lions qui semblent des caniches jaunes, des dromadaires, des éléphants, des autruches, des casoars, garnis de selles et d'étriers, des dragons, des hydres, des bêtes d'Apocalypse émouvantes comme des colimaçons. On entremêle cette histoire naturelle de chaises à porteurs et de gondoles, de carrosses et de bateaux à voiles, de rideaux

frangés d'or et d'étoffes lamées d'argent. Un orchestre se tient au centre, proche le cheval blanc aux yeux bandés qui fait marcher le mécanisme. Mieux valent les vieux petits chevaux de bois, et la ritournelle bruyante et si mélancolique de l'orgue. Sur les chevaux classiques, au son de cette musique sauvage et triste, c'est un joli spectacle que celui des fillettes assises en amazones, laissant flotter leurs robes, passant avec des gestes maniérés et des yeux langoureux, chevauchant dans le rêve et poursuivant l'invisible. C'est un symbole hardi et irréfutable que celui de cette course effrénée passant toujours par le même chemin et ne conduisant à aucun but. Le rythme qui chante des commencements de routes, des envolées, des promesses, s'épuise sur place à scander les illusions et souligner d'ironie les faux départs.

Le petit monde qui galope sur les chevaux de bois ne sait pas cela, heureusement. Céline est comme enivrée de mouvement. Cécile ferme les yeux, se tient solidement à l'encolure, sous les yeux de son père et de sa mère. Et toutes les deux, contentes de leur soirée, reviennent chez elles en bavardant,

s'endorment tout de suite, fatiguées et heureuses.

Puis vint le beau temps, Pâques, éclairé d'or par le soleil, égayé par les pousses des verdures nouvelles, Pâques, synonyme d'allégresse, de carillons joyeux, de résurrection de la clarté. Après les ténèbres de la semaine sainte, la mise en scène sinistre du sépulcre dans les églises tendues d'étoffes noires, l'obscurité trouée par les flammes des cierges, c'est une fête éclatante que celle de ce dimanche, qui paraît plus dimanche que les autres dimanches, le roi des dimanches, où, toutes les portes ouvertes, la divine lumière incendie les vitraux, les orgues célèbrent à pleins tuyaux le Christ écartant la pierre tombale, éblouissant ses gardiens endormis du rayonnement de sa personne redevenue vivante. C'est une fête de la chair, une reprise d'espoir. Les croyants se rendent à l'église en toilettes neuves, les femmes arborent des robes de la belle saison, refleurissent leurs chapeaux. De même, après la semaine de la morue, Pâques réinstalle à la place d'honneur le rôti doré par le feu, fumant dans la sauce sanglante. Tout le monde a la sensation du renouveau, la joie de vivre encore une fois permise,

la fin du Carême, de la pénitence, du silence, de la musique mortuaire.

Ces syllabes du mot de Pâques publient l'avis de délivrance. Une porte s'ouvre sur la campagne. On recommence, comme tous les ans, à s'enquérir des heures de départ des trains, à parler de déjeuners sur l'herbe, d'omelettes, de gibelottes et de vin bleu. Les vieux souvenirs de promenades dans la banlieue reviennent hanter les cervelles de milliers d'individus, issus de commis, de boutiquiers, d'ouvriers qui s'en allaient, eux aussi, autrefois, courir autour de la ville, pour connaître davantage de verdure, d'air et de ciel. L'humeur de l'ancêtre reparaît chez le Parisien quand naissent les fraises des bois et les clochettes blanches du muguet. Aux lilas d'avril, le ciel est d'un bleu léger, le soleil est doux. On reprend courage après les jours d'hiver. Il y a partout la lassitude qui suit le travail sans récréation, le besoin de flânerie, le désir de fêter le retour de la chaleur. Les femmes rêvent d'amour, de valses et de promenades. Les petites filles chantent et dansent en rond en se tenant par la main.

Elles chantent les *Filles à marier* :

— J'ai tant de filles à marier
Que j'en ai tout plein mon grenier.
Hélas ! je ne sais comment faire
Pour en marier tant !

Ma fille, ma fille, je parle à vous.
— Ma p'tite maman, que m'voulez-vous ?
— On dit que vous aimez d'amour.
— Ma p'tite maman, je fais comme vous.

— Puisque l'amour vous aimez,
Dans la danse vous entrerez.
Faites un tour, faites-en deux,
Embrassez qui vous aimez le mieux !

Elles chantent le *Chevalier du Guet :*

Qui est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qui est-ce qui passe ici si tard,
Gai, gai,
Dessus ce quai ?

Elles chantent le *Romarin :*

J'suis descendue dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin,
Gentil coquelicot, messieurs,
Gentil coquelicot, mesdames.

J'avais à peine cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main.

Il parlait grec, aussi latin.
Que disait-il dans son latin?
Que les hommes ne valent rien,
Et les garçons encore bien moins.
Pour les demoiselles n'en dit que du bien.
Gentil coquelicot, messieurs,
Gentil coquelicot, mesdames.

Le père Pommier, le lundi de Pâques, emmène sa femme, Céline et Cécile, à la foire au pain d'épices, faubourg Saint-Antoine, place de la Nation, cours de Vincennes. Il a promis qu'on mangerait un morceau par là, qu'on resterait à la fête le soir. Céline bat des mains, joyeuse, et Cécile rit, est bien contente aussi. La mère ferme la porte, et tout le monde s'en va.

Il est jour lorsqu'on arrive. La grande foule n'est pas encore venue. Il y a des gens du quartier, des promeneurs, des rentiers désœuvrés autour des baraques closes, des coulisses, des théâtres en plein air. Les quatre Pommier regardent, eux aussi, prennent sur le fait la vie des héros de parades et

des étoiles de cirques. Les grandes voitures vertes, les roulottes divisées en deux pièces où les forains mangent et dorment, naissent et meurent, sont au repos derrière la baraque de toile ou de planches. Les chevaux maigres reposent leurs os sur le sol nu. Les hommes travaillent aux décors, aux charpentes, ou s'appliquent de tout leur cœur à disloquer leurs enfants. Les femmes, en jupe courte, le costume à paillons et à fanfreluches recouvert d'un paletot d'homme, font la cuisine.

Le soir, quand les Pommier se retrouvent dehors, après le repas chez le marchand de vin, la foule est venue, roule à pleine rue, remplit les salles de spectacle en toile, saute dans les bals, forme cercle autour des diseuses de bonne aventure, envahit les chevaux de bois, les bateaux, les balançoires, les aérostats mécaniques. Le vieux faubourg est réjoui par la rumeur joyeuse. L'odeur de miel et de sucre du pain d'épices flotte dans l'air. Les petites boutiques présentent leurs alignements de gâteaux bourrés d'amandes, la symétrie de leurs sucres de pommes. Les boules brillantes où se reflète la foule en une miniature animée, les découpures de papier rouge

ou doré, parent les étalages d'un éclat barbare. Les raides marionnettes du jeu de massacre attirent les quolibets de la foule frondeuse par leurs costumes d'archevêques, de moines, de magistrats, de militaires.

— Des lapins vivants! — crie Céline.

Les bêtes peureuses, immobiles sur des tables, rêvent de thym et de serpolet parmi les lampions, à côté du tourniquet sur lequel va se jouer leur existence.

Devant les baraques, les tambours, les cymbales, les fifres font rage. Les chiens savants et les petits chevaux dansent. Les pitres rééditent les vingt-cinq mille calembours pour un sou. Les projections de lumière éclairent subitement la foule qui regarde, écoute et rit. Le boniment fini, on escalade les marches, on s'entasse dans les salles, divisées en deux catégories de places par une corde : les premières sont éclairées par des quinquets, les deuxièmes, au fond, sont presque noires d'ombre. On entrevoit confusément, dans une agitation confuse, des visages pâles et roses, des cheveux sombres et clairs, des bonnets blancs, des scintillements de broches et de boucles d'oreilles. Les chants, les appels, descendent

et montent le long des gradins, les mirlitons et les crécelles accompagnent les tambourinades et les glapissements de l'orchestre. Drames, vaudevilles, opéras, sont expédiés en un quart d'heure. Le public joue un rôle, intervient à la façon du chœur antique.

Le père Pommier mène sa famille voir *Geneviève de Brabant*, puis *la Pie voleuse*. Les petites filles vivent en pleine féerie, frémissent à la vue du traître Golo, applaudissent lorsque l'innocence de la servante est reconnue.

Les dimanches d'été, les Pommier s'en vont tout bonnement avec un panier de vivres, vers les fortifications, sortent de Paris par la porte de Bagnolet ou de Romainville, prennent place sur le talus, regardent devant eux le paysage de terrains vagues, de buttes pelées, de gravats, d'ordures, d'écailles d'huîtres, de boîtes à sardines. Au delà, des tonnelles où l'on mange de la friture, où l'on boit du vin violet, quelques bicoques de campagne avec la cage à poules et la cabane à lapins, un jardinet orné d'une boule brillante qui reflète les tournesols, le tuyau d'usine qui vomit sa noirceur et sa puanteur dans l'atmosphère, le bouge couleur de sang, la bande de vauriens qui

rôde en quête de la vieille femme à assassiner.

Un jour, le père organisa une grande expédition. « On ira à Vincennes, » avait-il dit. C'était toute une affaire, la journée à passer, le déjeuner et le dîner à emporter. On resterait du matin au soir sous bois, à l'ombre, sur l'herbe. Le jour choisi fut un lundi où le peintre n'avait pas de travail : le dimanche et le lundi, le bois de Vincennes est resté le lieu préféré de ceux qui peinent pendant toute la semaine sur un établi, dans un bureau, derrière un comptoir.

Avec bien d'autres, le chemin de fer déverse les Pommier non loin des guinguettes et des bals qui font face au donjon. Ils s'en vont d'un pas de promenade, Céline et Cécile jasant et riant, le père portant le panier aux provisions. Inutile d'aller loin. Une clairière avoisinant le fort, un peu de gazon, quelques mottes de terre où croissent des fleurettes au pied de faisceaux d'arbres maigres, saccagés par les essais d'escalade et les brisements de branches, c'en est assez pour s'asseoir en rond. La place n'est pas encore nette d'un autre déjeuner. Un litre vide a été abandonné, des os et des papiers gras parsèment le sol. Çà et là des « sociétés » sont installées, des

amoureux, des ménages, des familles, qui boivent aux goulots, se jettent des boulettes de mie de pain, fredonnent des romances. Des pantalons rouges, des gants blancs, des plumets d'artilleurs paraissent et disparaissent à travers le feuillage. L'air est plein de cris de moineaux.

— Céline, veux-tu revenir?... Ah! mâtine, je vais aller te chercher!

Céline chante, fait semblant de revenir, ne revient pas, s'écarte de nouveau.

— Attends, va, je vais te ramener à coups de soulier!

— Ne la brusque pas, — dit la mère.

— Céline! — appelle gentiment Cécile.

Céline ne revient que lorsque son père se lève, furieux.

Elle revient des bords de chemins, des coins de talus, des environs de ruisseaux, où se tiennent de singulières et inquiétantes figures. Des jeunes garçons, blêmes et gras, aux cheveux trop pommadés, jouent au bouchon sur la route, ou, vautrés sur le sol, fument des cigarettes.

— Hé! la môme, — appelle l'un.

— Tu es bath ! j'te gobe, — sourit l'autre.

— C'qu'elle est gironde ! — s'extasie un troisième.

Céline sourit, minaude, arrache des feuilles aux arbustes, les porte à sa bouche, sa jolie bouchette à baisers, à ses dents de nacre. Elle se sent admirée, elle ondule, se rengorge, joue la coquette du bois de Vincennes pour la gouape de Paris et de la banlieue, vêtue de vestons trop courts, de pantalons collants, de chemises de couleur, les doigts cerclés de bagues, la chaîne et la montre au gilet, un foulard au cou, une haute casquette sur la tête, — comme pour afficher insolemment son vice et sa paresse.

Le père ramène la fille en la talochant. Derrière eux, l'argot ricane, les regards enveloppent la taille de la fille et transpercent la nuque du père. Pendant que la dispute de famille continue et s'apaise, il y a sous les arbres des gesticulations cyniques, puis le groupement de têtes et de dos d'un conciliabule.

— Tu vois, — dit le père, quelques jours après, — il y a eu un crime au bois de Vincennes. De sales voyous comme ceux de l'autre dimanche se sont mis à quatorze pour violer une femme, une marchande des quatre saisons. Ils lui ont attaché les bras, lui ont

crevé le ventre à coups de pierre, et ils se sont sauvés en mettant le feu à ses jupons et à sa chemise. On l'a portée à l'hôpital Saint-Antoine, où elle va mourir... Tu vois, Céline. On en a déjà arrêté neuf...

— Nous n'irons plus, — dit la mère.

Et Céline, qui a écouté d'un air incrédule, comme si on lui racontait exprès une blague, Céline aussitôt chante :

> Nous n'irons plus au bois :
> Les lauriers sont coupés ;
> La belle que voilà
> Ira les ramasser...

Elle n'a aucune idée de ce qui lui a été raconté, de ce qui a pu se passer. Son imagination courte, toute à la minute présente, ne lui montre pas tels qu'ils sont les rôdeurs et souteneurs qui errent par le bois au crépuscule, rencontrent une femme, l'entraînent sous les arbres, la ligotent, la violent, la massacrent, l'incendient, la laissent souillée, sanglante, brûlée. Elle ne conçoit pas que cela puisse lui arriver ; — et peut-être, en effet, cela ne lui arriverait-il pas, l'aventure serait-elle pour elle différente.

Cécile, au contraire, si petite qu'elle soit, devine par son imagination frémissante qu'il se passe quelque chose de terrible derrière le beau décor de la ville et du bois. Elle ne comprend pas ce qui a été raconté par le père. Elle ne sait pas ce que c'est qu'une femme violée. Ce qu'elle comprend, c'est que l'histoire est effrayante, que personne n'est venu défendre la marchande des quatre saisons, et que ces garçons si affreux lui ont fait du mal, tant qu'ils ont pu.

Désormais, quoique la course fût plus longue, la mère préféra Andilly, où la tante vieillie les recevait toujours si bien. Cela, c'était gentil et charmant.

— De la vraie campagne, — disait le père Pommier. — Quel embêtement qu'on n'y boive que de la piquette !

Il se réjouit, néanmoins, avec la maman et les deux gosselines, des promenades dans l'air vibrant et doré des chaudes après-midi, sur la route inondée de soleil, dans le sentier qui longe un champ d'avoine, à la lisière d'un bois. Ici, des faisans sont élevés dans un enclos de forêt : à tout instant, partent les beaux oiseaux rougeoyants et mordorés, les clairières sont traversées de vols lourds. Ailleurs, on

entend des bruits de branches cassées, on aperçoit, au milieu d'un étroit sentier, des chevreuils attentifs, immobiles sur leurs pattes frêles. Plus loin, il est un coin délicieux où les fraises abondent : au long d'une muraille de parc, une large voie, verte d'herbe, parsemée de fleurs ; dès le revers du talus, les fraises, toutes petites, se trahissent autant par leur senteur sucrée que par le point d'un rouge vif ou d'un rose pâle qui éclaire la verdure des feuilles. Par places, elles sont si nombreuses que le sol paraît criblé d'une pluie de sang. Il n'y a qu'à les cueillir, qu'à les manger à belles dents. Plus loin encore, c'est le muguet. On va là faire des gros bouquets de la jolie fleur poussée droit entre les deux longues feuilles lisses.

Puis l'automne revint, avec ses ciels mouvementés, son vent, ses feuilles d'or, — puis l'hiver. Et ce fut fini pour toujours d'Andilly : la bonne tante mourut, presque subitement, laissant un billet de mille francs aux Pommier, toutes ses économies.

A ce moment, Céline fut confiée à une couturière. Cécile fut mise à l'école. C'était chose importante

pour elle. Sa mère lui avait dit souvent que là, selon son travail et sa soumission, elle pourrait acquérir un peu de bien-être pour plus tard. De là on sortait capable de comprendre les affaires, caissière, commerçante, jeune fille n'ayant pas à rougir de son ignorance devant le monde. Dans l'esprit de l'enfant, l'avenir glorieux, les situations brillantes, appartenaient à d'anciennes élèves obéissantes et appliquées.

Aussi, dès qu'elle a franchi le seuil de l'école, Cécile prend-elle un petit air recueilli. Plus de rires, plus de conversations superflues. Elle s'installe devant son pupitre, et une deuxième petite fille se révèle en elle. Tout de suite, elle se range parmi les bien douées qui ont le souci d'arriver. Elle joue un rôle, et le joue d'un rare sérieux. Rien n'aurait pu la distraire de ses devoirs. Elle avait su vite lire et écrire. A présent, elle apprend par cœur des histoires étranges qu'elle ne comprend pas. Elle se torture l'esprit pour additionner, soustraire ou diviser mille sacs de farine vendus à un marchand, échangés avec un fermier pour un prix égal de beurre, etc. Tous ces problèmes lui paraissent d'une gravité exceptionnelle, et son caractère est modifié par la préoccupa-

tion des premières places et des bons points. Qu'une compagne ait recours à son obligeance pour être aidée ou conseillée, Cécile devient muette et impassible. Ce n'est plus la bonne et sensible enfant émue du moindre chagrin des autres, c'est un petit être engagé dans la lutte et voulant conquérir le prix.

Elle exerce donc son esprit à retenir toutes les histoires des guerres, toutes les dates qu'elle croit indispensables à son avenir. L'arithmétique est pour elle un cauchemar inextricable. Les millions, les milliards, après s'être alignés sous sa plume, hantent ses rêves. Elle cherche, à travers tous ces zéros, le « résultat exact » voulu par la maîtresse d'école.

Un soir, elle revint tout en pleurs chez elle. Elle n'avait pas remporté le prix de narration sur lequel elle comptait. Le sujet du concours avait été : « Une journée à la campagne. » Cécile avait tout bonnement décrit sa dernière promenade aux fortifications. On avait beaucoup ri de sa méprise et la récompense avait été décernée à une autre. Elle ne fut pas convaincue du mérite de la composition couronnée, et son jeune discernement se révéla par cette obstination :

— Est-ce possible, — disait-elle, — qu'on ait donné mon prix à Madeleine parce qu'elle a vu un âne attelé à une voiture, des gens qui dansaient devant un château, et une comtesse qui distribuait des brioches à des villageois ?...

Ce jour-là, Cécile fut un peu désabusée de l'école, mais d'ailleurs elle ne pouvait s'en faire une opinion définitive, car elle ne devait guère y rester. Ce qu'elle en garderait, c'était les quelques livres essentiels, quelques volumes de prix, dorés sur tranches, et le goût de la lecture, ce grand moyen de se faire une intelligence et une science, plus tard, si elle en avait le temps. Là, se marqua la différence avec sa sœur. Céline, malgré ses quatorze ans, ne voit rien, n'entend rien, ne comprend rien. Elle saura coudre, orner un corsage, et c'est tout. La vraie apprentie, l'apprentie de la vie, c'est l'autre, Cécile, la petite fille qui va sur ses neuf ans. C'est elle qui a le don de voir et de retenir. C'est elle qui prend contact avec ce qui l'entoure.

Le soir rassemblait tout le monde, comme autrefois, autour de la lampe, auprès du feu. La famille apparaissait alors bien réduite.

— Sans doute, Justin et Jean se seraient mariés, nous auraient quittés, — disait la mère, — mais s'ils avaient eu de bonnes femmes, nous serions tous restés bien ensemble, il y aurait eu des réunions chez eux et chez nous, leurs enfants auraient été gentils...

Elle se taisait pour songer, se disait que cela aurait été bon pour le père, qui ne se serait pas attardé, comme il le faisait parfois, à écorner sa paie au cabaret, le samedi, et bon aussi pour les petites filles qui se seraient tout à fait habituées à la famille, se seraient amusées avec leurs neveux, leurs nièces, auraient appris la vie de femme et de mère par des exemples de tous les jours, si proches d'elles.

— Enfin, — continuait-elle, laissant le rêve pour la réalité, — ce qui est passé est passé, ce qui est mort est bien mort... Je serai encore satisfaite si nous pouvons nous tirer d'affaire.

Elle regardait autour d'elle, voyait que presque tous ceux qu'elle connaissait avaient été éprouvés de la même façon. Combien de mères avaient perdu leur fils, combien de femmes leur mari, pendant le Siège, pendant la Commune ! Ce jeune

homme, qui avait habité huit jours dans la cave, avait été fusillé à l'entrée des troupes parce qu'il était soldat réfractaire. Cette femme, qui logeait en face, avait eu son mari et ses deux fils massacrés dans une chapelle du Père-Lachaise, — comme Jean peut-être... — Et d'autres, et d'autres ! Toutes les maisons de la rue étaient marquées du même deuil. Des femmes n'avaient pas perdu leurs hommes, et pourtant ils étaient comme morts, envoyés en Calédonie, dans un pays si éloigné qu'il fallait naviguer trois mois pour y arriver, ou bien exilés à Londres, à Bruxelles, à Genève. Mais cela, c'était le bonheur. Si Justin et Jean avaient été à l'étranger, bien sûr ils se seraient arrangés pour les faire venir tous, le père, la mère et les deux petites filles. On aurait travaillé, on se serait refait un abri, on aurait été heureux. La patrie, pour elle, c'étaient ses enfants. Qui sait, d'ailleurs, on serait peut-être revenu un jour en France, oh ! pas à Paris, non, c'est une ville trop terrible, une ville de misère et de crime, une mangeuse d'hommes, une tueuse qui se sert de tous les moyens, du travail et de la révolution, pour en arriver à ses fins.

Elle ne savait pas oublier ses morts, et bien qu'elle s'observât pour ne pas exalter ou assombrir les vivants, elle ne put s'empêcher de les associer à sa grave tristesse, de ranimer en eux le souvenir.

Au jour des morts, cette année-là et les suivantes, ils s'en allèrent, avec la ville entière, vers le Père-Lachaise, vers le grand spectacle de la douleur, la mise en scène ingénue du vêtement et du décor. Les habits de deuil, les crêpes fixés au chapeau par des perles, les longs voiles, les bijoux de jais, tout dit qu'il s'agit d'initiés à des mystères spéciaux, de fidèles réunis par un acte de foi commune. Dans la grande avenue sablée, gazonnée, s'élèvent les chapelles élégantes, les monuments somptueux, les édifices spacieux, abritant des familles sous les pierres sculptées, derrière les grilles et les entourages curieusement ouvragés. Des noms en lettres d'or resplendissent aux frontons, font briller la vanité de la richesse sur les restes auxquels ils servent d'enseignes. C'est la Chaussée-d'Antin, la rue de la Paix, les Champs-Élysées du cimetière, le triomphe des financiers et des notables commerçants par delà le tombeau. Plus loin, par les allées ombragées et

solitaires, les monuments affectent la morgue des aristocraties doublement défuntes : c'est le faubourg Saint-Germain de la nécropole.

La statue ou la colonne élevée à la mémoire d'un politique, d'un écrivain, d'un artiste, ou d'une grande fortune, s'élève au-dessus des tombes vulgaires comme ceux qu'elle célèbre dominaient autrefois les vivants : sous la terre seulement le niveau est le même.

Tous les états sociaux, toutes les naïvetés, tous les orgueils, ont acheté ou loué le terrain, élevé des monuments, tracé des inscriptions, cherché l'arrangement le plus ingénieux, le plus tristement grotesque, le plus lamentable. Partout des croix s'élèvent, en granit, en marbre, en simili-marbre, en carton-pierre, en bois. A côté de douleurs affreuses, qui ne se sont pas résignées au silence, des réclames impudentes s'étalent sur les bras de ces croix indicatrices.

Les constructions mortuaires se ressentent de la collaboration d'héritiers en marchandage avec des marbriers qui savent coter le chagrin à son juste prix. La stèle grecque, l'obélisque égyptien, le cippe

romain, la chapelle gothique à vitraux, le tombeau Moyen âge ou Renaissance à statue de gisant, la coquette niche du XVIII[e] siècle, les pierres à arabesques et à astragales du style rococo des jésuites, s'alignent avec incohérence au long des avenues. Dans les caveaux de famille se dresse un autel couvert de vases, de cierges, de cadres à devises, de fleurs en papier doré. Sur les six pieds de terre qui recouvrent le cadavre, on a raffiné les symboles, trouvé des effets de décoration, taillé les ifs, dessiné des croix avec le buis, écrit des mots avec les pensées qui ressemblent à des têtes de morts, assemblé des fleurs qui signifient désespérance avec d'autres qui parlent d'immortalité.

Le cimetière a aussi ses faubourgs, ses charniers. La fosse commune est hérissée de croix, de balustrades mal noircies, délavées par les pluies. Les plantes parasites, les mousses, les ronces y croissent.

La mort, dans le calme de campagne déserte qui règne parfois là, pourrait paraître ce qu'elle est, le suprême repos, la conclusion mélancolique d'une vie de travaux et de peines qui n'a nul besoin de

mirages extra-terrestres et de fausses consolations. Ce pourrait être le champ funèbre d'où se lève la poésie formidable et mystérieuse de l'infini. Mais la cohue des morts s'y bouscule, des cris, des plaintes sortent de la terre toujours fraîchement remuée. L'idée d'un champ de bataille, d'une cité révoltée, d'un enfer social qui continue, d'une lutte sans fin, s'exhale frémissante de la fosse commune, de la foule anonyme des morts.

Encore quelques pas, la signification se précise plus tragique encore. C'est devant le mur des fusillés. Aucune autre manifestation que le silence. Aucune couronne à la muraille, aucun drapeau. Les emblèmes sont proscrits, la parole et le cri sont interdits. La confrontation des vivants et des morts n'en est que plus émouvante. La foule vient, s'arrête, regarde, voit distinctement. Le mur est couvert de cicatrices, d'entailles sanglantes, de noirceurs de poudre. Ces coups qui ont porté sur la muraille ont traversé des cœurs et fait sauter des cervelles. Des cris que tout le monde écoute ont retenti. Des râles sortent du silence.

Les Pommier sont au premier rang. Est-ce là que

Jean a été fusillé? Le père regarde fixement, la mère clôt les yeux, serre plus fort la main de ses petites filles.

L'été fini, il fallut renoncer aux promenades, faire simplement un tour dans le quartier, au long de la Chaussée, et parfois, quand luisait un rayon de soleil, monter vers les dernières maisons du faubourg, une région charmante et bizarre où il y avait des ruelles, comme la rue de la Chine, jolie au printemps, encore accessible à l'automne. Un ruisseau chantait, donnait l'illusion que la venelle était ouverte à travers la campagne. C'était une manière de petit chemin, bordé de haies, de palissades, par-dessus lesquelles retombaient des plantes grimpantes. Dans cette verdure, des maisons, ou plutôt des rez-de-chaussée, des cabanes.

Le père Pommier aurait voulu habiter là, mais la mère, tout en reconnaissant que c'était très plaisant, trouvait aussi que ce n'était pas commode pour le travail, pour les commissions, que c'était « trop loin de tout », et qu'elle serait trop inquiète quand son monde ne serait pas rentré. Elle faisait remarquer

enfin que c'était agréable à la belle saison, mais que, l'hiver venu, on trouverait moins de charme au rez-de-chaussée humide, aux arbres dépouillés. De fait, quand l'hiver vint, tous furent de son avis. On se calfeutra vite dans le chez soi bien chaud, on se terra dans la chambre, autour du poêle, comme dans une casemate.

La rue n'était plus habitable, et les spectacles qu'on y voyait n'étaient guère réconfortants. C'est quand le vent est âpre et mord les chairs que les misères renoncent aux apparences et arborent les costumes éloquents comme des drapeaux. Il faut sortir de bonne heure, rentrer tard, faire des courses dans la journée. Les semblants d'élégance permis par les saisons bienveillantes sont interdits. Impossible à l'homme de s'en aller en blouse propre, à l'ouvrière de se vêtir d'une robe légère, de se coiffer d'un ruban. Et encore, ceux-là, ce sont les réguliers, les travailleurs d'habitude du chantier et de l'atelier. Ils ont pu, peut-être, se pourvoir du gros vêtement qui cache les pantalons clairs, les vestes minces, les robes transparentes. Mais les autres, les irréguliers, ceux qui cherchent sans cesse le travail à faire, l'ar-

gent à gagner, les coureurs de la subsistance au jour le jour !

De ceux-là il y en a, au long des maisons, un interminable défilé. Les gestes resserrés et les visages inquiets apparaissent au milieu d'inextricables loques. Tout ce qui est tombé sous la main a été pris, endossé, entortillé autour des épaules maigres. Fichus, pardessus, caracos, châles, morceaux de drap et morceaux de laine, s'amoncellent et se complètent comme ils peuvent. Les mains gercées se cachent dans des manchons de haillons. La femme si vivante, sans cesse en révolte contre le sort, soucieuse du morceau de pain et fleurissant quand même son corsage d'un brin de violette, se courbe sous le coup de fouet du froid piquant, obéit aux injonctions qui la soufflètent, perd le souvenir des coquetteries d'hier. Elle s'enveloppe la tête de chiffons, elle fait souffrir son goût de toilette, son instinct de vanité, jusqu'à endosser, s'il le faut, le paletot d'homme au dos carré, aux manches trop longues.

Combien de malheureuses quittent leur taudis sans poêle, vont vers l'asile de nuit dont la lanterne

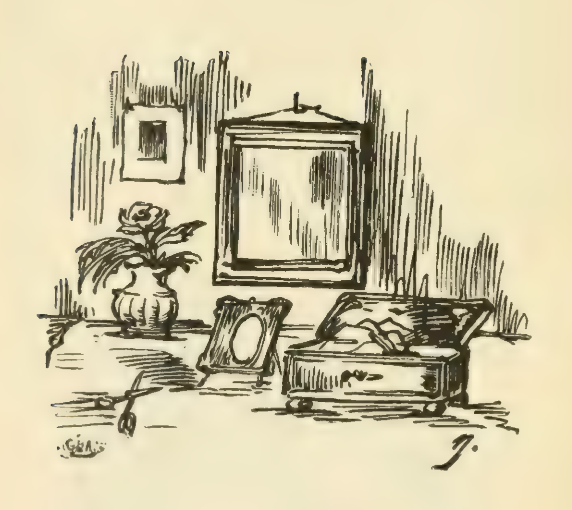
rouge s'allume, au soir, dans le blafard de la neige, comme une étoile de sang dans un paysage polaire.

Un matin, à sept heures, un typographe qui s'en allait à son imprimerie tomba foudroyé par la congestion à l'angle de la rue des Amandiers et de la Chaussée de Ménilmontant. Une vieille de quatre-vingts ans, qui demeurait impasse Ronce, fut trouvée morte de froid, dans son lit. Le dégel fut donc le bienvenu, avec son gâchis, ses immondices, lorsqu'il fit ruisseler les murs et qu'il grossit les ruisseaux, lorsqu'il s'augmenta, pendant toute une nuit, d'une averse torrentielle, d'une pluie oblique, dense, à larges gouttes, qui nettoya le pavé, emporta tout, à l'égout et au fleuve.

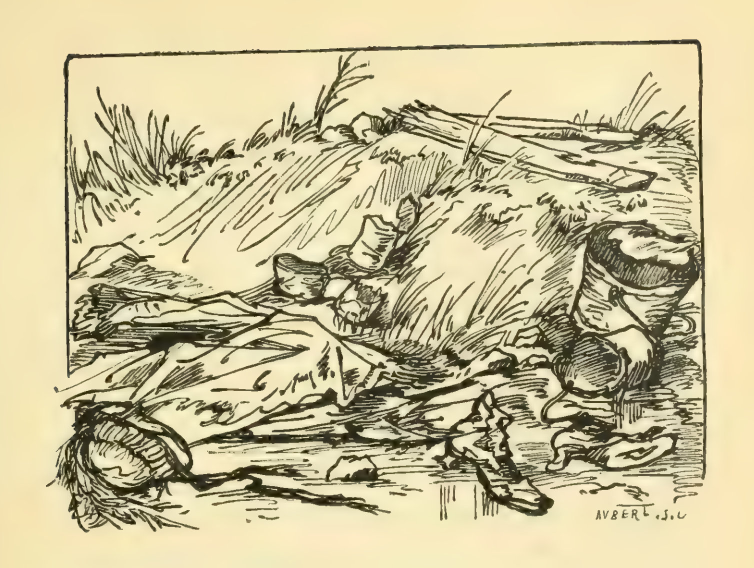
Au moins, le temps se radoucit, et Céline et Cécile purent mettre le nez à la fenêtre. C'est un plaisir des pauvres que la vue de la rue. Même s'il ne s'y produit aucun événement, c'est un spectacle, c'est la boutique d'en face, c'est le passant, c'est la passante, c'est le pavé. En semaine, on n'a pas le loisir de voir tout cela. Le dimanche, les heures sont longues, et les deux sœurs, une fois le ménage fait et le repas de midi pris, restent la journée le visage

écrasé aux carreaux, ou accoudées à la barre d'appui. Après avoir paré leurs corsages bien ajustés de nœuds de ruban et de grappes de fleurs, elles vivent ainsi leur après-midi, inutiles, désœuvrées, vaguement anxieuses d'elles ne savent quoi. Elles sont néanmoins attentives et espérantes, et chacune devient la sœur Anne de sa propre existence, regarde sans cesse au loin le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, et ne voit jamais rien venir...





III



III. — TRAGÉDIES ET COMÉDIES DE FAUBOURG

Au printemps de 1873, les Pommier changèrent de maison et aussi de quartier, quittèrent Ménilmontant pour Belleville. Le trajet ne fut pas long : la traversée de la Chaussée de Ménilmontant et le parcours de la rue Julien-Lacroix. Là, presque à l'angle de la rue de Belleville, ils habitèrent, au plus haut d'une haute maison, un

petit logis qui dominait la montée du faubourg et la grande étendue claire ou brumeuse de Paris.

Cette région de Belleville est d'une singulière beauté. Si l'on avait le vrai sens de la vie de la foule, certaines rues, certains carrefours de cette ville puissante, installée au-dessus de l'autre ville, auraient déjà un aspect historique. A chaque pas le monde de l'action et du sentiment se lève. Les maisons, les passants racontent le temps qui s'en va, le temps qui vient. Un résumé humain s'inscrit aux montées des rues, aux larges boulevards, aux amas de maisons. La misère s'exalte ou se résigne, aboutit à la fureur ou au vice. Le travail de tous les jours maintient une population en force et en espoir. Une gaieté subite emplit la rue, refoule les instincts dans l'ombre. C'est, tout à la fois, doux, révolté, ironique, effrayant, sublime. C'est reposant et tumultueux, varié à ne jamais émousser la sensation, un spectacle profond et passionnant dont le regard effleure la grandeur.

En réalité, Belleville commence au Canal, a pour avenue le faubourg du Temple, gardé en ce temps-là par la caserne de la Courtille.

Puis, c'est le haut du faubourg du Temple, l'intervalle du boulevard extérieur, le premier plan de la rue de Belleville. Quartier agité, bruyant, ouvrier, commerçant, pendant toute la journée. On a peine à passer entre les fiacres et les omnibus qui cahotent, les tombereaux, les charrettes, les camions, qui roulent lourdement. Parfois, la chaussée est défoncée par les fardeaux qui pèsent sur elle, des rangées de pavés s'écroulent dans le sous-sol. Sur le trottoir, l'encombrement est le même. Une foule défile, stationne, bavarde, achète, entre les boutiques et les voitures de légumes. C'est l'aspect remuant et le bruit d'un marché. Les allées et venues des gens parlent de travail pressé, d'occupations humbles, d'acceptation tranquille des charges et des misères de l'existence.

Le soir, après la grande montée des ouvriers et des employés, quand neuf heures ont sonné à toutes les horloges, c'est à peu près, jusqu'à minuit, dans la rue de Belleville, le calme d'une grande rue de province. L'été, on cause devant les portes. L'hiver, il y a des parties de cartes jouées et des pipes fumées chez les quelques liquoristes dont les boutiques flambantes protègent la veillée du quartier. Les

contrevents mis, chacun rentré chez soi, tout dort jusqu'à l'aube, où les vendeurs de soupe et de café s'installent sous les portes et au bord des trottoirs.

C'est l'intérêt du Paris des faubourgs que chacune de ses régions, chacune de ses rues presque, se présente avec un caractère différent. La grande rue de Belleville ne ressemble ni à Montrouge, ni à Montmartre, ni au faubourg Saint-Antoine, ni à Ménilmontant si proche. Les premières maisons, avec leurs salles de marchands de vins emplies par l'énormité des comptoirs, leurs concerts, leurs bals, leurs hôtels à transparents, scintillants de gaz, ces premières maisons ne font pas songer à une cité de travail, mais évoquent des dessous nocturnes de prostitutions et de rixes, tout un ressouvenir du Carnaval de milord l'Arsouille et des descentes de la Courtille.

La vision est vite abolie. A mesure que l'on monte, la rue s'élargit et s'apaise. Les vitrines illuminées font place à des étalages de petites boutiques provinciales. Tout un commerce bavardant sur place, d'un rez-de-chaussée à l'autre, toute une régulière population ouvrière entassée dans les hautes maisons, occu-

pent les rues qui contournent le coteau raide à gravir. Des rentes menues sont dépensées silencieusement dans des pavillons fragiles, cernés de jardins maigres.

Les Pommier connurent donc à Belleville le passage de la vie puissante, la tranquillité de la vie paisible, le flux et le reflux du monde du travail, et aussi les drames de colère, d'ivresse, de vice, qui se jouent au bas de la rue, au boulevard extérieur, au sommet du faubourg du Temple. A certaines heures du soir et tard dans la nuit, le va-et-vient des filles et des souteneurs s'empare du pavé. L'inconscience s'étale, le guet-apens s'organise. Le samedi, les faibles ouvriers qui se sont laissés aller à boire sont en contact avec les drôles et les fainéants qu'ils méprisent, au comptoir du bar, sur le seuil du liquoriste. A chaque instant, ce sont des disputes, des rixes, des mauvais coups reçus par les naïfs.

Il arriva une fois au père Pommier de rentrer chez lui meurtri à la suite de l'une de ces bagarres. On ne put jamais savoir, à travers les explications confuses qu'il donna, s'il s'était battu pour son propre compte ou s'il avait voulu intervenir dans une discussion. Sa femme, les samedis suivants, vint l'attendre, son

travail fini, pour le ramener à la maison. Puis, s'apercevant que le vieil ouvrier était un peu honteux, devant les camarades, de cette surveillance, la mère envoya Céline et Cécile, toutes deux se tenant par la main, bien gentiment. Le père comprit l'attention, en sut gré à sa femme.

— C'est pour promener les petites, — dit-il aux autres.

Et il s'en allait, assez content, en effet, de se montrer avec les deux gosselines, toujours plaisantes, proprement attifées. La mère, d'ailleurs, sut inventer un programme pour le samedi. Elle n'avait pas beaucoup le cœur à la joie, mais la pauvre femme devinait qu'il faut aux travaux et aux peines la diversion du plaisir. On habitait à quelques pas du théâtre de Belleville : elle proposa de s'y rendre tous, presque toutes les semaines, ce jour dangereux du samedi. Pour cela, il fallait se réunir et dîner de bonne heure, s'habiller un peu, et, si c'était de l'argent dépensé, elle affirmait qu'on y gagnait encore.

Le théâtre, loin de la ligne étincelante du boulevard, est au plus abrupt de la montée. La salle est caractéristique, et la population qui l'occupe est bien

chez elle, cantonnée dans ses habitudes. La clientèle change avec les jours. Les ouvriers, les commerçants, en famille, la journée faite, y installent une joie calme, une tranquillité bourgeoisante. D'autres soirs, des silhouettes farouches se dessinent sur les murs sang de bœuf, des gens assis sur les appuis de velours bombent des dos inquiétants. En tout temps, des jeunesses en cheveux circulent et fredonnent par les escaliers et les couloirs.

Il y a des animosités, des injures parfois sont échangées entre les différentes classes de cette société de petite ville. Le bruit des galeries supérieures agace les gens paisibles des fauteuils d'orchestre et des baignoires. Des toilettes trop coquettes horripilent l'amphithéâtre, d'où tombe alors un mot ou un projectile. Puis, des silences se font, des exclamations et des rires éclatent avec un ensemble extraordinaire, puis encore, des railleries partent qui blaguent l'émotion des comédiens et la sentimentalité des auditeurs, empoignés par la coupe d'une phrase et la gesticulation d'une jeune première. Un certain esprit gouailleur et cynique peut faire diagnostiquer l'influence du café-concert.

Dans cette salle emplie d'une multitude, les scènes dramatiques divisent le public. Les paroles violentes font se tendre et se crisper les visages, s'arrêter les respirations, se cramponner les mains, sortir les mouchoirs des femmes, mais l'attention se brise sous un quolibet, se perd dans des colloques et des protestations. Parfois, un mot inattendu cause une juste impression unanime de stupeur glacée, sans une fausse note.

Mais où tout le monde est d'accord, avoue son état d'esprit, son instinctive manière d'être, son désir quand même de la joie, c'est pour rire, pour rire de tout, pour rire depuis le commencement jusqu'à la fin, à chaque occasion, bonne ou mauvaise, qui se présente. Des traits qui ne sont pas précisément significatifs de gaieté, qui devraient provoquer l'ironie et le frisson humain, font courir de gais murmures, éclater des tempêtes de joie. C'est ainsi n'importe quel soir, que l'on joue *Monte Cristo* ou *les Trois Épiciers*, *le Sonneur de Saint-Paul* ou *le Roman d'un Jeune Homme pauvre*, le drame, le vaudeville ou la comédie.

Les spectateurs manifestent, par là, une opinion

très douce sur le fond des choses, ils ne soupçonnent pas un instant que les problèmes de passion puissent se poser entre des êtres se débattant au milieu des conventions sociales et des tristesses physiologiques. Ce que tous viennent chercher, c'est, bien plus que de l'émotion, de la gaieté. Il en faut quand même, il en faut dans toutes les pièces. C'est le rôle comique du mélodrame qui est le plus attendu et le plus fêté, c'est du vaudeville qu'il est parlé à la sortie avec le plus de satisfaction, surtout par les femmes : même lorsque leur plaisir aura été contrarié, elles diront, en s'en allant, que c'est égal, qu'elles ont bien ri tout de même. Sûrement elles ne se sont dérangées que pour cela, pour le rire désiré à travers la vie, et qu'on ne peut trouver que devant quatre décors éclairés au gaz, dans les gestes et les grimaces d'un acteur.

D'où vient ce besoin de rire, pourquoi il est éprouvé, et comment on cherche à le satisfaire, cela apparaît bien clairement au défilé de ces paisibles braves gens, de ces pauvres qui viennent demander aux tréteaux de l'illusion et du réconfort. Hors du petit théâtre, la nuit paraît plus noire, et la vision plus triste, de ce Paris plein d'usines et de casernes,

qui loge dans des taudis ceux qui bâtissent ses monuments, qui leur fait payer cher le pain et bon marché l'absinthe, qui leur donne en distraction le mélodrame sans pensée et sans style, et l'ignominie abondante du café-concert.

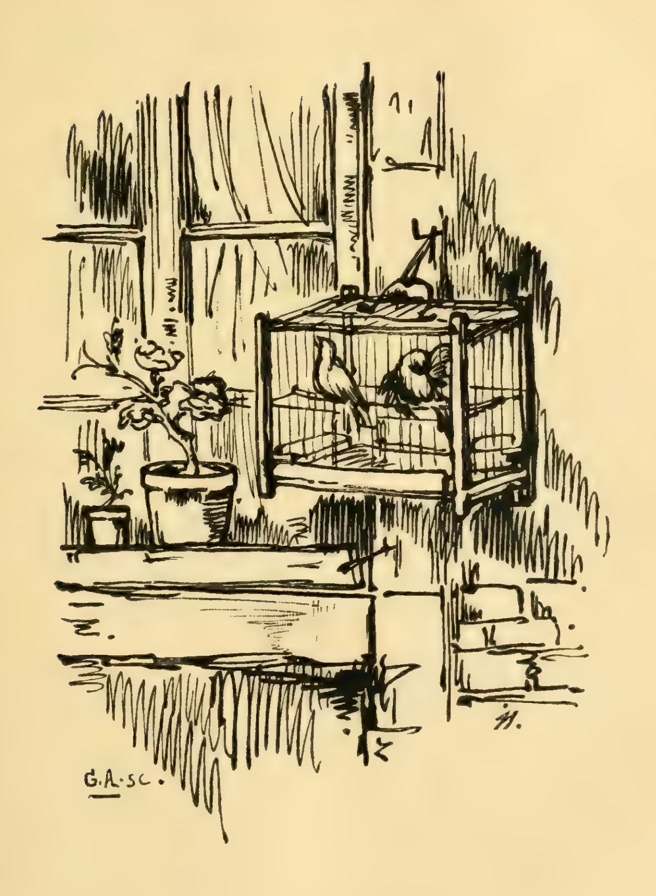
Le père Pommier assistait à ces spectacles avec autant de bonheur et de naïveté que ses filles. Il oubliait vraiment sa vie pour épouser la vie des personnages, s'intéressant à l'innocence persécutée, espérant voir le crime puni, admirant le héros, détestant le traître. Il ne se retrouvait lui-même que pendant les entr'actes, sa gouaillerie revenant volontiers sur sa crédulité et son émotion. Pour la mère, les plus sombres drames n'égalaient pas ceux qu'elle avait vécus, mais parfois une ressemblance trop directe entre les péripéties de la scène et les événements qu'elle avait subis lui faisait mal, et elle aurait voulu être ailleurs. Elle n'en montrait rien pourtant, car elle était une femme discrète : elle ne révélait jamais trop vivement les sentiments qui agitaient si fort son être intérieur, ni sa douleur, ni sa joie. De même qu'elle savait presque toujours contenir ses larmes, de même elle s'abandonnait rarement au rire.

Sa gaieté, ou plutôt l'espèce de gaieté qu'elle pouvait éprouver, ne se traduisait guère que par un sourire de ses yeux et de sa bouche. C'était une nerveuse, mais une nerveuse concentrée, qui pouvait enfermer au dedans d'elle-même, jusqu'à en souffrir physiquement, jusqu'à en mourir, les fulgurantes sensations qu'elle éprouvait. Elle rentra plusieurs fois malade du théâtre, sans en rien laisser paraître, ne voulant pas changer l'agrément des autres en inquiétude. Au fond, elle était comme la plupart des femmes, elle préférait le vaudeville au mélodrame, quoiqu'elle fût aussi éloignée de la farce que de la violence.

Quant à Céline, tout l'amusait de la scène et tout l'amusait de la salle. Ce qui plaisait à sa nature, toujours sous l'influence de la minute présente, c'était de se voir au théâtre, dans le bruit, la clarté, d'être coudoyée par les gens, serrée par la foule, de respirer l'odeur d'humanité, la lourde chaleur parfumée d'oranges, d'entendre la rumeur des conversations, de croiser son regard avec tant d'autres, et ce n'était pas elle qui aurait baissé les yeux, même devant les inspections les plus effrontées. Elle était, parmi cette

multitude, dans son élément, et ne rapportait rien des leçons qu'elle aurait pu prendre au théâtre, ne pensant jamais qu'à elle, ou plutôt ne pensant même pas à elle, car elle aurait pu profiter de quelque parcelle de vérité, se bornant seulement à être ce qu'elle était, sans raisonnement, sans perplexité, sans scrupule.

Cécile, au contraire, apprenait sans le vouloir. Tout la touchait, tout l'avertissait, l'amenait aux réflexions que son âge rendait possibles. Elle regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles, vivait, comme son père, les existences variées qui se déroulaient au cours de la soirée, mais elle ne s'abandonnait pas autant que lui à l'entraînement de l'action, elle gardait par devers elle une sorte de petit jugement des choses qui défilaient sur les planches. Chaque fois, elle faisait un voyage dans un pays inconnu, y récoltait du nouveau. Elle ne choisissait pas, comme sa mère, entre les genres qui se succédaient devant elle. Si elle avait dû dire sa préférence, peut-être est-ce la fine comédie qui aurait eu son approbation. Elle avait en elle quelque chose de réservé, de mesuré, qui s'accordait fort bien avec


G.A.SC.

les nuances, et qui fuyait la trivialité et le tapage. Mais elle ne pouvait encore discerner le son juste de la vérité sous l'exagération des sentiments et l'enflure des paroles. Le drame la passionnait donc autant que le reste et lui donnait des transes jusqu'à lui pâlir les joues et lui couper la respiration. Elle cherchait alors la main de sa mère pour se rassurer et subir l'effroi des catastrophes qui assombrissaient la scène.

Pour le reste, elle n'avait pas non plus les mêmes dispositions que Céline. Elle ne se trouvait pas à l'aise quand elle était bousculée dans les couloirs ou quand le public était houleux. A peine si elle se risquait à jeter un coup d'œil vers la galerie supérieure, d'où elle craignait toujours la chute de quelque chose ou de quelqu'un, tant les querelles y menaient de bruit, dégénérant souvent en batailles effrayantes. Auprès de ces sauvageries, les fureurs du mélodrame ne lui paraissaient pas si invraisemblables, les traîtres les plus traîtres embusqués derrière les décors ne se révélaient pas à elle aussi féroces et dangereux que certains individus dont le frôlement lui faisait peur, qui exhalaient une odeur de vin et d'absinthe, la

colère de l'alcool et du meurtre. Elle ne se sentait rassurée que lorsqu'elle était bien assise entre sa mère et Céline, son père tout proche, et que le rideau se levait dans le silence attentif de la salle où résonnait seulement le trémolo prometteur d'émotions, aiguisé et tremblé par les violons de l'orchestre.

Le théâtre, sûrement, eut une influence profonde sur l'esprit de la petite Cécile. Il lui apprit infiniment d'actes, de passions, de luttes d'intérêts, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne pouvait pas connaître encore, il la força à des comparaisons entre le spectacle éclairé par la rampe et les spectacles habituels de la vie, il fit croître en elle une intelligence malicieuse, qui s'exprimait souvent par la remarque paisible et le mot juste. Elle jugea souvent ce qui se passait autour d'elle de façon à causer la surprise.

— Elle observe, elle devine le monde ! — disait la mère.

— Elle est rigolote ! — disait le père.

Ce fut à cette nature particulière, rassise, prudente, et qui eut son aliment au théâtre, que Cécile dut de ne pas souffrir de l'exaltation religieuse et de la crise mystique qui troublent les petites filles de douze ans.

Elle fit sa première communion avec tranquillité.

Ce matin-là, dans le logis des Pommier, tout le monde fut sur pied de bonne heure. La toilette défraîchie de la première communion de Céline, soigneusement conservée, avait été remise à point pour Cécile. Seuls, les petits souliers étaient neufs. Personne n'avait beaucoup dormi à la maison. La mère songeait à ce qui lui restait à faire, voulait que tout allât bien. Céline était joyeuse de la robe qu'elle allait étrenner en public. Et Cécile était dans l'attente de la belle journée qui s'apprêtait pour elle.

Lorsqu'elle revêtit le long voile blanc, il lui sembla tout de même, pendant un instant, que ce nuage lacté séparait le ciel de la terre, et elle se crut, toute timide, toute changée, une élue du Paradis, une sorte de petit ange qui n'appartenait plus au monde, isolée qu'elle était des choses par ce voile qui enveloppait son corps.

Après avoir inspecté mutuellement leurs toilettes, toutes trois partirent. Le père s'abstint de la cérémonie. A l'église, Cécile quitta sa mère et sa sœur, alla se placer au milieu de la nef, parmi ses compagnes, blanches comme des colombes.

Des frappements de canne annoncèrent les prêtres et les diacres. Le déploiement luxueux des vêtements sacerdotaux, la richesse de l'autel paré et fleuri, les flammes multipliées des cierges, l'orgue emplissant la nef de ses voix d'allégresse, toute cette poésie religieuse faisait frissonner l'assistance. Les pensées des jeunes vierges prirent leur essor vers l'autel. Le mystère de leur union avec Dieu, elles brûlaient du désir de le pénétrer. Depuis un an, on les préparait à devenir les « dignes épouses » de Jésus ; leurs voix avaient glorifié le Bien-Aimé ; on leur avait enseigné, pendant la retraite des jours précédents, que tout est périssable et trompeur ici-bas, hors l'amour du doux Maître : lui seul satisfaisait à profusion les convoitises de l'âme, les aspirations de l'esprit.

Le moment attendu arriva. Les petites fiancées, une à une, se dirigèrent vers le festin nuptial. Elles marchaient doucement, les yeux mi-clos, pareilles à de jeunes mortes allant plutôt vers la paix du tombeau que vers la fête de la vie. Elles s'alignèrent à genoux côte à côte, pour prendre leur part du mets divin. Quelques-unes manquèrent défaillir.

Toutes retournèrent à leur place aussi lentement

qu'elles étaient venues à la sainte table. Elles ne bougeaient pas, retenaient leur haleine, possédées tout entières par l'Eucharistie. Les deux cents élues de la divinité ne relevèrent la tête qu'à l'*Ite missa est.*

Maintenant, dans la vie, d'autres amours prendraient leurs cœurs, mais elles venaient de confesser le premier devant une foule endimanchée, accourue là en témoignage.

Cécile, le voile rejeté sur les cheveux, respirant à l'air libre sur le seuil de l'église, hors de l'atmosphère de musique et d'encens, eut une sensation de délivrance. Elle avait éprouvé l'entraînement sans la persuasion profonde.

A présent, elle revoyait clair. Et le premier spectacle qui s'offrit à elle, sous le porche et sur les marches, ce fut celui des pauvresses haillonneuses tendant la main au cortège de la noce mystique. « Ce sont là pourtant aussi des épouses du Christ ! » — pensa la petite tête de douze ans.

A chaque pas, à chaque instant, les contrastes et les leçons de la vie allaient maintenant s'offrir ainsi à la vision de la petite fille.

Sa première communion faite, Cécile fut placée

auprès de sa sœur, chez la couturière de la rue Julien-Lacroix, Mme Bausse. Elle connut de nouvelles figures. Le monde s'agrandit pour elle. Elle n'avait pas à chercher bien loin pour savoir l'existence. Tout venait à elle, au-devant d'elle, en conversations, en récits, en actions. Mieux encore que le théâtre, le faubourg lui donna chaque jour, pendant les années qui suivirent, ses tragédies et ses comédies.

Le rideau se lève. Elle n'a qu'à regarder, qu'à écouter, qu'à comprendre.

DÉFILÉ DE CRIMES

Le soir, le père lit le journal pendant que sa femme travaille, que Céline a le visage aux carreaux, sans cesse attirée par la rue obscure. Cécile est couchée. On croit qu'elle dort. Elle a les yeux fermés. Elle entend. Elle voit.

La lecture de son père fait défiler sous ses paupières closes, dans sa jeune cervelle songeuse, les abominables faits divers tachés de sang où pleurent des agonies bruyantes. Il y a des jours où tous sont de la même série. Rue Jouye-Rouve, un jeune homme de vingt-quatre ans a reçu plusieurs coups

de poinçon dans le cœur : rivalité d'amour. Rue des Martyrs, une demoiselle a vitriolé son amant. Rue Tiphaine, à Grenelle, un homme de soixante ans a tué à coups de revolver la femme qui se refusait à vivre plus longtemps avec lui. Rue Payenne, une femme a tué une autre femme dont elle était jalouse.

L'amour sévit dans tous les quartiers de la ville, marque son passage avec une férocité maniaque.

Il y a d'autres drames où c'est la misère qui se débat en une bataille inégale contre l'indifférence et la férocité sociales.

Cécile apprend que les pauvres gens ne sont pas toujours sauvegardés, que les vieilles femmes solitaires peuvent être assassinées par de jeunes bandits.

Au-dessous du monde des pauvres, elle voit peu à peu s'entr'ouvrir un autre monde plus terrible, la région rouge du crime, l'enfer abject et criminel de la prostitution. Elle est bien forcée d'apercevoir les silhouettes cruelles et félines des souteneurs rôdant autour des filles à jupons blancs du

boulevard extérieur, et elle frémit aux récits de leurs farouches exploits.

VAGABONDAGE

— Tiens, — dit le père Pommier, — écoutez donc ce qui est arrivé à Polleux.

Polleux était un palefrenier qu'il avait connu pendant le Siège, dans sa compagnie, bon géant, qui, souvent, avait ri aux fillettes, les avait fait sauter dans ses bras.

On écouta la lecture du fait-divers. Par une nuit de mauvais temps, Polleux, sans ouvrage, sans domicile, avait eu l'idée, qui doit naturellement venir à tout homme fatigué, privé de lit pour se coucher, de chercher un refuge contre le vent et la pluie. Ce refuge, il l'avait trouvé sous une bâche recouvrant un tas de sacs de plâtre, devant une maison en construction. Il pleuvait. Polleux se dit que ce qui était bon pour préserver des sacs ne serait pas mauvais pour abriter un homme, et il détourna la bâche de son emploi, sans toutefois exposer les sacs aux méfaits de la température : il s'étendit sous la bâche, mais sur le plâtre, et vraiment cela ne troubla pas le

quartier où arriva l'aventure. Les gens qui dormaient dans les chambres à coucher des maisons voisines, portes fermées et volets clos, ne furent pas réveillés en sursaut par une oscillation de l'ordre social, et la pluie continua de tomber.

C'est alors que les lois protectrices de la cité interviennent en la personne de deux gardiens de la paix, curieux de savoir quel voluptueux se prélasse dans cette alcôve. Le palefrenier Polleux dormait profondément. Au contact de l'autorité, il se dresse, s'étire, s'écrie : « Hola ! ho ! qu'y a-t-il ? » Que veut-on qu'il dise ? M. le Préfet de police lui-même, dans la même situation, ne se serait pas exprimé d'autre manière. L'un des gardiens de la paix ne fut pourtant pas satisfait de l'éloquence du palefrenier, car il répondit à son interrogation en lui assénant un coup de sabre sur la tête. Voilà ce qu'il y a, brave Polleux ! L'homme auquel on apporte, au lieu de café au lait, un coup de sabre à son réveil, essaie pourtant de raisonner doucement : « Je ne fais pas de mal », dit-il. Il sent sa tête, son front humides, il y porte la main : « Vous voyez, je suis mouillé, j'attendais que la pluie soit passée. » A la clarté du gaz, les agres-

seurs voient que la main de la victime est rouge de sang, et Polleux, malgré sa nature conciliante, est forcé de convenir qu'il est blessé. Il est alors conduit au poste : en réalité, c'est lui qui y mène la Préfecture de police. Le journal que lit le père Pommier annonce, en effet, que l'agent a été révoqué, mais que Polleux sera poursuivi pour vagabondage.

— Sacré Polleux ! — dit le père.

— Pauvre homme ! — dit la mère.

Céline n'a pas trop écouté. Cécile n'a pas perdu un mot. Cette histoire et les autres firent d'elle un petit être prudent, habile, dans les rues de Paris, comme la biche dans les bois, à dépister les fauves. Personne, mieux qu'elle, ne fuit prestement les gens dont la physionomie l'inquiète, et même, depuis l'aventure du palefrenier, les gens porteurs de sabres, les soldats, les gardiens de la paix. Elle s'arrête bien aux rassemblements, car elle est curieuse, mais elle sait garder ses distances. Sa physionomie se contracte, et elle entraîne Céline, qui veut toujours se fourrer trop avant dans la mêlée. De plus en plus, elle passe vite si elle voit se former un groupe suspect autour d'une dispute, évite de répondre et même

de regarder lorsqu'elle est poursuivie de l'interpellation d'un passant, de l'injure d'un voyou ou d'un ivrogne.

Elle est étonnée de voir que l'on n'est pas mieux protégé, et même, au récit d'une aventure qui arrive tout près d'elle, à une de leurs voisines du cinquième, elle est forcée de se demander si c'est bien vrai que les pauvres gens sont secourus comme on le dit.

ASSISTANCE PUBLIQUE

Cette voisine du cinquième, laissée veuve dans un état de grossesse avancée, sans ressources, s'en va frapper à la porte de l'hôpital Saint-Antoine. Un colloque s'engage entre elle et le premier employé venu, qui est peut-être un excellent homme, un bon père de famille au dehors, mais qui là n'est plus que le représentant boutonné et impassible de l'administration. La femme dit son état, sa misère. Elle est seule, elle habite rue de Belleville. Ses voisins ne sont pas plus riches qu'elle. Elle sent que sa faiblesse augmente, que ses flancs deviennent plus pesants. Et elle vient, peureuse et confiante à la fois, de-

mander secours et abri dans l'une de ces grandes et belles maisons qui ont été, dit-on, bâties pour les pauvres.

L'employé répond à cette créature douloureuse par des formules, des phrases d'imprimé banal, de fin de non-recevoir correcte. Il dit que la place manque en ce moment, qu'en tout cas rien ne presse, qu'il faut aller voir ailleurs.

La porte se referme. La malheureuse se trouve de nouveau seule, dans l'obscurité et le silence. A travers sa fièvre, elle se rappelle un autre nom d'hôpital, et de ses pas tremblants elle s'oriente vers cette autre porte, qui peut-être s'ouvrira.

Hôpital Lariboisière ! C'est là qu'elle va, traînant son fardeau. Quel chemin elle parcourt dans la nuit! Les longs boulevards extérieurs qui longent Ménilmontant, Belleville, La Villette, La Chapelle, chemin bordé de masures, d'hôtels borgnes, de murs sinistres, de tristes arbres, de becs de gaz qui éclairent à peine les cloaques de boue, les trottoirs sans pavés. Enfin, elle est arrivée, un lit blanc va recevoir le petit être qu'elle sent tressaillir en elle, elle aura chaud, elle boira.

Elle frappe rassérénée, heureuse.

La réponse est la même. Le même soufflet la rejette à l'air froid de la rue, dans la boue du ruisseau.

Alors elle va au hasard, par les boulevards et les carrefours, pendant qu'on ferme les boutiques et qu'on éteint les lumières. Elle ne cherche plus rien, elle ne demande plus rien, puisqu'il n'y a pas de place pour elle dans les vastes logis où il y a une foule de médecins, d'infirmières, de domestiques, chargés par la société de soigner les pauvres. Elle marche donc jusqu'à ce que ses yeux ne voient plus, jusqu'à ce que ses jambes ne puissent plus supporter son ventre. Elle s'arrête alors, elle s'effondre plutôt, à l'angle d'une porte cochère du boulevard de Belleville, sans qu'elle sache comment elle y est venue, et où elle se trouve.

Là, elle accouche. Son enfant tombe sur le pavé sans qu'elle puisse faire un mouvement pour le saisir, le retenir ou le ramasser. Tous deux restent dans le sang, dans la boue.

A pointe d'aube, les gardiens de la paix aperçoivent cet effroyable groupe : l'enfant mort, la mère agonisante. On les emporte au poste. La mère dit

quelques mots, raconte son histoire, qu'elle s'est présentée à Saint-Antoine, à Lariboisière, donne son adresse, et meurt. La femme en mal d'enfant, refusée dans deux hôpitaux, au nom du règlement, est accouchée dans la rue, au milieu de la nuit, et n'a trouvé un asile pour mourir qu'au poste où l'on mène les voleurs et les ivrognes.

EXISTENCE RÉVÉLÉE

Rue Julien-Lacroix, tout près de la maison de Cécile et de Céline, un crime fut commis qui jeta l'épouvante et excita la curiosité dans l'esprit des habitants du quartier, vaguement surpris de n'être pas mieux défendus par le réseau de lois, de règlements, d'obstacles de tous genres, qu'ils subissent dans les moindres circonstances, et qui semble disparaître subitement, pendant certaines périodes, où le meurtre triomphe, nargue le code, la police, les juges, la prison, la guillotine, tous les corps constitués, toutes les forces sociales.

C'est une pauvre demoiselle de soixante-sept ans, pauvre d'argent, pauvre d'esprit, Julie Roux, qui, cette fois, fournit la preuve que le loup est toujours

dans le bois, qu'il sait en sortir, rôder par les villes et entrer dans les maisons. Après que l'on trouva Julie Roux étranglée, on n'apprit que ceci : c'est que M. Blanchet, courtier d'assurances, locataire de la maison, entendit un cri vers neuf heures du soir, puis la chute d'un corps, — c'est que M. Durieu, marchand de poissons, rentrant chez lui environ une heure plus tard, rencontra dans l'escalier deux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, proprement vêtus, coiffés de chapeaux mous, les mêmes que l'on avait vus, la veille, passer et repasser devant la porte.

Pendant que les agents de la sûreté relevaient et suivaient ces pistes, la biographie de l'être disparu se trouva tout à coup répandue à des milliers et à des millions d'exemplaires sur toute la surface habitée de la terre. Cécile, qui connaissait cette voisine de vue, et un peu de son histoire par les on-dit du quartier, éprouva une émotion à voir cette histoire ainsi imprimée.

Elle dit à Céline, qui la regarda avec étonnement, que jamais, sans le crime, personne ne se serait intéressé à Mlle Roux.

De fait, qui songe à la personnalité chétive, à la

manière d'être de tant de passants et de passantes qui vont par les rues comme des ombres, vivent leur existence cachée dans l'une de ces innombrables chambres creusées en alvéoles dans le massif des maisons ?

Julie Roux devint un peu folle en 1848, l'année où elle perdit son fiancé. Vaguement soignée, non guérie depuis lors, elle divague. Elle a eu un père palefrenier aux Tuileries, du temps de Louis-Philippe, elle se dit cousine de la reine Amélie, se coiffe comme elle, avec des boucles tire-bouchonnées, se fait appeler M[me] de Saint-Jean. Tout l'héritage paternel consiste en un secours annuel de cent francs qu'elle touche au ministère de l'agriculture ; son loyer de cent cinquante francs est payé par une dame charitable qui a pour intermédiaire une sœur de Saint-Vincent-de-Paul ; elle vit de l'aumône de ses voisins, ne peut pas même avoir de la lumière, — et elle s'affirme très riche, fait tâter à ceux qu'elle rencontre les ronds de cuivre qu'elle coud dans sa ceinture et qu'elle affirme être des pièces de cent sous. Il y avait des années, qu'elle ne couchait plus dans un lit, qu'elle s'endormait dans

un fauteuil. Vers midi, régulièrement, on l'entendait chanter.

Dans une maison habitée par des employés, des ouvriers, par des commères curieuses, il n'en faut pas plus pour occuper les imaginations. La vieille folle était donc devenue un sujet de conversations, montrée au doigt, suivie par les gamins riant et se moquant. Avec cela, bavarde, toujours dehors, s'arrêtant pour parler à tout venant, passant la grande partie de ses journées au marché du boulevard. Hors de sa maison elle passait pour folle, pour avare, pour riche, et l'on affirmait qu'elle portait une cotte de mailles. Ainsi, ceux qui se sont alarmés de ne pas l'entendre chanter à midi, qui l'ont vue morte par le trou de la serrure, et qui sont allés chercher le commissaire de police, ceux-là, qui ont pu la connaître, ne l'ont pas connue, puisqu'ils l'ont supposée très différente de ce qu'elle était. Ce sont les deux assassins qui auront dévoilé au monde l'existence de cette presque anonyme. On a su à peu près ce qu'elle pouvait être lorsqu'on l'a retrouvée, les jambes ligotées, les bras attachés derrière le dos, un bâillon dans la bouche, étranglée.

Ce cadavre de vieille fille, découvert un matin dans le pauvre logis, brusquement éclairé par la rapide et brutale publicité des journaux, c'est tout ce que la foule de l'immense ville aura su de l'obscure existence enfouie au plus profond des couches humaines. Il aura fallu le drame, l'assassinat, le fait divers pour montrer tel qu'il était l'humble organisme qui végétait là depuis tant d'années. C'est ainsi que cette foule sans solidarité s'apprend elle-même, s'aperçoit parfois avec stupeur de la somme de malheur qui est en elle, de ce qui souffre sans se plaindre et meurt sans un cri, — c'est ainsi que la mort, la mort seule, devient révélatrice de la vie.

TROIS FRANCS PAR SEMAINE

La semaine suivante, plus haut dans le quartier, vers la région coupée de jardinets qui avoisine l'église de Belleville, la veuve Bazire, née Jeanne Petit-Klein, fut assassinée de la même manière que la demoiselle Roux. Cette nouvelle victime habitait depuis trente ans le même logement, au deuxième étage d'une maison de la rue Compans, entre cour et jardin. Elle était entrée dans sa quatre-vingt-unième année, et

elle était titulaire d'une rente viagère de sept cent cinquante francs. Comme Julie Roux, elle passait dans son quartier pour être fort avare, et le bruit courait qu'elle parvenait à faire des économies considérables.

Non seulement elle faisait des économies, mais elle avait réuni une collection dans sa chambre à coucher. Très dévote, elle aimait à s'entourer de tous les menus objets vendus sous les porches des églises. Crucifix en bois noir avec un Christ de cuivre, saints Josephs en plâtre, Vierges en albâtre, images découpées qui laissent apercevoir des anges sous les fleurs, chapelets à gros grains, scapulaires, médailles, elle avait, vraisemblablement, amassé toutes les amulettes en cours dans le catholicisme. Elle vivait tranquillement, béatement, dans cette chambre parée comme une chapelle de village, qu'elle ne quittait que pour l'église. Tous les matins à la messe et s'attardant sur son prie-Dieu. Rentrée chez elle, elle retrouvait à peu près le même décor, rangeait ses bibelots, époussetait sa commode et sa cheminée surchargées de fétiches, comme si elle faisait la toilette de l'autel. Ses journées se passaient ainsi, et sans

doute elle trouvait encore un certain charme à l'existence.

De mœurs paisibles, de cervelle étroite, la veuve semblait ne devoir gêner personne. On aurait pu la laisser à son humble logis, à sa messe, à son musée de crucifix et de vierges. On se moquait d'elle dans le quartier, mais doucement, à cause de son âge, c'est-à-dire qu'on souriait un peu de ses habitudes méticuleuses, en la félicitant pour ses rentes et ses économies. Si quelqu'un pouvait se croire sûr d'une calme fin de vie, d'une agonie naturelle, c'était cet être inoffensif qui tenait si peu de place et faisait si peu de bruit dans le monde. Il n'en a rien été. La vieille a été étranglée comme l'autre. L'existence restreinte, si régulière, s'est terminée brusquement par une catastrophe ; la dévote, qui cheminait tous les jours de sa chambre à l'église, est devenue une héroïne de cause célèbre. Tout le monde discute, cherche, personne ne sait.

On ne connaissait pas un ennemi à la veuve Bazire. Chez elle, on a retrouvé sa montre, on a constaté qu'aucun meuble n'avait été ouvert. La pendule, seule, a disparu. Le voleur a-t-il perdu la tête, ou

bien s'agit-il d'un assassin maniaque? Le jour du crime, un homme en redingote, portant une sacoche, était venu chez la victime. Les voisins l'ont vu, comme ils voient toujours dans ces sortes d'histoires. D'autres ont affirmé avoir revu les deux jeunes gens en chapeau mou qui ont étranglé Mlle Roux. Le fait certain, c'est qu'il s'est trouvé quelqu'un pour supprimer une bonne femme de quatre-vingts ans, qui vivait avec trois francs par semaine. Trois francs par semaine! un tel budget ne met pas à l'abri de l'envie, de la férocité, du crime, la créature qui joue un rôle aussi insignifiant dans la civilisation, la femme qui n'a plus que quelques années, quelques mois à vivre.

ÉPOUX COTTAZ

On en avait à peine fini avec les crimes, qu'il y eut l'émoi d'un double suicide. Quand la vie est trop dure, les malheureux démissionnent. Le réchaud brûle chez les pauvres las de l'existence. Les époux Cottaz moururent par la raison toute simple qu'ils ne pouvaient plus vivre.

Ils étaient concierges chez M. Bernardin, le gros négociant en vins et liqueurs. L'homme, infirme,

forcé à l'immobilité, âgé de soixante-cinq ans. La femme, soixante ans. Cette dernière faisait toute la besogne. Elle nettoyait la maison, la cour, les bureaux du propriétaire, remplaçait partout l'impotent auquel elle s'ingéniait à faire la vie douce. Elle gagnait vingt-cinq francs par mois, trois cents francs par an. Les vêtements et le chauffage prélevés sur un tel budget, il reste à peu près de quoi manger du pain un jour sur deux. Cette existence dura cinq ans, cinq ans de martyre pour l'homme incapable de se remuer, souffrant de voir son héroïque bonne femme se tuer à la besogne, le martyre moral ajouté au martyre matériel.

Mme Cottaz, qui cherchait à augmenter ses ressources, avait fini par trouver, non loin, un petit ménage à tenir. Elle acceptait avec joie ce surcroît de labeur. Quinze francs par mois de plus, c'était inespéré, c'était pour ces misérables un sourire de la fortune. Le propriétaire ne l'entendit pas ainsi. Il trouvait sa concierge suffisamment occupée par sa maison et ses bureaux, et il la trouvait aussi, sans doute, suffisamment appointée. Il eut peur de quelque mollesse, ou de quelque hâte, dans l'accomplisse-

ment des fonctions importantes qu'il rétribuait vingt-cinq francs par mois. Il avait, semble-t-il, un parti bien simple à prendre, c'était de donner aux Cottaz ces quinze francs tant désirés. Il ne songea pas à ce procédé trop simple.

Les deux vieux concierges alors, plus fort que jamais, éprouvèrent la désillusion. Ces quinze francs, sur lesquels ils comptaient, c'était l'espoir de terminer paisiblement leur vie, de faire honneur à leurs affaires, le grand mot du peuple. Tout s'écroulait à nouveau, et aucun espoir de reconquérir une pareille félicité. A soixante ans, les occasions de débuter ne se présentent pas tous les jours. Mme Cottaz indiqua donc le réchaud à son mari comme suprême ressource, et l'infirme consentit sans peine à prendre la même résolution que prenait sa courageuse femme à bout de courage. Le réchaud fut allumé, et quand les employés de M. Bernardin, inquiets de la porte fermée et du silence, allèrent chercher le commissaire de police et pénétrèrent avec lui dans la loge, ils trouvèrent Mme Cottaz dans un fauteuil, et M. Cottaz sur le lit, morts tous deux.

Il y avait une lettre sur la table. On lut ceci :

« Avec les vingt-cinq francs que nous avons touchés hier, j'ai payé quelques petites dettes. En vendant notre modeste mobilier, on trouvera de quoi payer notre enterrement. » Et encore : « Pardonnez-nous, monsieur le commissaire de police, l'embarras que nous vous causons par notre suicide, mais la vie était vraiment impossible pour nous... Nous avons tenu bien peu de place sur la terre, mettez-nous tous deux dans la même fosse pour n'en pas tenir davantage dessous ; et, je vous en supplie, ne nous exposez pas aux regards des curieux. »

Ainsi se manifestaient la discrétion, la politesse, le souci du qu'en-dira-t-on, de la pauvre femme. Même après la mort, elle reste craintive, elle demande pardon d'occuper tant de gens de sa personne. Elle a payé ses dettes, s'inquiète des frais d'enterrement que la vente du mobilier pourra couvrir, s'excuse auprès du commissaire de mourir de faim, un peu plus elle s'humilierait devant son propriétaire qui ne lui a pas laissé gagner les malheureux quinze francs, devant la société qui met au rebut les vieillards qui l'ont servie.

Avant de mettre le feu au charbon, les époux Cottaz

se sont revêtus de leurs meilleurs habits, de tous les restes de parures de leur vie de travailleurs économes. La taie d'oreiller était toute blanche, et la lettre écrite par la femme demandait que cet oreiller fût mis dans le cercueil sous la tête du mari. C'est la fière et résignée, trop résignée, race des pauvres, de ceux qui ne se révoltent pas, qui acceptent, qui n'ont pas une parole de récrimination avant de s'endormir du dernier sommeil.

Tout le quartier suivit les deux cercueils, et il y avait la même soumission chez ceux qui marchaient derrière le corbillard que chez ceux qui s'en allaient, inertes, au dernier repos. M. Bernardin ne parut pas, mais il envoya une très belle couronne d'immortelles et de violettes, et on trouva qu'il avait bien fait les choses.

SOUTENEURS

Ainsi la vie, peu à peu, se montre à Cécile, sans qu'elle la comprenne. La rue crie ses mystères et ses hontes.

Voici les tristes allées et venues des malheureuses

de vingt ans, de dix-huit ans, plus jeunes encore, qui, dès cinq heures du soir, s'en vont par les rues, mal vêtues, les cheveux sur le dos, un ruban éclatant au col et dans les cheveux, l'œil maladif et brillant, leur jeune chair déjà flétrie. Derrière elles, avec elles, descendent leurs amants. Ils sont au coin d'un trottoir, dans une encoignure, un cabinet obscur de bistro, le couloir d'un hôtel borgne, les mains dans les poches, leur pantalon moulant leurs formes équivoques, une casquette de soie sur leurs cheveux pommadés, des accroche-cœurs aux tempes, une cigarette pendue à la lèvre. Le cou tendu, tous les traits de leur face grasse et blême fixés dans une attente brutale et inquiète, ils épient leur associée abordant le passant. Ils ont de temps à autre avec elle un rapide colloque, lui donnent des conseils et lui prennent son argent.

La nuit venue, les mêmes scènes se jouent avec plus de violence, sous la clarté des becs de gaz. Les souteneurs suivent leurs compagnes à la piste, assistent à leurs débats de prix, les attendent à la porte de la maison suspecte, les détroussent et les rouent de coups lorsque la recette est en baisse. Chaque

soir, à la même heure, cette meute affamée sort de ses chenils, se met en chasse.

Il y a des batailles de souteneurs dans les rues de Paris et des batailles qui ne sont pas seulement de mise en scène et d'apparat, pour la récréation des passants, pour l'amusement de la galerie. Nicaise et Grelu se sont battus sur le trottoir du boulevard Ménilmontant. A coups de poing et à coups de pied d'abord. Jusqu'au moment où Grelu, voulant en finir, une bonne fois, a donné un coup de couteau à Nicaise, en pleine poitrine. Nicaise est tombé, Grelu s'est enfui. On a transporté le blessé dans une pharmacie, où il a presque immédiatement rendu le dernier soupir.

Autre drame, rue d'Allemagne. Les gardiens de la paix en tournée ont trouvé, la nuit, au beau milieu de la chaussée, le cadavre d'un individu vêtu d'un pantalon de toile, d'un tricot à manches de lustrine, la tête coiffée de l'emblématique casquette de soie. La blessure, très large et très profonde, était à la gorge. Le corps baignait dans le sang Celui-là était âgé de vingt-six ans, habitait les Prés-Saint-Gervais, et avait eu dans la nuit une querelle avec la fille Momon

qui a établi son quartier général amoureux sur le rond-point de la Villette. Elle a été arrêtée avec son souteneur. On peut reconstituer la scène, retrouver les motifs de la dispute, pénétrer les instincts en présence.

Il s'agit d'êtres excessivement simples, rusés et sournois quelquefois, mais d'une ruse et d'une sournoiserie facilement visibles. Les sentiments qu'ils éprouvent sont forcément restreints et on a tout de suite fait le tour de leurs existences. Leur faculté maîtresse est un pouvoir de fainéantise extraordinaire. Ils ont trouvé, comme personne, le moyen de ne rien faire de la journée.

Ils dorment la grasse matinée, déjeunent longuement chez le marchand de vins, ou dans la chambre d'hôtel où ils font monter les huîtres et les côtelettes. Leurs après-midi se traînent devant un mazagran lentement absorbé, avec la suite multicolore des petits verres, les cigarettes voluptueusement grillées, la partie de cartes, l'apéritif redoublé pour attendre le dîner. Il suffit de les voir passer, ou de les apercevoir assis à une table pour deviner la paresse de leurs personnes, le désœuvrement de leurs menues cer-

velles. Le soir, même jeu : dîner, café, parties de billard. Les réjouissances s'aggravent toutefois d'une inquiétude. Il faut surveiller la femme bienveillante et maternelle qui travaille au carrefour, au coin de la rue, qui va et vient, scrute l'ombre et chasse l'homme.

Si le souteneur n'était pas astreint à cette surveillance, il n'aurait absolument rien à faire. Quand il lui arrive, de temps en temps, l'été, de se laisser entraîner à quelque course dans la campagne, à quelque partie de canot sur la Marne, il en parle pendant quinze jours, il a mal aux pieds, il regarde avec attendrissement les calus de ses mains blessées par le maniement de la rame. Mais le soir, c'est son travail régulier, ponctuel et forcé, travail qui entraîne un qui-vive perpétuel, des sorties violentes hors de la boutique du marchand de vins, des en-avant audacieux vers l'ennemi qui peut apparaître sur le terre-plein du boulevard extérieur. Le souteneur, là, prend son rôle au sérieux. Il n'est pas de bureaucrate plus exact, d'ouvrier plus acharné à sa besogne, d'homme d'affaires plus perspicace. Il défend son manger, son boire, son vêtement, son loyer, son tabac, tout le

nécessaire et toute la distraction de sa vie. Il joue le tout pour le tout, il est courageux et impitoyable, il sait que la femme sous les yeux de laquelle il se bat ne lui pardonnerait pas une reculade, et il tient son couteau en réserve si ses bras et si son cœur faiblissent.

C'est en somme, révérence parler, et avec l'abjection de la grande ville et du ruisseau, un ressouvenir amoureux de l'ancienne chevalerie. Les souteneurs aussi se battent pour les dames et devant elles. Ce n'est pas absolument pour leurs beaux yeux, pour conquérir une fleur, un brassard, un ruban d'épée. C'est la lutte pour la vie dans sa plus rude acception. Qui sait, d'ailleurs, si les raisons d'orgueil et de sentimentalité ne tiennent pas chez eux plus de place qu'on ne croit, et si les chevaliers d'autrefois étaient aussi désintéressés que le disent les romances?

On peut remarquer la fréquence ou la rareté des attaques nocturnes, selon les saisons. Il y a des crises analogues aux crises commerciales dans les professions de rôdeurs, escarpes, grinches, filous, souteneurs. A ces moments, quand le client est rare, que les appels de la Vénus des carrefours sont inentendus,

le souteneur surgit dans la rue, essaie de prendre violemment ce qui n'a pas été obtenu par la persuasion. Ce n'est pas pour son plaisir qu'il se résout à ces besognes brutales. Il est habituellement lâche et il ne cherche pas de querelles hors l'état d'ivresse. La nécessité seule fait de lui un coureur d'aventures. Il lui faut ses deux repas, ses litres, sa partie de cartes, son tabac, il veut être en règle avec le loueur du garni. Il est donc forcé de sortir, de courir sus à l'ennemi après avoir administré une solide correction à celle qui n'a pas su garantir sa quiétude. Il sort donc, et il remet en équilibre le budget de son ménage.

Octobre, cette année-là, fut un de ces mois où le souteneur doit savoir donner de sa personne. Boulevard de Ménilmontant, un comptable attaqué mit en fuite ses agresseurs, mais il reçut le lendemain, rue du Chemin-Vert, un coup de couteau de l'un des fuyards de la veille. Au long du mur du Père-Lachaise, un forgeron, gars solide pourtant, fut à moitié étranglé, et sa montre en argent lui fut volée. Rue Étienne-Dolet, un employé de commerce eut affaire à une dizaine d'individus, et il sortit de la

rencontre blessé à la tête et aux genoux. Rue de Tourtille, un passant qui voulut prendre la défense d'une femme contre deux assommeurs, fut roué de coups. Les deux hommes ont été reconnus, recherchés : Louis, dit le Bouledogue, et Ludovic, dit La Chaleur. A Belleville encore, rue Piat, deux habitants de la villa Ottoz durent lutter contre neuf souteneurs. Ils en firent arrêter trois. En correctionnelle, où l'un comparaissait pour la cinquième fois, l'autre pour la huitième fois, ils montraient le poing aux deux attaqués, cités comme témoins, grommelaient des menaces. Après ces combats, il y eut une accalmie. On revit les mauvais garçons évoluer par escadres nonchalantes, faisant escale aux comptoirs des bars, guignant du coin de l'œil les femmes au travail du trottoir. Ils sont encombrants, cyniques et insolents aussitôt qu'ils sont en nombre, discutent leurs affaires et règlent leurs différends dans le cercle de lumière des becs de gaz.

FILLE PAUVRE

La fille publique assassinée pendant la nuit d'un samedi à un dimanche, Marguerite-Marie Guillaume,

âgée de vingt-cinq ans, dite la Chinoise, pour son teint jaune et ses yeux longs, minces et relevés, était une lamentable pauvresse. Elle habitait une ruelle proche du boulevard extérieur. La maison était une affreuse maison, de celles qui font songer à l'ivrognerie, à la prostitution, au crime, à la misère. Si ceux qui entrent dans de tels réduits n'étaient pas de pitoyables êtres aveugles et sourds, ils connaîtraient, par la couleur des murs et par le langage que parlent les pierres, le sort inévitable qui va être ici leur sort. Les existences des locataires de ces taudis sont écrites d'avance dans la vétusté et dans la crasse, il y a comme une loyauté d'enseigne dans ces décors de guet-apens. Ici, à l'intérieur, les choses étaient en accord logique avec la façade. La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée, sur la rue, une boutique de marchand de vins peinte en rouge sang de bœuf. Un couloir conduisait à une cour exiguë sur laquelle s'ouvraient les quatre portes de quatre cabinets loués un franc par jour à des prostituées. L'ameublement de ces cabinets : un lit, une commode, une chaise, — les murs blanchis à la chaux.

Les pensées qui pouvaient éclore dans l'obscure

cervelle de Marie Guillaume, échouée en une telle résidence, ne pouvaient pas ressembler à de légers papillons, joyeux et colorés, couleur de rose et couleur de soleil. S'il fallait trouver des comparaisons pour les embryons de raisonnements et les desseins mal venus de cet obscur intellect, c'est dans les bêtes d'ombre et de poussière qu'il faudrait les chercher, parmi tout ce qui va et vient, s'embusque et sommeille, dans la nuit des caves et l'humidité des bâtisses sordides.

Il n'y a pas à s'étonner que la fille eût des habitudes d'ivrognerie et de dispute. Dans son milieu même, où on la jugeait d'après le code d'une morale spéciale, comme en comportent tous les états, elle n'avait pas très bonne réputation. Elle était de celles qui se montrent grincheuses avec le client, s'ingénient à le tromper, à lui extorquer son argent, à lui refuser, après paiement, le don de leur personne fanée. Elle poussait loin la trahison de ses devoirs professionnels, puisqu'elle s'oubliait jusqu'à voler les porte-monnaie dans les poches, après que les conventions de prix et de plaisir avaient été fixées.

Les jours qui suivirent le crime, les camarades de

l'assassinée, rassemblées dans l'arrière-boutique de la crémerie, ou groupées au coin du boulevard, sous le réverbère, discutèrent les causes de la mort de la Chinoise, et toutes, Constance Ledouarnin, dite la Boiteuse, et Agathe Buisson, et celles qui n'avaient que des surnoms, la Borgnesse, la Brunette, la Colombe, et d'autres errantes encore, convinrent que cela devait lui arriver, et qu'on le lui avait bien dit, qu'elle n'avait jamais rien voulu écouter, et qu'elle devenait de jour en jour plus hardie et plus imprudente. Faut faire son métier honnêtement, ou ne pas s'en charger. Quoi d'étonnant si le terrassier dont parlent les journaux, à qui Marie Guillaume avait demandé vingt sous pour acheter une bougie, et se sauver ensuite, quoi d'étonnant si cet homme s'est fâché et a voulu se venger de cette voleuse. S'il lui a serré une ficelle autour du cou jusqu'au moment où elle n'a plus remué, ce n'est pas pour la voler, bien sûr, puisqu'on a retrouvé dans le bas de la morte sa carte et les seuls trois francs qu'elle possédait. Dans les tiroirs de la commode, on ne découvrit qu'un cahier de papier à cigarettes, mais il n'y avait jamais eu que cela. Non, non, elle a été étranglée

par ce passant furieux dont elle s'était moquée, qui avait juré de la retrouver, qui l'a abordée hypocritement, sans être reconnu d'elle, et qui a assouvi sa colère de brute.

MARIUS TUA LÉA

Marius tua Léa un matin de printemps, à l'heure où passent les petites voitures chargées de violettes, de primevères et de lilas, dans l'une des « rues chaudes » du quartier. L'épouvante en a duré longtemps parmi la population féminine qui loge dans les garnis, prend ses repas dans les crémeries et les gargotes des environs. Jamais l'état de sujétion dans lequel la prostituée se trouve vis-à-vis du souteneur n'était apparu aussi nettement que dans les phases de ce drame atroce. Véritablement, il y avait de quoi rendre mélancoliques, au moins pour un soir, les fillettes insouciantes et les anciennes expérimentées qui parlaient de l'événement, sur le trottoir, dans l'ombre du carrefour, avec des flux de paroles et des hochements de tête.

Il ne s'agissait pas, cette fois, de l'assassinat ordi-

naire, du fait divers habituel, de la mauvaise rencontre avec un hôte de passage. Cela, c'est le risque habituel. A la guerre comme à la guerre. Dans cette vie au jour le jour, il y a l'imprévu du champ de bataille, et la créature doit compter avec le hasard. Elle a mal dévisagé un monsieur, ou elle n'a pas gardé son amant assez près d'elle. L'assassin s'en va, la police le cherche. Et voilà toute l'histoire. Mais ici, les choses ne se sont pas passées de cette façon, et tout est d'une précision terrible. Cette pauvre Léa a été tuée par Marius parce qu'elle s'est refusée à le nourrir, parce qu'elle n'a pas accepté le vol de ses bijoux.

Au début de la liaison, il y avait eu un malentendu entre la fille et le souteneur. L'homme voulait de la régularité dans les écritures. Il prétendait, chaque matin, empocher toute la recette de la veille. Cela était admis dans son monde. Il connaissait la moyenne et les fluctuations des appointements de ses camarades, il savait sur quelle somme on peut à peu près compter par mois, il prévoyait qu'il arriverait à nouer les deux bouts de l'année, et voilà que, ses calculs faits, le budget établi, cette Léa se refuse à

entrer dans la combinaison, à rendre des comptes aussi rigoureux.

L'étonnement, tout d'abord, ne fut pas très grand chez Marius. Il connaissait ce genre de résistance, il savait qu'il faut parfois vaincre des hésitations et dompter des colères. Il recourut donc aux arguments usités en pareils cas, il assomma sa maîtresse à plusieurs reprises, la bleuissant de coups de poing et de coups de pied solidement appliqués. Aucun résultat, toujours le même refus de communiquer le total de la recette. Marius s'ingénia alors à trouver d'autres moyens pour réduire cette rebelle, il rafla les bagues, les boucles d'oreilles, les colliers, les vêtements, et s'en alla les vendre. Léa, rageuse, se plaignit au commissaire de police.

Marius, ici, ouvrit des yeux énormes. Il n'avait jamais vu les hommes de loi intervenir dans ces sortes d'affaires. Il fut indigné après avoir été ébahi, il raconta l'histoire à d'autres, à de très anciens marlous, et ceux-ci eurent beau fouiller dans leurs souvenirs, ils ne parvinrent pas à trouver trace d'un fait semblable. Il n'y avait pas à en douter, c'était le plus grave manquement au devoir professionnel

qu'on ait jamais eu à enregistrer. Dans les annales du métier, transmises oralement, il n'y avait pas exemple d'un tel refus de solidarité.

Marius ne s'était pas refusé à un supplément de travail. Il était prêt à donner de sa personne dans les grandes occasions de chômage et de misère. Il lui semblait qu'une telle acceptation de la vie commune, avec ses dangers, ses avaries possibles, valait bien une réciprocité de sacrifices et de bons soins, une confiance entière de la petite femme aimée envers le petit homme chéri. Tout le clan consulté opina de la casquette.

Aussi l'indignation fut-elle à son comble lorsque Marius fut arrêté, conduit au Dépôt, et condamné quelques jours après par le tribunal correctionnel à quatre mois de prison, pour vol, coups et blessures. La fureur du prisonnier alla croissant pendant ces quatre mois. Il les passa à chercher, à inventer, à couver sa vengeance. Lorsqu'il sortit de cellule, Léa était, dans son esprit, condamnée à mort.

Marius rencontre Léa, il la prévient, il lui dit son sort avec la voix mauvaise, les dents serrées, les re-

gards fous, de l'homme décidé à tuer. Il va s'installer au rez-de-chaussée de la maison de la fille, chez le liquoriste où la prostitution de la rue se rassemble. Une porte vitrée fait communiquer l'arrière-boutique avec l'escalier. C'est cette porte qui est regardée sans cesse par le souteneur en proie à l'idée fixe, à l'effrayant dépit amoureux de l'amant auquel on a refusé son tabac, ses petits verres, ses pantoufles et son argent de poche, et que l'on a fait coffrer par surcroît! Par deux fois, Marius ouvre cette porte de l'arrière-boutique, gravit les premières marches de l'escalier. Ces deux fois, le concierge l'empêche de monter, le tient en respect avec un revolver.

La troisième fois, un matin, la surveillance est trompée, l'agile Marius monte les marches quatre à quatre. Son ancienne maîtresse, sa Léa, ne lui échappera sûrement pas! Il va vers elle avec l'élan instinctif, la décision de muscles de la bête fauve sûre de sa proie. Il sonne. La fille entr'ouvre l'huis. La porte est poussée d'un coup d'épaule, le lit est jeté contre la porte d'une autre poussée. Un couteau de cuisine à la main, l'homme effrayant tombe sur la femme aux yeux agrandis, à la bouche ouverte et muette. Il

la saisit par les cheveux, la jette à terre, et d'un seul coup lui tranche la tête.

Un voisin, qui n'ose pas entrer sur la menace d'un coup de revolver, va chercher les agents. Mais tout est terminé. Pendant les allées et venues, Marius a fini de tuer, a pris la tête coupée, l'a attachée par les cheveux à la poignée de la persienne, et il la montre aux passants, il appelle la foule sous la fenêtre, il ricane, il fait le boniment affreux de l'amour et de la vengeance. Puis, quand enfin on enfonce la porte, il se brûle la cervelle.

On parle passionnément de cette effroyable aventure. Le souvenir de cette boucherie et de cet étal revient comme une menace à travers les reproches, il transparaît dans les larmes, faisant naître la crainte et le pressentiment dans l'âme fataliste de la fille, il passe rapidement dans les regards troubles échangés pendant les basses discussions et les lourdes ivresses. Et presque tous, hommes et femmes, donnent leur approbation et leur admiration à l'assassin. Marius est applaudi comme un criminel qui est bien mort sur l'échafaud. Il ne s'est pas caché, il ne s'est pas sauvé, il n'a pas essayé de disputer sa vie à un jury.

Il a seulement voulu qu'on sache qu'il tuait et pourquoi il tuait, il a puni de sang-froid un manque de parole, une rupture du contrat. Pour Léa, elle est insultée pour avoir fait arrêter son amant, et pour avoir causé sa mort. Aucune des tristes larves qui errent au carrefour ne songe, en levant les yeux vers la chambre du crime, que cette tête crispée et pâle, dégouttante de sang, qui a été un jour accrochée à la fenêtre de la maison, c'est l'enseigne symbolique de l'affreux et martyrisant métier.

Après Léa, une autre.

LA FEMME TATOUÉE

On trouva aussi le cadavre d'une femme dans la mansarde d'un hôtel meublé de la Courtille, triste chambre sans fenêtre et sans cheminée, sans air et sans feu, le jour entrant par deux lucarnes. Le logeur se moque de ce qui peut se passer dans un tel réduit toujours payé d'avance, à la semaine ou à la journée. Aucun choix de clients. On prend ce qui se présente. Nul renseignement n'est demandé à l'homme qui déclare s'installer pour quinze jours et qui inscrit sur le registre ce nom, cet âge et cette profession :

Ernest Dufour, quarante-deux ans, camionneur. Il a payé, et l'on ne s'est plus occupé de lui pendant quinze jours. Les quinze jours écoulés, on sent une mauvaise odeur à travers la porte mal jointe, on entre, et on trouve sous le lit un corps de femme, nu, à demi putréfié, la tête et le cou noirs, la bouche et les yeux couverts d'une mousse verte.

Les vêtements disparus, une boucle d'oreille en or doublé oubliée dans une coupe, la corruption des chairs qui empêche de constater les traces de violences, une large entaille faite au bras gauche, ce sont les détails de ce drame joué dans le plus banal et le plus lamentable des décors. L'assassinée est une fille de vingt ans, aux mains calleuses, elle a été étranglée, étouffée peut-être sous l'oreiller que ses dents ont déchiré. Son signalement se libelle ainsi dans l'enquête de police : taille 1 m. 54, sourcils et cheveux châtain clair, oreilles petites, dents proéminentes.

C'est par le morceau de chair qui manque au bras gauche de la victime que l'on parvient à fixer son identité. On crut d'abord à une trace de vésicatoire ou à des morsures de rats acharnés, puis on se douta

que l'entaille avait été faite pour supprimer un signe particulier. C'était la juste hypothèse. La sœur de l'assassinée vint, reconnut la place du tatouage consenti au début d'une liaison. Ce tatouage, dit-elle, était tracé en arabesques compliquées, avec des encres roses et bleues, rouges et vertes. Des branches de laurier s'entrelaçaient en couronnes. Au-dessus, un pigeon voyageait avec une lettre au bec. Une légende disait un prénom et un serment : « Émile, à toi pour la vie ! » Le nom de la femme tatouée signait cette déclaration : Berthe Sentier. Émile, mécanicien, avait installé Berthe dans ses meubles, et la reconnaissance de Berthe s'était manifestée par ces piqûres au bras, dessinées par un artiste du quartier.

Des sentiments rudimentaires et des mœurs de sauvages s'affirmaient par ce symbole. C'est ainsi que dans Paris, en creusant le tuf, en allant au delà de la couche formée par les lois acceptées, par les conventions morales, on ramène les vestiges des coutumes anciennes à la lumière. Ce tatouage qui figure sur tant de poitrines, de dos, de jambes, de bras, est un des traits frappants de la ressemblance de l'homme actuel avec l'homme qui habitait le sol de ce pays à l'époque

des forêts et des marécages, et avec l'homme des peuplades qui ignorent les vêtements et lancent des flèches dans les batailles. Mêmes moyens, mêmes mentalités. La même opération marque les peaux, blanches, noires ou jaunes, de ces traits emblématiques. Chez les Indiens, chez les Sandwichiens, chez les Zélandais, comme chez l'habitante du quartier de Belleville, l'incision est pareille. Pas plus que le guerrier qui fait inscrire ses victoires sur son visage, la femme qui fait tracer sur son bras le nom enguirlandé de son amant ne révèle par un cri la souffrance qu'elle éprouve. Elle met son honneur à rester stoïque dans la douleur. Elle veut de toute sa volonté porter le signe de l'abandon de sa personne, elle se fait marquer d'une manière indélébile, elle devient une propriété, comme les esclaves et les soldats qui portaient sur le corps le nom de leur maître, de leur général, de la divinité de leur pays.

On cause de l'assassinat de la femme tatouée à l'une de ces veillées d'été qui se prolongent en pleine rue, pendant un des longs crépuscules d'août. Les gens, rue de Belleville, sont assis au seuil des portes

ou sur le bord des trottoirs, les Pommier comme les autres.

— Heureusement, l'assassin est arrêté.

— C'est un Italien, il s'appelle Garello.

— Salauds d'Italiens!

— Il lui a taillé le bras avec un stylet pour énlever l'image. Se figure-t-on une chose pareille!

— Ils ont toujours leur stylet sur eux.

— Les femmes aussi, à leur jarretière.

— Mais non! pas les Italiennes. Les Espagnoles, oui!

— Eh bien! vrai, alors, y a de quoi être ébaubi quand on veut leur tâter le mollet! — plaisante un blond frisé.

— Vous savez, il n'a pas tué pour voler.

— Pourquoi? — disent plusieurs voix.

— Il était jaloux du tatouage.

— Pas possible!

— Vrai comme je vous le dis! Il l'a raconté au juge. Il voulait effacer la marque de l'autre... Lui aussi, il avait un tatouage, sur le bras gauche, une tête de femme et une fleur.

Quelques-uns des causeurs écartent leur chemise

sur leur poitrail, retroussent leur manche sur leur bras. Anciens soldats, anciens marins, anciens amoureux, ils sont tatoués d'attributs militaires, de sabres, de canons, de forteresses, de noms de batailles, de navires, de noms de femmes, de cœurs percés de flèches.

Céline aussi retrousse sa manche. Il n'y a rien sur son bras potelé, aux poignets un peu grassouillets, il n'y a que la blancheur et le rose de la jeunesse, et le lacis joli des veines bleues. Tout le monde rit.

— Si tu veux, — dit le blond frisé, — je te mènerai chez l'artiste.

Elle se rebiffe :

— J'irai bien toute seule, ou avec qui je voudrai!... Où demeure-t-il?

Tout le monde rit encore, dans le groupe devant la porte. On blague Céline, aimablement et gaillardement. Elle se trémousse, surexcitée. Ses parents, fâchés, obtiennent enfin qu'elle garde le silence. Cécile est auprès de sa maman, bien serrée contre elle. Elle ne rit pas, mais elle sourit, elle ouvre tout grands ses yeux dans la nuit claire, pour tâcher de

mieux voir et de mieux comprendre, de deviner pourquoi les hommes et les femmes veulent s'appartenir et croient aux mots à jamais tracés dans la chair vivante, et pourquoi ils s'entretuent pour effacer ce qui est écrit.

Sa mère la sent inquiète et curieuse et lui caresse doucement les cheveux et la joue, la flatte et la rassure, et Cécile baise cette bonne main câline, oublie la femme tatouée, va s'assoupir, quand on raconte d'autres aventures qui la réveillent.

— Oui, les Italiens sont des salauds! — affirme la même voix péremptoire. — Vous n'avez pas vu, dans le journal, ce Farnieri, un sale souteneur?...

Et il narre que ce Farnieri, amant de la Finette, découvrit qu'un client avait payé la fille d'une pièce de vingt sous fausse. Il court après l'homme, le rattrape au tournant de la rue, et, en quelques instants, il lui fait son affaire.

— Y a pas que les Italiens... tous les souteneurs sont des salauds! — dit une voix sage. — Vous avez-vu?... place Maubert... un nommé Marcelin?

Et Cécile frémit d'un nouveau crime.

LA BRETONNE

Ce Marcelin, se promenant avec six copains, rentiers comme lui, fait le pari de jeter dans la Seine la fille Aline-Françoise Levot, dite la Bretonne. L'enjeu est un champoreau, la mixture de café chaud avec du rhum et de l'absinthe. Et Marcelin le fait comme il le dit. Le soir, il s'approche de Françoise Levot, qui exerce machinalement son métier ambulatoire sur le pont Saint-Michel. Il la prend sous les bras, et, d'un seul mouvement l'enlève, d'une seule poussée l'envoie dans la Seine. Il est ensuite allé boire son champoreau, félicité par ses camarades qui ont payé sans rechigner, puis il est revenu sur la berge au moment où l'on retirait le cadavre de la Bretonne, morte sans savoir pourquoi.

Cécile frissonne de la brutalité du monstre, et elle frissonne encore d'une autre émotion, infiniment douce, qui mouille ses yeux enfantins, quand le raconteur dit un trait de sensibilité éclos subitement dans le triste monde de misère, de vice et de crime.

Une amie de la prostituée, prostituée aussi, nommée Marie, s'approche de la morte que les mariniers viennent de déposer sur le pavé, elle se penche et l'embrasse. Aussitôt ce baiser infiniment bon et miséricordieux donné par la pauvresse à la charogne, Marie reçoit sur la nuque un coup de couteau, un petit coup de couteau, un petit coup d'avertissement qui fait une entaille de rien du tout et amène très peu de sang, en même temps qu'une voix de crapule lui coule dans l'oreille : « Tu sais, si jamais tu vends la mèche, j'te refroidis comme la Bretonne. » De fait, cela s'est passé il y a dix mois, il a fallu dix mois pour que Marcelin fût arrêté.

Mais le drame qui fit sur Cécile l'impression vraiment angoissante, à troubler de cauchemars son sommeil de petite fille, à la rendre prudente pour toute sa vie, ce drame fut celui où joua un rôle le nommé Joseph Leroy.

JOSEPH LEROY

C'est le vrai assassin. Pour prendre neuf francs sous l'oreiller de Mme Pierre, il n'a pas hésité à couper la gorge de la femme endormie. A-t-il même

voulu tuer pour voler? Ce n'est pas bien sûr. C'est pour le plaisir qu'il a fait une entaille rouge dans cette chair paisible, animée du va-et-vient de la respiration. Il a tué pour tuer, parce qu'il aime à torturer la chair, à la meurtrir, à la saigner, parce qu'il aime à faire du mal. L'être né seulement voleur y aurait mis plus de précautions perfides. Il aurait assourdi son pas, retenu son souffle, glissé sa main pour saisir dans le pauvre lit la pièce de cent sous et les pièces de vingt sous. Lui, n'y a pas mis tant de façons. Cette tête le gênait pour arriver à l'argent, il a essayé de couper la tête. Il est né assassin, inconscient et farouche.

Leroy a seize ans. Sa mère est morte. Son père, très malade, est à l'hôpital. Des voisins d'hôtel garni, un pauvre diable d'ébéniste et sa femme, ont eu pitié du gamin, l'ont gardé avec eux pendant la maladie du père. Ils ont déjà un enfant de trois ans, n'importe, ils ont pris sous leur protection le gringalet de faubourg, qui leur faisait pitié. Ils l'ont logé chez eux, rue de Belleville, ils ont loué pour lui un cabinet proche leur chambre, ils l'ont nourri, ils l'ont vêtu.

C'est cette Mme Pierre, la bienfaitrice, que Joseph Leroy, le protégé, a commencé d'égorger un matin, le mari parti pour son travail. S'il n'a pas réussi, c'est que le couteau coupait mal, que la blessée a crié, que des gens sont venus. Il a pu quitter la chambre, se faufiler parmi les arrivants, sortir de l'hôtel. C'est vers midi que les agents apostés l'ont arrêté, non loin de la maison où pleurait et saignait Mme Pierre.

A l'interrogatoire, l'apprenti tueur a dit en termes grossiers quel violent désir de frapper s'était emparé de lui, une sorte de prurit d'assassinat. Il ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas porté un second coup à la malheureuse femme. A la question d'usage qui lui est adressée sur son repentir possible, il répond qu'il s'en fout pas mal. La cervelle de seize ans est détraquée, le besoin de férocité est une maladie incurable. Malgré le cynisme et la vivacité, aucune intelligence. Il n'y a en Joseph Leroy que de la perversité sanguinaire, il est l'enfant cruel, le bourreau ingénu qui martyrise les insectes, les animaux domestiques, les enfants plus petits que lui. Tortureur aux regards naïfs et aux joues roses, il a

un masque d'innocence velouté de fin duvet, des yeux clairs qui ont reflété la vie sans la voir, une bouche de petit chat-tigre, toute réjouie quand du sang coule et qu'une voix se plaint. L'être d'instinct agit alors dans le décor de civilisation comme le félin griffeur et suceur de sang s'adjugeant des proies effarées dans les rocs et sous les arbres. Leroy recèle en lui une âme dangereuse comme un voisinage d'animal féroce.

Devenu homme, il ne se distrait plus à estropier des chiens, des oiseaux ou des grenouilles. C'est le gibier humain qu'il veut faire crier sous le couteau. La première victime qui s'offre à lui est la femme charitable qui l'a recueilli. Tant pis. Il ne s'arrête pas à regarder dormir de son bon sommeil de fatigue la vaillante ménagère qui prend soin de lui, il s'avance comme une bête qui sort de son embuscade et il lui saute à la gorge avec une frénésie imbécile.

LA BELLE PATISSIÈRE

Le tableau de mœurs est varié, et les motifs ne manquent pas pour éveiller la malice de Cécile

et faire naître son sourire. Entre deux drames se joue une comédie.

La rue de Belleville est longue, montante, large, contournée, spacieuse : la vraie rue de faubourg faite pour les grands passages de foule. Le matin, pourtant, on y peut à peine circuler, les petites voitures l'encombrent. Malgré les boutiques regorgeant de victuailles et très achalandées, des charcutiers, bouchers, fruitiers, épiciers, crémiers, le petit monde ambulant a sa clientèle, chacun fait ses affaires.

L'après-midi, la chaussée est plus calme. C'est seulement à cinq heures que les petites voitures refont une entrée triomphale, aussi fière que celle du matin, parmi le chœur jacassant des acheteuses.

Voilà le milieu où règne la Belle Pâtissière.

De toutes les boutiques de la rue, la sienne est la plus alléchante.

Derrière la vitre, des pâtés croustillants, de grosses brioches piquées d'une rose artificielle ou du saint du jour, de massifs gâteaux de Savoie, des tartes où les quartiers de pomme, les abricots, les fraises sont bien en ordre, de juteux babas au rhum, de majes-

tueux saint-honorés qui semblent des plateaux de montagnes couverts de neige.

Devant la porte, sur une table, des plats soigneusement rangés présentent des écrevisses bordelaises, des fricandeaux hérissés de lardons, des terrines de tripes, des poulets rôtis ruisselants de sauce, des homards à l'américaine, des langoustes découpées par tranches sur la carapace intacte, des gelées de faisan, des salmis de bécasse, des nichées d'alouettes, tout cela « à emporter », tout cela cuit, prêt à être mangé.

On entre. La boutique est ornée de petits gâteaux qui se mirent dans les glaces. Il y en a sur toutes les étagères, rangés symétriquement, et toutes les variétés pour tous les goûts. Depuis l'austère biscuit jusqu'au voluptueux « puits d'amour » !

Le gourmand entre, mange, puis s'approche du comptoir pour payer.

— Oh! le beau gâteau! — s'écrie-t-il, mais il aperçoit tout de suite que ce beau gâteau, le plus beau de tous, est un beau gâteau, si l'on veut, mais que c'est aussi et avant tout une belle femme immobile, qui daigne s'animer légèrement pour recevoir son dû.

Il a honte, alors, d'avoir « consommé » si peu. Déranger la main si jolie d'une si jolie personne pour lui donner deux sous ! Il a envie de recommencer son repas, il n'ose, il se promet de revenir, et il salue en cherchant la porte. La jolie pâtissière ne le salue pas. Elle a déjà repris son attitude décorative, elle est impassible au-dessus de son comptoir de marbre, devant sa glace, parmi ses compotiers et ses liqueurs, blanche et rose comme un chou à la crème qui aurait fréquenté une tarte aux fraises.

Le matin, s'il fait beau, elle sort de bonne heure, rentre pour la vente. L'après-midi, pendant les repos, assise bien droite sur sa chaise, bougeant à peine les doigts, ne bougeant guère les yeux, sans un sourire, elle use le temps à crocheter quelques frivoles dentelles.

Elle est vraiment magnifique, la poitrine en avant, — et elle l'a belle, — enfermée dans un corsage de soie brillante qui la moule et serre sa taille de guêpe au-dessous de sa gorge double et opulente. Grande, grasse à point, et blonde, dans tout l'épanouissement de ses lignes et de ses formes, de mine saine, forte de sa beauté, reine de ses gâteaux, elle fait loucher

les hommes, sourire jaune les femmes, enrager les commerçants des alentours.

Pour dire la vérité, cette gloire du quartier n'est pas aimée dans le quartier. Sa beauté ne se fait pas excuser par l'amabilité.

Elle vend ses petits gâteaux, mais elle a l'air de les vendre parce qu'ils sont là, et qu'ils font envie aux gens. Elle ne s'y intéresse pas, elle pense à autre chose, elle rend la monnaie en regardant ailleurs. Les méchantes langues ont interprété cette indifférence et cette distraction, et vite réglé le compte de la Belle Pâtissière. Des choses absurdes, épouvantables ! Elle n'en sait rien, elle n'en saura jamais rien. Que lui importe, pourvu qu'elle soit toujours belle ! Sa beauté, c'est la seule chose qui compte pour elle.

On lui a fait des niches de toutes sortes, on lui a envoyé des cadeaux grotesques qu'elle n'a même pas regardés, on lui a écrit des billets qu'elle n'a même pas lus. On se chuchote maintenant qu'il lui manque un sein, d'autres affirment qu'elle en a trois. A entendre ce qui se dit, au crépuscule, à l'heure des chauves-souris, sur le pas des portes, cette femme

qui vit dans la crème et la croûte de pâté serait le plus extraordinaire phénomène de la création, un monstre à mener dans les foires.

Il paraît aussi que sa maison n'a pas de clientèle fixe, que tout son voisinage la fuit. Seuls entrent les simples passants, qui ne savent pas. Les femmes disent qu'on ne doit pas se fournir chez une femme légère, les hommes disent qu'elle est jolie, mais que ses gâteaux sont mauvais.

Tout cela n'est que paroles. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pâtisserie fait ses affaires. En réalité, tout le monde s'y fournit, ceux qui débinent comme les autres : les femmes pour tâcher d'apprendre le secret de la beauté, les hommes pour avoir à la fois les deux plaisirs du goût et de la vue. Manger un gâteau en regardant la pâtissière qui ne vous regarde pas, c'est la meilleure halte de la journée.

Il est toutefois vrai que la Belle Pâtissière n'est pas toujours aussi empesée et lointaine qu'elle apparaît dans sa boutique.

Trois, quatre fois par an, elle disparaît.

Où va-t-elle ? Où est-elle ?

Elle n'est pas loin. Elle est toujours dans son quartier.

Mais elle quitte réellement le foyer conjugal et la boutique aux gâteaux. Les petits gâteaux se vendent tout de même, non pas autant, mais suffisamment, de quoi payer le loyer. Rien n'est changé dans la maison. Il y a une employée à la place de la patronne, voilà tout, une de celles qui font les extras. Le seul incident, c'est quelquefois le désappointement d'un client qui demande des nouvelles de Madame.

Madame passe parfois devant chez elle. Elle voit ou ne voit pas sa boutique, et même, si elle la voit, elle semble ne pas la reconnaître. Si elle n'était pas rassasiée de petits gâteaux, sûrement elle entrerait se régaler et paierait indifféremment à son intérim.

Après quelques jours d'absence, elle reprend sa place, achève ou recommence une dentelle au crochet. Elle ne dit rien à personne. Et personne ne lui dit rien.

Son mari, car elle en a un, tout habillé de blanc comme Pierrot, reprend sa femme Colombine,

comme on reprendrait avec plaisir un fonds de commerce que l'on connaît, qui est sûr. Il n'est jamais question de la sortie dernière, ni de la rentrée d'aujourd'hui, ni de la sortie future.

En somme, si les absences sont fréquentes, les retours aussi sont fréquents.

Des ducs, des princes, le voisin d'en face, le cordonnier d'à gauche, le marchand de marrons d'à droite ont eu, paraît-il, l'honneur d'un règne de quelques jours.

Ceux-ci sont revenus à leur place habituelle en même temps que la marchande de gâteaux. Les princes, eux, ont quitté le quartier.

Aucun n'a, d'ailleurs, jamais éclairé les curieux sur les défectuosités physiques imaginées par la malignité publique. Seule la marchande de pommes de terre frites a donné la clé du mystère. Elle a affirmé à tous ceux qui ont voulu l'entendre que la Belle Pâtissière était froide comme le marbre de son comptoir.

Non loin de la Belle Pâtissière, la Marchande de volailles.

LA MARCHANDE DE VOLAILLES

Dès cinq heures du matin, au beau temps, et aussi pendant la mauvaise saison, la marchande de volailles part pour les Halles avec sa voiture attelée d'une vieille rosse. Elle en revient vers huit heures, nullement lasse. Depuis vingt ans elle fait la même corvée, suit la même route, et elle rentre, presque toujours, l'air heureux et satisfait. Le marché a été bon pour elle : elle pressent qu'elle fera, d'ici la fin de la journée, un beau bénéfice. D'autres fois, elle reparaît l'air un peu hargneux. Mais, baste! ce n'est que pour un moment. Les prix ont été tenus plus fermes que la veille, la volaille a renchéri. Tout de même il faut se rassurer : la marchandise est belle, et déjà la marchande voit dans sa pensée les bons clients qui l'aideront à supporter le soir la hausse du matin.

Il y a vingt ans qu'elle est établie marchande de volailles à Belleville, en une spacieuse boutique où s'approvisionnent les friands du quartier. Elle vend aux gens pressés les morceaux de volaille toute rôtie, et à la petite cuisinière bourgeoise ses chapons fins et ses poulardes grasses.

Elle n'a nullement l'aspect de la boutiquière avenante et souriante. C'est un homme. Grande, osseuse, elle a les moustaches et la bouche d'un vieux sergent fumant la pipe ou mâchant la chique, des mains comme des épaules de mouton, des yeux petits et futés, — des yeux de rat aux aguets, des yeux de marchand rusé et trompeur, — les oreilles rabattues en avant comme celles du sanglier que tout rôtisseur tient à honneur d'accrocher à sa porte. Elle est habillée d'un fourreau de cachemire noir, et sa poitrine est aussi plate que son dos.

Elle a été veuve, mais elle ne l'est plus. Un beau jour, à quarante ans, elle épousa son quatrième commis, un gars de vingt-quatre ans, rougeaud, de petite taille, avec une physionomie de canard, l'œil rond toujours virant, la bouche avancée en spatule comme un bec. D'employé, il devint patron.

Il avait été paresseux, il le resta. Ses journées se perdaient chez le marchand de vin voisin avec des compères de hasard. Il rentrait régulièrement assez gris pour embêter les clients, sa femme et ses commis, jusqu'à ce que la patronne le prît par le bras bien doucement :

— Allons, mon chéri, va faire un somme, tu es fatigué !

S'il n'était pas fatigué, on le surprenait dans tous les coins lutinant les bonnes, et sa femme s'en amusait elle-même en l'appelant « grand gosse ».

Quand par hasard sa femme était occupée et qu'il voulait se mêler de « réussir » aussi une vente, il faisait de l'esprit avec les acheteuses, il risquait des propos galants en se tordant de rire si fort qu'il s'en congestionnait.

A table, c'était sa femme qui servait. Le meilleur morceau était pour « gros bêta ». Il avait son vin particulier, son petit pain anglais à lui. Sa cuiller, sa fourchette et son rond de serviette étaient en argent : des cadeaux qu'il avait reçus d'elle aux jours de sa fête. Il dégustait les truffes de « son » magasin. Le perdreau ou le faisan le mieux à point était pour lui, s'il le convoitait.

« Gros bêta » fit venir son père, sa mère, deux frères, trois sœurs, et les deux enfants d'un frère mort. Toute cette famille logea là. Le père se saoulait comme son fils, la mère gueulait après sa vieille belle-fille, les sœurs couchaient avec les commis,

les frères avec les bonnes, et ces frères n'avaient d'ailleurs que cela à faire, car ils étaient sans métiers, et, partant, sans places. Les deux mioches étaient toujours à se traîner parmi les détritus d'intestins, les plumes de volailles et les peaux de lapins : on marchait dessus à journée entière.

La patronne, au milieu de ce remue-ménage, se glorifiait d'être une femme très aimée de son mari. Tous les ans, elle faisait un marmot. Elle en rigolait dans ses moustaches. Elle, à quarante ans passés, elle était encore meilleure poule que bien des jeunesses!

Heureusement qu'elle travaillait dur, faisant l'ouvrage de dix, et même plus! Elle était avare pour elle et ferme avec le client. La seule distraction qu'elle se permettait, c'était d'avoir ses gosses; ses seules vacances, les réglementaires huit jours de couches, et encore! Quand on lui objectait que toute cette famille sur ses bras devait quelquefois l'embarrasser, elle se rappelait qu'elle était chrétienne et répondait la bouche en cœur :

— Dieu bénit les nombreuses familles!

Un jour, une de ses servantes vint lui dire qu'elle

était grosse de monsieur, et que, comme celui-ci lui refusait l'argent qu'il lui avait promis pour accoucher, elle s'adressait à elle.

— Vous avez du toupet, ma fille, — lui répliqua la marchande de volailles, — et vous n'êtes qu'une cochonne ! Tant qu'à monsieur, il est chez lui, il est libre de faire ce qui lui plaît.

C'est assez dire qu'elle aime son mari comme un grand enfant qui lui en fait tous les ans de plus petits.

— Pourquoi est-elle comme ça ? — dit Cécile.

— Tiens, parbleu ! — répond Céline, — parce qu'elle l'a dans le sang.

LE BEL HORLOGER

La petite rue, étroite et courte, ne conduit pas à la grande rue du faubourg. Elle est perdue parmi la foule de ses pareilles, et ne possède que dix numéros. Presque personne n'y passe. Il faut y demeurer pour y venir, ou flâner pour s'apercevoir de l'existence de cet embryon de rue.

Sur les dix maisons, deux boutiques seulement, et c'est bien assez, et c'est bien trop pour une rue pareille, aussi délaissée, aussi nulle.

L'une de ces boutiques est louée à un fruitier qui vend peu de fruits, mais des légumes fanés, des choux, des pommes de terre, des vieux fromages, des boîtes de conserves. Quand l'une des ménagères de la petite rue est pressée, n'a pas le temps de courir aux voitures de la grande rue, au marché en plein vent du boulevard, elle se résigne à entrer chez le fruitier, à lui acheter ses poireaux, son gruyère, ses sardines.

L'autre boutique est toujours « à louer ». Plusieurs petits commerçants sont déjà venus tenter le sort, essayer de faire bien tourner le hasard de la vie. Tentatives inutiles. Au bout de trois mois, les volets étaient de nouveau clos, et la boutique encore « à louer ».

Pourtant, un jour, cette boutique endormie a l'air de se réveiller. Elle respire, soupire, sourit, fait la coquette. Un peintre en bâtiment, tout en fredonnant :

C'est l'amant d'A
C'est l'amant d'A
C'est l'amant d'Amanda,

peint la devanture en noir, égaye ce deuil de filets

jaunes, puis, installé sur son échelle, donne l'essor à son répertoire de romances.

Il chante des chansons patriotiques :

Dormez en paix, dormez, soldats,
L'œil au guet, l'oreille tendue,
Quelqu'un pour vous veille là-bas,
C'est la sentinelle perdu-e !

Puis les romances :

Par les sentiers remplis d'ivresse
Marchons ensemble à petits pas,
Je veux t'offrir, ô ma maîtresse,
Le premier bouquet de lilas !

Tout en chantant il écrit de sa plus belle écriture au fronton de la porte : HORLOGER-BIJOUTIER.

Les voisines, de leurs fenêtres, nomment les lettres, épellent les syllabes, à mesure que les lignes dorées sont tracées par la main du ténor. A peine l'inscription dessinée, elles sont déjà reconnaissantes à celui qui eut l'heureuse idée de venir égayer leur rue par une si belle boutique et par un commerce si distingué.

Les passants et les boutiquiers des autres rues

qui viennent voir pour se rendre compte, hochent gravement et ironiquement la tête.

— Encore un, — pensent-ils, ou disent-ils, — qui va manger ses quatre sous.

Le lendemain matin, derrière le petit comptoir de bois noir qui lui sert aussi de table de travail, paraît l'horloger-bijoutier.

Il est blond, la moustache cirée, coiffé à la Capoul, distingué comme son commerce !

Tout de suite, la clientèle commence à venir. Il a pris toute la rue le premier jour, et les jours suivants, les rues voisines. Il n'est là que depuis un mois, et les horloges, les pendules, les coucous, les réveils, les montres à « arranger » s'alignent sur les planches. C'est à croire qu'il y a une épidémie sur tous les objets qui servent à marquer l'heure dans le quartier : tous à la fois se sont détraqués. Les bagues, les broches, les croix, les cœurs connaissent aussi la vogue pour souhaiter les fêtes du moment et célébrer les anniversaires.

L'horloger-bijoutier a fort à faire. Dans deux mois, si cela continue, et cela continuera, il prendra un aide à demeure. Lui, fera les courses, ira s'ap-

provisionner dans les maisons de gros, visiter sa clientèle, remonter les pendules à domicile, montrer le nouveau bijou qui va faire fureur. Il aura ses heures pour les consultations dans sa boutique.

Il en est désormais ainsi. On le trouve de quatre à sept. Il n'est plus l'horloger de la rue, il est l'horloger du quartier. Il achète le vieil or, le vieil argent. Les jolies pièces anciennes, les souvenirs de famille vénérables, les beaux couverts usés avec lesquels les enfants et les vieillards ont mangé leurs premières et leurs dernières soupes, il transforme tout cela en futilités à la mode du jour. Il est fier de son ouvrage, et la clientèle est ravie.

Les ménagères du quartier font désormais des économies pour les porter au bel horloger. Elles ne désirent plus un dessus de lit au crochet, ni une armoire à glace, ni une suspension, pour leurs étrennes. Non, c'est un bijou, mais un bijou de chez l'horloger-bijoutier.

Il n'a pas de ménagère, lui. Ce beau garçon est « garçon ». Aussi lui apporte-t-on de bons petits plats « pour goûter », des saucisses, du lard, qui viennent « du pays où on a tué le cochon », des

fruits, du vin, qui viennent aussi, en provenance directe, de chez la grand'mère ou la tante de la donatrice.

On lui fait même sa chambre pour rien : il faut que tout soit en ordre chez lui.

Donc il vit sans presque rien dépenser, et il répare les pendules et vend les bijoux au comptant, à de bons prix modérés qui lui font de sérieux bénéfices. Tout à gagner et rien à perdre.

La paix de la petite rue et la béatitude de l'horloger-bijoutier sont quelquefois troublées par la dispute, devant la boutique, de deux femmes jalouses qui se disent « leurs vérités ». Mais l'horloger-bijoutier n'aime les rassemblements que pour voir et entendre admirer sa dernière création. Sur le pas de sa porte, il paraît lorsqu'il y a du « bruit », et aussitôt le diapason de la dispute baisse, les voix s'éloignent, deviennent sourdes et lointaines, vont s'enfouir dans un corridor du voisinage.

Il y eut une première alerte. On affirma qu'il avait pris Céline comme bonne amie. On avait vu, un soir, la petite très allumée, le visage collé à la vitre. Puis, un autre jour, elle était entrée acheter une

bague de dix sous, en argent, avec une pierre bleue. Le bel horloger la lui avait passée au doigt, en riant. Depuis on affirmait qu'ils s'étaient promenés ensemble, qu'ils avaient fait un tour de valse à l'Élysée-Ménilmontant, qu'ils avaient été encore vus le lendemain au tournant d'une rue, après quoi on avait perdu leur trace.

— Est-ce possible ?

— On n'a pas idée d'une traînée pareille !

— Et sa pauvre mère !

— Et lui, qui avait l'air si sérieux !

Le quartier frémissait de ces exclamations. Un vide se fit autour de la boutique. Le bel horloger apprit que l'on ne tolérait pas son inconduite, s'observa, ne sortit plus le soir. La clientèle rétive lui revint en partie.

Soudain, le quartier fut de nouveau en émoi. Une nouvelle a couru dans l'air, rasé le sol, est entrée dans les couloirs, les loges de concierges, a monté les étages, fait tressaillir les cœurs, de l'entresol aux mansardes. Puis elle s'est précisée, et ç'a été comme un tremblement de terre ébranlant les pavés, les maisons.

Quelqu'un, — on ne sait plus qui, — la même personne sans doute qui avait rencontré le beau garçon avec Céline, — quelqu'un a affirmé qu'on lui avait dit que le bel horloger voulait se marier.

Un grand silence s'est fait après la première émotion, comme si l'on attendait, non une noce, mais un enterrement : — « Mesdames, quand il vous fera plaisir !... »

En deux jours, c'était de nouveau le désert dans la boutique, autour de la boutique, et le fruitier d'en face commençait à ricaner au milieu de ses pommes de terre du temps de Parmentier et de ses sardines antédiluviennes.

L'horloger-bijoutier voulut tâter le pouls de sa clientèle. Partout, porte close ou visage glacé. Aucune envie de la croix de ma mère ni de la bague de fiancée.

Le joli garçon comprit immédiatement la muette leçon des gens, frissonna de l'hostilité des choses. Son mariage, c'était pour lui la ruine assurée, le magasin désachalandé, les bijoux au clou, les billets protestés, la clef sous la porte.

Tout de suite il fit volte-face.

— Jalousie de boutiquiers, — dit-il aux unes et aux autres rencontrées à propos.

La rue respira.

Aussitôt, la clientèle féminine de revenir à ses premières amours, et les pendules de se détraquer, et les doigts de s'offrir aux bagues, et les cols aux colliers.

— Vous savez, — disent-elles, — ce n'était pas vrai. On lui voulait du mal. D'ailleurs, quand on est beau comme lui, vous comprenez, on a toujours des envieux.

Et les rassemblements pacifiques de se reformer pour voir travailler le chéri de la rue, éclairé par la boule d'eau, la loupe vissée à l'œil, qui taquine les pendules et les montres, en jouant discrètement de son œil libre vers le groupe dont il est la coqueluche.

Si jamais le bel horloger se marie, il fera bien de faire fortune avant.

La vie régulière, comme l'irrégulière, plus encore même, lui est interdite.

— Eh bien ! vrai ! ce que je les enverrais promener, à sa place, — dit Céline furieuse.

— Il faut qu'il reste en vitrine, — dit Cécile, amu-

sée par cette comédie comme si elle avait été au théâtre.

L'EMPRUNT

Il y avait bien d'autres singuliers types au faubourg, près des Pommier, dans leur rue, dans leur maison. Des joueurs aux courses, des maniaques de loteries, des habituées de la caisse d'épargne, des souscripteurs aux emprunts, des économes, des avares.

Céline ne dit-elle pas, un soir, que le père Chaudron, à qui l'on donnait parfois de vieux souliers ou un morceau de pain, était parti faire queue à la mairie pour souscrire à l'emprunt de la Ville de Paris ? Stupéfait, le père Pommier alla voir, emmenant Cécile avec lui pour la distraire. C'était vrai. Il aperçut le père Chaudron parmi les gens qui étaient debout, pour toute la nuit, attendant l'instant où le guichet doit se lever, comme un rideau de théâtre, sur le monde enchanté de l'espoir. Certains gardaient des places, représentaient plus capitalistes qu'eux. Mais beaucoup d'autres étaient présents pour leur propre compte, et le père Chaudron parmi ceux-là. Et pourtant, lui et d'autres faisaient venir à l'esprit les

idées de misère, de besoin, de charité, plus que les idées d'épargne, d'argent, de capital, d'intérêt, à croire qu'ils étaient plutôt réunis pour la distribution de la soupe, à la porte d'une caserne ou d'un restaurant.

Au-dessus des visages épuisés, des physionomies inquiètes, se lit l'inscription du poste de police établi à la mairie : *Secours aux blessés*, enseigne ironique pour cette foule d'éclopés de la vie, incertains du lendemain. Il s'agit bien, malgré tout, de rentiers et de désireux de rentes. L'ardeur à faire des économies et à les placer s'empare d'une quantité de pauvres gens. Ils rognent sur l'essentiel, jouissent de trouvailles subtiles, de privations ingénieuses, arrivent enfin à l'une de ces dates bienheureuses où ils pourront, après avoir passé debout une partie de la nuit et de la journée, échanger leur précieux argent contre une feuille de papier féconde en intérêts et en gros lots.

Le lendemain, le père Chaudron vint chez les Pommier.

— Eh bien, vieux père Chaudron, — dit le père Pommier, — je t'ai vu à la mairie. Tu fais donc le rentier maintenant ?... Combien que t'as pris d'obligations ?

— Oh ! le quart d'une seulement ! Et je n'ai plus le sou.

— Tiens, parbleu ! Tu pouvais nous payer à dîner à tous, ce soir, et tu fiches ton argent à la mairie !... Il t'en reste, hein, avoue-le ?

— Je te jure que je n'ai plus le sou, et que je n'ai pas de quoi manger ce soir.

— Laisse-le tranquille, — dit la mère, — chacun fait ce qu'il veut, ou plutôt ce qu'il peut. C'est vrai que vous n'avez rien à manger, père Chaudron ? Asseyez-vous près du poêle : je vais vous tremper un bol de soupe.

— C'est ça, Marie, donne-lui de la soupe : il refera d'autres économies pour ravoir un autre quart d'obligation ! — dit Pommier, bon garçon et taquin. — Et donnes-y aussi un verre de vin, à ce sacré rentier. Je trinquerai avec lui.

LA LOTERIE

La concierge, Mme Bénard, demandait la joie au hasard, le réconfort à la chimère. Personne n'était au courant des loteries comme elle. Toujours à fureter dans les journaux, de ses yeux chaussés de

lunettes ; toujours, aux instants qu'elle avait libres, à courir vers les bureaux de tabac enguirlandés de billets blancs et bleus, à inspecter les affiches offrant brutalement sur tous les murs l'appât de nombres où figurent quatre ou cinq zéros, feux d'artifice d'or et d'argent où resplendissent les gros lots de cinquante mille francs, de cent mille francs. Il n'y a de comparable à l'énormité des espérances que la modicité des risques. Qui veut un demi-million pour vingt sous ? Qui veut opérer dans son existence un changement à vue comme il y en a dans les féeries ? Qui veut passer de la médiocrité, de la misère, à la vie fastueuse où les désirs se transforment en réalités ?

Mme Bénard voulait bien. Elle croyait au talisman et elle l'achetait, ce chiffon de papier imprimé, timbré et parafé. C'était pour elle que l'on faisait miroiter les millions, que l'on créait des bonnes œuvres, que l'on instituait des entreprises nationales. Le prospectus où vingt sous valent cent mille francs est lancé pour l'ouvrier qui trime du matin au soir dans l'atelier bruyant des coups de sifflet de la vapeur et du grincement des machines, sur l'échafaudage où le froid mord la nuque, où le soleil cuit le crâne, pour l'em-

ployé qui rêve de repos dans le mécanisme abêtissant de sa besogne ennuyeuse et sans fin, pour la jeune fille qui voudrait se marier, pour la femme qui ne parvient pas à nourrir ses enfants. Et il est rédigé aussi pour la vieille concierge qui habite une loge grande comme un placard et surveille son fricot avec un chat rouge sur ses genoux.

Dans cette petite loge étroite, basse de plafond, il y avait une lueur, une chance de corriger le sort. M[me] Bénard n'a jamais réfléchi à ce que c'est réellement que cent mille francs, ni à ce qu'elle ferait d'une telle somme si elle tombait tout à coup dans son pot-au-feu ou son ragoût de mouton. Elle n'a pas pensé davantage que sa chance n'était qu'un millionième ou un dix-millionième de chance. Elle n'est anxieuse que de saisir l'occasion et de la rendre aussi fructueuse que possible. S'il se peut, ce n'est donc pas un billet qu'elle prendra, c'est deux, c'est cinq, c'est dix. Elle se frappe elle-même de l'impôt le plus élevé possible, se prive de tout pour profiter de la minute fugitive, pour se jeter à la tête de la Fortune qui va passer. La Fortune reste lointaine et éblouissante comme un astre, mais la possession du billet de lote-

rie donne à la bonne femme toutes les joies du rêve. Pendant des jours, des mois, jusqu'au tirage, elle se croit en possession du gros lot convoité, elle devient double, une autre vie se greffe sur son existence réelle. Tout en geignant sur son sort, elle construit l'avenir à sa guise. Elle a bien un mauvais réveil au lendemain du tirage. Quand elle passe et repasse en revue les bons numéros sans y trouver le sien, elle connaît la déception et l'amertume. Cela ne dure qu'un instant. Sa foi est trop robuste. Elle ajourne ses espérances au prochain tirage, recommence à vivre sa vie d'illusions.

LES COURSES

Le plus drôle, c'est que Paterneau, un locataire de la maison qui avait connu Pommier pendant le Siège, — tous deux gardes nationaux dans la même compagnie, — Paterneau, qui n'avait pas assez de railleries pour les billets de loterie de la concierge, était un fanatique des courses. Clairvoyant pour autrui, aveugle pour lui-même, il avait conservé, de la fin de l'Empire, du Siège et de la Commune, des opinions qu'il exprimait avec véhémence lorsqu'il s'agissait de

qualifier la conduite du voisin, et qu'il ignorait aux moments où il aurait dû se faire la leçon à lui-même.

— Oui, — déclamait-il, — c'est du pur égoïsme de s'en remettre à la chance du billet de loterie... C'est plus facile que de marcher avec les autres pour changer la société! Chacun pour soi! Après moi le déluge!... Sans compter que c'est un métier de gogo, que c'est la bande des hommes d'affaires qui profite de vos vingt sous, et s'en fait des millions contre vous. Crois-moi, mon père Pommier, n'entre dans les bureaux de tabac que pour y allumer ta pipe. Si tu voulais organiser une loterie avec les camarades pour fonder une usine, on ne l'autoriserait pas. Garde donc tes vingt sous, fais-en n'importe quoi, achète une poupée à ta môme, ou viens boire une bouteille avec les amis : tu y gagneras encore!

Après qu'il avait si bien discouru, Paterneau s'en allait parier aux courses.

— Ce n'est pas la même chose, mon père Pommier, — expliquait le rhéteur ouvrier. — Le pari, c'est du travail. Ça existe, un cheval. C'est comme une industrie, un commerce. En jouant mon argent sur le cheval, c'est comme si je fabriquais ou si

j'achetais quelque chose pour le revendre. Comprends-tu, mon père Pommier ?...

« Mon père Pommier » ne comprend pas très bien, quoique Paterneau ait raison sur un point : les courses, pour lui, sont sûrement un travail. Il fait partie du personnel qui enlève d'assaut les voitures, fiacres, chars-à-bancs, tapissières, wagons, il est parmi les milliers et les milliers d'individus graves, soucieux, moroses, ou riant fébrilement, tous, la face contractée, en proie à l'idée fixe, qui s'en vont au pas accéléré vers le champ de courses comme vers un champ de bataille.

A voir cette cohue marchant dans le même sens, avec la hâte d'arriver, on croirait une bande de manifestants, très disciplinés, très résolus, montrant pacifiquement la plus ferme résolution, la plus nette volonté. Mais pourquoi sont-ils réunis ? où vont-ils ainsi ? Ils n'ont pas de drapeau, pas de bannière qui porte en lettres éclatantes la formule d'une réforme ardemment désirée. Se sont-ils massés pour rendre un hommage solennel à une idée ou à un mort illustre, un jour d'anniversaire ? Vers quelle tombe de savant, de poète, d'homme d'État, préci-

pitent-ils ainsi leurs rangs? Iraient-ils à la rencontre d'un orateur populaire ou d'un général victorieux? Ils échangent parfois des billets où sont inscrits des mots d'ordre, ils parlent, et ce sont presque toujours des noms glorieux et significatifs qui résonnent dans l'air : Bayard, Vercingétorix, Albion... Le nom d'Albion revient souvent dans les phrases échangées. Cette foule paraît animée de la haine de l'Angleterre.

C'est ainsi que ce peuple de vive humeur, d'histoire mouvementée, d'annales héroïques, emploie sa force d'humanité aux jeux de la cote et aux spéculations des éleveurs, pour améliorer la race chevaline.

La lutte de vitesse qui se livre le dimanche occupe aussi la semaine, est l'objet des conversations dans les endroits publics et privés, à l'atelier, au café, au cabaret, dans la rue, dans la chambre de l'ouvrier. Les noms des chevaux sont prononcés partout, de partout le prix du labeur, la pièce d'argent opiniâtrement gagnée, s'en va, là bas, vers l'attirant champ de courses où galopent les longues et fines bêtes, devenues les fétiches de la ville.

Paterneau s'habitue ainsi à tabler sur les aubaines

du sport, est ébloui par quelques gains alléchants, quelques périodes de bons rendements. Il a la conviction d'avoir découvert le meilleur emploi de son temps et la plus juste rémunération de ses peines. Il en vient à considérer sa présence sur le turf comme le seul labeur désormais digne de sa personne. Il est devenu, exactement comme la concierge, le joueur à la passion inquiète, qui ne peut plus vivre que par la fièvre du jeu, et c'est à tort, lorsqu'il revient d'Auteuil ou de Longchamp, qu'il jette un coup d'œil de supériorité méprisante vers Mme Bénard, occupée au classement de ses billets, au pointage de ses numéros. Il est bien pareil à elle.

LA NOCE

Une des meilleures comédies qui se jouèrent devant Cécile fut la noce de Julia, fille d'une blanchisseuse de l'impasse Ronce, rue des Amandiers. Julia avait été à l'école avec Céline, était restée l'amie des deux sœurs, et ne manqua pas de les inviter à la cérémonie et au déjeuner de son mariage. La mère, après quelque hésitation, consentit à cette journée de plaisir tant désirée par les petites.

Céline et Cécile, depuis une longue heure, ce samedi-là, guettaient l'arrivée de la voiture, fouillant de leurs yeux impatients la rue bruyante du réveil matinal. Enfin, une grande tapissière, avec trois forts chevaux conduits par un cocher accoutré en postillon, s'arrêta devant la maison. Les deux fillettes descendirent vite l'escalier, répondant à peine aux dernières recommandations de leur mère.

Déjà, devant la porte, il y avait un rassemblement et l'étroit couloir était rempli de commères du voisinage, avides de contempler les demoiselles Pommier partant pour la noce en grandes toilettes. Les deux sœurs étaient habillées de même, un foulard léger, gros bleu, à pois blancs, un chapeau de paille blanche avec des roses. Quoiqu'elles fussent uniformément vêtues toutes deux, Céline paraissait être plus à la mode, mieux ornée, avec les bouts de dentelle qu'elle avait cousus çà et là. Elle avait bien l'air d'aller à la noce. Cécile, elle, semblait une petite fille qui va à une distribution de prix.

Elles passèrent vite devant les curieux, montèrent dans la voiture, au milieu des bonjours et des exclamations. En escaladant le marchepied, Céline voulut

prouver au quartier que sa toilette était parfaite dessous comme dessus, et, en petite femme vaniteuse et coquette, elle releva fièrement, plutôt trop que pas assez, le flot de ses jupons. La cheville était fine, la jambe ronde, les bas bien tirés.

— Beau brin de fille, — dit une des commères.
— Et du toupet !

De sa fenêtre, la mère assistait au départ. Son regard se croisa avec celui de Cécile. Céline triomphait, ne voyait qu'elle-même, emportée par la tapissière comme par un char de triomphe. Le postillon faisait claquer son fouet. Les chevaux trottaient. Les deux sœurs étaient seules dans la voiture. Il avait été convenu qu'elles seraient cueillies les premières, dans leur rue de Belleville.

— Où allons-nous ? — interrogea Céline.

— Chez mame Friquet, Chaussée Ménilmontant.

La voiture s'arrêta bientôt devant une maison bourgeoise. On attendit assez longtemps. Enfin sortit une dame empanachée de plumes grises et mauves, enfermée comme dans une armure par une robe de soie grise ornée de perles en acier. Une grande chaîne d'or dite « chenille » lui contournait le col, la poi-

trine et le ventre. Elle avait exhibé pour la circonstance toute sa parure de grenats sertis d'or, bagues, bracelets, boucles d'oreilles et broche. Elle salua d'un bon gros sourire les deux sœurs, et, en personne bien élevée, leur souhaita ainsi le bonjour :

— Nous sommes destinées, mesdemoiselles, à passer ensemble la journée d'aujourd'hui... Je vous salue bien, mesdemoiselles !

— Bonjour, madame, — dirent les deux fillettes, d'une seule voix.

— Avez-vous vu, hier, la mariée ? Quelle charmante fille ! Je fréquente sa mère depuis vingt ans et son père aussi. Ce sont de bien honnêtes gens, qui méritent le bonheur qui leur arrive... Que dites-vous de mon chapeau ? Très joli, n'est-ce pas ? C'est une de mes locataires qui est venue le choisir avec moi. Je le trouvais un peu jeune. Elle m'a dit : « Voyons, madame Friquet, vous n'allez pas, à cinquante-neuf ans, vous vieillir déjà ! »

— C'est la propriétaire, — souffla Céline, impressionnée, à Cécile.

— Ou la concierge, — murmura Cécile, plus méfiante.

On ne pouvait pas savoir, en effet. La mode règne au faubourg comme ailleurs, toutes les femmes arborent les mêmes falbalas : comment s'y reconnaître ? La voiture roulait de nouveau, atteignit, par la rue Delaître, la rue des Panoyaux, stationna devant une boutique de marchand de vins charbonnier. Une petite femme toute rose, toute ronde, toute poupine, avec le nez en accent circonflexe, osant à peine remuer dans sa robe de soie brochée, la poitrine tremblotante comme de la gélatine, se hissa dans la voiture. Un chapeau de velours à la Rembrandt l'ombrageait d'une longue plume noire. Les mains étaient gantées d'un blanc immaculé.

Le cocher allait repartir.

— Attendez Chantagnac ! — lui dit-elle avec un fort accent auvergnat, — il ferme la boutique... il va venir... Eh ! Chantagnac, les dames t'attendent.

Chantagnac, après un dernier tour de clef à la serrure et un dernier coup d'œil aux volets, monta à côté de sa femme. Redingoté, chapeauté d'un haut de forme, la moustache rasée, avec un collier de barbe noire, des anneaux d'or aux oreilles, c'était un homme réservé qui ne disait pas un mot, et

paraissait gêné dans ses vêtements du dimanche. Sa femme, elle, se penchait sans cesse vers lui pour lui dire bien haut :

— Je chuis bien contente, Chantagnac, qu'il fache beau temps, pour une fois que nous chortons enchemble !...

Enfin la voiture parvint, rue des Amandiers, à l'entrée de l'impasse Ronce. C'est là qu'habitait la mariée. Des marchands des quatre saisons bouchaient le passage. Que faire ? Mais gens du peuple s'entr'aident quand c'est pour la rigolade, et les petites voitures s'en allèrent stationner ailleurs. Tous les voisins étaient aux fenêtres. D'abord, parce que c'était une noce ; ensuite, parce que la mariée était sympathique. Elle était née dans l'impasse, on l'avait vue petite et on l'avait vue grandir : elle appartenait au quartier presque autant qu'à sa maman. C'était une fille de bonne conduite, travailleuse, et qui valait même mieux que sa mère, puisqu'elle n'était pas gueularde et cancanière comme la rude blanchisseuse, taillée en lutteur de foire, le verbe haut, la répartie vive et la main leste.

Si celle-ci n'était pas aimée, elle était respectée,

parce qu'elle était crainte. On lui fit place dès qu'elle surgit devant sa boutique, avec l'allure d'une ancienne reine de Mi-Carême qui a gardé son autorité.

— Et votre fille ?

— Zut ! Elle n'en finit pas, c't'empotée-là !

Personne n'osa « piper », risquer une parole : elle l'aurait peut-être prise de travers. Elle monta dans la voiture, reçut le bonjour de Céline et Cécile invitées par sa fille, embrassa Mme Friquet, inspecta les Chantagnac : elle ne les connaissait pas. Ceux-là avaient été convoqués par le marié, n'étaient pas de sa rue. A côté d'elle, vint se placer son mari, vieux et robuste garçon de café.

— Mets-toi là, — lui dit-elle, — et prends ta place. Tu sais, tu y as droit comme les autres.

Les autres, c'étaient le « côté » du marié, et elle roulait vers eux des yeux à les faire trembler. Ses invités, à elle, arrivaient aussi, ouvriers, ouvrières, employés, commerçants. Ce furent des bécotements, des : « Mon petit !... Ma petite !... Grosse chérie !... Gros lapin !... »

Une femme ayant le profil d'une assiette parut la dernière. Celle-là fut saluée du nom de « petit

loup ! » Elle paraissait être la choyée de la bande.

— Et Jasmin ?... Où est-il, ton Jasmin ?...

Toutes les femmes réclamaient son Jasmin.

Mme Friquet insinua avec courtoisie qu'il y en aurait sur la route, chez la première bouquetière. On la toisa avec dédain. Elle comprit qu'elle n'était pas dans le mouvement.

— Le voilà ! le voilà !...

Au même instant voltigeait sur le marchepied un gros monsieur blond, trop bien vêtu, une fleur à la boutonnière.

— Jasmin, mon gros Jasmin ! mon adoré, mon béguin ! — dirent plusieurs voix de femmes. — Ici ! ici ! à côté de moi !

On se l'arrachait. Jasmin se plaça de lui-même auprès de Mme Chantagnac, la nouvelle, qu'il trouvait sans doute de son goût.

— Ah ! Jasmin nous fait des traits ! — pleurnichèrent les femmes.

Jasmin, lui, rigolait dans son triple menton.

— Tu n'es pas jalouse que ton mari fasse de la poussée à une femme que tu n'as jamais vue ?

Le profil d'assiette fit son aimable :

— Tiens !... un jour de noces !... Et moi je m'en fiche, je le retrouverai ce soir.

Grâce à Jasmin, la glace se fondit, on ne distingua plus le « côté » du marié de celui de la mariée. Ils furent bientôt tous copains.

— La mariée ! la mariée ! — scanda-t-on sur l'air des lampions.

— Bon Dieu ! elle ne se décidera donc pas, — dit la mère, suant à grosses gouttes. — Elle n'en finit pas de bavarder avec son futur et ses demoiselles d'honneur !... Père, va donc voir.

La mariée se montra enfin. Elle était jolie : une fille saine du peuple, des yeux bruns limpides, naïfs, mais résolus. Vingt ans qui en valaient vingt-cinq. Elle entrait dans la vie, comme elle descendait dans la rue, la connaissant déjà. Elle avait travaillé et peiné. D'aspect, elle paraissait femme, toute prête pour l'épreuve de la maternité. Malgré la douceur du visage, la bouche était douloureuse, réfléchie, prête à la riposte sceptique, l'arc et les flèches, les armes de la femme.

— Vive la mariée !

Elle monta, prit la place d'honneur, qu'on lui

offrait, le marié près d'elle. Il était quelconque : agréable et banal jeune ouvrier déjà stigmatisé par l'existence.

Les voix du quartier honorèrent encore la mariée au départ de la tapissière.

— Vive la mariée !

Au trot vers la mairie. Mais, deux cents mètres plus loin, toute la voiture commença d'avoir soif. Ce fut la mère de la mariée qui ressentit les premières atteintes du fléau.

— J'ai la pépie ! — dit-elle.

Le mal se gagna vite. On fit halte devant un mastroquet. Les invités ne bougèrent pas. On apporta des litres et des verres dans la voiture. Du vin rouge. La mariée seule refusa : elle ne buvait jamais que de l'eau.

— Poule mouillée ! — dit sa mère, — ou plutôt sacré canard !... C'est pas étonnant si t'as les lèvres si blanches.

A la mairie, toute neuve, place des Pyrénées, la foule était compacte. Les premiers rangs seulement entendirent les phrases du maire et les deux « oui ». On défila, et l'on se précipita au comptoir d'en face,

reboire à la santé des nouveaux époux. Les libations auraient pu durer longtemps ; les plus émus commençaient déjà à déclamer et à chanter ; il fallut en ramener quelques-uns de force, auprès des dames revenues dans la voiture et qui regardaient avec pitié ces invités incapables de se tenir en société.

Après la mairie, descente sur l'église. Après le maire en écharpe tricolore, le curé en surplis et en étole. Il ne vint pas tout de suite. On riait, on jasait.

— Le v'là... Chut ! chut !

Le curé traversa prestement l'église, pénétra dans une petite chapelle du côté droit, dédiée à saint Sébastien, où le martyr, en plâtre colorié, s'étirait, hérissé de dards. La bénédiction fut vite donnée : le curé avait à multiplier cette bénédiction, de chapelle en chapelle, où de modestes couples attendaient que l'Église consentît à leur union. Un peu de latin, la quête sur un plat d'argent, quelques coups de canne du bedeau sur les dalles : une cérémonie pas chère. C'était fini. En route pour le restaurant ! Midi sonnait.

Cette fois, chacun, dans la voiture, s'installa à sa guise : on avait eu le temps de faire connais-

sance. Néanmoins, toutes les dames voulaient être auprès de Jasmin. Ses petits yeux gris, son gros ventre, sa forte corpulence, son assurance à dire, en clignant de l'œil, « qu'il s'y entendait », avaient conquis tous les cœurs. Il fallut l'intervention de la mariée pour rétablir l'ordre. Celles qui durent battre en retraite poussèrent des soupirs de regret, de petits cris pleurards, des bêlements d'agneaux séparés de leur mère. Elles se consolèrent en cajolant la femme de Jasmin qui, elle, possédait Jasmin.

On arriva chez un restaurateur du boulevard de Belleville, dont l'enseigne portait : *Aux Cent mille couverts*. Dans la salle du festin, devant l'immense table, ce fut une embrassade générale. Les exclamations sur la toilette, sur la beauté de la mariée, sur la bonne mine et l'honnêteté du marié, ne tarissaient pas. Les dames demandèrent au garçon « à se laver les mains ». Dans un étroit et puant capharnaüm, elles se faisaient mousser les cheveux, se plâtraient le visage de poudre de riz grasse et musquée, remontaient leurs jarretières, tout en se complimentant sur le goût de leur toilette.

Céline était sûrement la plus gentille, mais elle

ne se trouva pas parfaite, car elle fit flamber une allumette, souffla dessus, épointa le bout dans ses doigts, s'approcha de la glace, allongea ses yeux, noircit ses cils et ses sourcils. Le crayon rouge eut son tour : délicatement, elle le passa sur sa bouche, aviva de deux touches la lèvre supérieure, et remit l'étui dans sa poche. Puis la houppe adoucit le maquillage.

— Cette mâtine ! — dirent les dames.

D'un air de contentement, Céline se tapa sur la croupe, cambra sa taille, pour faire savoir qu'elle était accomplie en tout point. Mame Friquet, qui n'était pas souvent de noce, et qui ne savait contenir son exubérance, s'extasia devant la fillette, et trouva cette conclusion :

— Ah ! ma belle, ce qui vous manque à vous, ce sont des rentes.

La longue table n'avait pas la moindre ornementation, n'était égayée de la parure d'aucune fleur naturelle. Rien que les fleurs d'oranger de la mariée dans un vase en porcelaine bleue, tenu en réserve par la maison pour tous les bouquets de mariées. Les assiettes épaisses et les gros verres

s'alignaient pour ces naïfs, qui faisaient de meilleurs repas chez eux, mais l'idée d'être à la noce leur était un luxe suffisant. Les sardines, les ronds de saucisson, les radis, que c'était chic, tout cela ! Et le poisson distribué en portions, avec une sauce grisâtre ! Quelques-uns se hasardèrent à en redemander, mais il n'y en avait plus. La mère de la mariée se plaignit alors parce que le vin était distribué trop mesquinement, fit appeler le patron : celui-ci s'abstint prudemment de paraître.

La mariée, de temps à autre, levait les yeux sur son mari, placé en face d'elle. Ses yeux bruns si doux disaient la joie d'une vie nouvelle : plus de gifles envoyées brutalement par la main de sa mère, trop souvent changée en furie. Les reproches, les cris de la femme jalouse de son bel homme, dégénéraient en brutalités hystériques. Le père de Julia était bon pour elle, mais faible devant les fureurs de sa mégère. Julia échapperait à tout cela, ne pleurerait plus de tristesse des heures entières. Il y aurait la difficulté des commencements de ménage, c'est vrai, mais tant d'autres en passaient par là ! Du travail, de la santé, des petits à élever,

un brave homme, et elle, une sage et économe ouvrière, c'était son rêve : si on ne devient pas riche ainsi, on peut du moins joindre les deux bouts.

Lui, la guignait parfois en souriant, mais sans nulle idée d'avenir dans son esprit : seule s'y éveillait la convoitise du jeune marié attendant le soir. Toutes ses réflexions sur cette femme utile pour sa vie d'ouvrier, il les avait faites avant de la demander en mariage ; le lendemain apporterait assez tôt ses tribulations : inutile d'y songer d'avance.

Cécile regardait. Elle ne s'était pas mêlée aux bavardages et aux joies. On lui avait appris que toutes et tous étaient ses sœurs et ses frères, mais elle devinait bien qu'ils n'étaient pas tous fraternels entre eux, et que de différences elle s'avisait de découvrir ! Elle voyait la mariée courant à l'essai du bonheur, mais son mari peu fait pour la suivre, et dans sa jeune tête venait la pensée que la destinée se charge de classer les êtres, que la plupart obéissent au sort sans rien discuter ni rien vouloir.

On apporta les gigots de mouton : ils étaient superbes, dorés, croustillants. Leur apparition fut acclamée d'un ban, puis ils retournèrent à l'office

pour être découpés : ils revinrent en morceaux de chair pâle et violacée, tiède et sans saveur. Heureusement, il y eut l'accompagnement de la salade, relevée de « chapons ». Puis le fromage et la tarte à la frangipane, le café, les flacons d'eau-de-vie. Le bruit augmenta. Chacune et chacun eurent leur tour pour chanter : complainte, romance, grivoiserie, couplets d'opérette. Mme Friquet pleurait au souvenir de sa jeunesse et marquait la mesure avec sa tête. D'autres étaient attendries par les mélodies langoureuses, d'autres débridées par les allusions égrillardes. Cécile chanta une petite ronde de bergère apprise autrefois à l'école. Céline susurra prétentieusement, balançant le col et les hanches, les paroles d'une valse lente qui faisait fureur au faubourg. Presque toutes, après leur chanson, envahissaient Jasmin. Puis les femmes inventèrent de se prêter leurs hommes, pour des jeux innocents qui finissaient par des baisers, des « bécots » prolongés. Les yeux semblaient rire pour cacher leur émoi. Si la limite était excédée, les voix sages rappelaient à l'ordre, on prenait à témoin la femme du mari trop choyé. Cécile s'était assise dans un coin. Céline, inté-

ressée et avide, aurait bien voulu être de la partie.

L'heure du départ sonna, la tapissière fut annoncée. Les hommes donnèrent des poignées de main aux garçons qui les avaient servis, le patron vint faire la conduite. Il dut enfin subir la réprimande de la mère de la mariée, qui se plaignit du manque de vin dans un repas à trois francs par tête. Pourtant la noce était suffisamment abreuvée.

Les chevaux n'allaient pas assez vite. Les voix n'en faisaient plus qu'une, formidable. Tout au long des boulevards extérieurs, ce furent des plaisanteries continuelles, les femmes jetant des baisers au beau brun rencontré, les hommes criant une invite à la blonde qui traversait la rue. Enfin, on fut à la porte du Bois. C'était le délire, c'était bien la « noce ».

Des camelots montèrent sur les marchepieds de la tapissière, offrirent pour deux sous la cocarde blanche et or avec le petit bouton de fleur d'oranger piqué au centre : chacun voulut avoir ce signe de ralliement. Aux Acacias, fut croisée une autre voiture de noce toute pareille. On s'arrêta, d'un commun accord : en une enjambée, on alla d'une voiture à l'autre, se féliciter, fraterniser, échanger les co-

cardes. Des voitures de maîtres défilèrent ensuite, avec une lenteur d'enterrement. Un coupé passa, attelé de deux magnifiques chevaux fringants, mené par un cocher à double menton, qui tenait un fouet garni d'un petit bouquet et d'un flot de rubans blancs.

— V'là une autre mariée ! une chic !

Ceux de la tapissière lancèrent des cocardes par la glace ouverte du coupé. Les deux mariées croisèrent un regard rapide, se comparèrent, la faubourienne et la bourgeoise, animées du même sentiment d'orgueil féminin.

— Oh ! ce qu'elle est jolie ! — reprit le chœur. — Et l'équipage !... Bravo pour la mariée !

La mariée chic avait détourné le visage d'un air embarrassé, pendant que son mari relevait brusquement la glace.

— Oh ! là là ! quel fourneau !... Eh va donc ! panné ! — clama une voix.

— Tiens, en v'là encore une autre... Ben ! mince ! I' n'en manque pas ! Vive la mariée !

Mais cette mariée-là, on ne la voyait pas, enfoncée qu'elle était dans le fond de sa voiture, entortillée dans son voile. Seul, le marié trouva la ren-

contre drôle, et voulut bien, en jeune viveur aimable, se prêter à la circonstance. Il envoya, de sa main gantée de blanc, des petits gestes protecteurs à ces braves gens, qui se figurèrent avoir été salués au Bois de Boulogne par un monsieur de la haute.

La tapissière franchit le pont de Saint-Cloud. Il fallut reboire. Les grands cafés de la place ne furent pas abordés, on alla à la découverte d'un mastroquet. Les uns burent sur le comptoir, les autres aux petites tables. Ceux qui avaient de l'entrain firent mine de se servir eux-mêmes, sans l'aide du patron.

— Non, messieurs : avec ce genre-là, je fermerais boutique dans huit jours !

On entra dans le parc. Sous la tente d'un café installé en plein air, l'absorption de l'apéritif se célébrait par de la musique. La noce courut vers les violons. En une seconde, les danseuses choisirent leurs cavaliers. Devant la foule attablée, au beau milieu de la route poussiéreuse et sans ombre, les couples valsèrent. Ils n'avaient jamais eu telle aubaine : un orchestre ! et juste !... La danse fut suivie d'une promenade dans le parc. On fit des bouquets. La moindre fleur avait une valeur pour ces habitués

du pavé de Paris. On prit d'assaut un manège de chevaux de bois. L'enthousiasme fut à son comble. La noce tourna éperdument, croyant s'être emparée de pur sang pour une galopade en forêt.

Tout a une fin : on dut repartir au coucher du soleil. On se sépara au bas de la Chaussée de Ménilmontant, en se jurant de se revoir, de ne jamais s'oublier : on était amis pour la vie. Céline et Cécile, comme tous les invités, furent reconduites chez elles par la voiture, pendant que les mariés, bras dessus, bras dessous, se dirigeaient vers le logis où allait commencer pour eux le drame humble et profond que vivent tous les êtres.

APRÈS LA NOCE

Cécile ne revit Julia que deux ans après, un jour qu'elle voulut, comme ses compagnes, offrir à Mme Bausse, sa patronne, un pot de fleurs pour sa fête. La sainte du jour se révélait aux passants par des petites voitures, des kiosques garnis de fleurs, des ardoises où le nom de Louise était tracé à la craie. A chaque pas, des rosiers, des fuchsias, des géraniums,

arbustes verts et fleuris, amoncelés autour d'une vendeuse en quête d' « une bonne journée ». Beaucoup, nullement du métier, mais ouvrières sans travail, avaient acheté leurs marchandises de quelques sous économisés ou empruntés.

Cécile chercha les fleurs les plus fraîches, avisa un pot de verveine. Ses yeux interrogeaient la marchande.

— Tiens, Julia ! Que faites-vous ici ?

— Vous voyez, Cécile !

— Vous n'êtes donc plus blanchisseuse ?

— Oh ! que si, mais ça ne marche pas toujours bien. Il y a tant de concurrence et les clients déménagent si souvent ! Et d'autres qui liardent, qui paient mal, ou pas du tout... J'ai acheté un petit fonds de blanchisseuse : c'est dur pour le payer, surtout que mon mari est souvent sans ouvrage.

— Pauvre Julia ! voilà deux ans que je ne vous ai vue, vous m'excuserez de ne pas vous avoir rendu visite après votre noce. Mais, je suis bien prise aussi... Je quitte l'atelier tard. Quand je peux, je fais une ou deux heures en plus, qui me sont payées. Le dimanche, c'est le grand nettoyage à la maison,

j'ai à peine le temps de coudre un peu pour moi.

— Ah ! tout ne va pas comme on veut, n'est-ce pas, Cécile ? Aux fêtes, mon mari se lève de bonne heure, il va aux Halles m'acheter des fleurs. Les journées sont bonnes quand il ne pleut pas. Je gagne le double qu'à rester chez moi, et Auguste, dans une journée, rattrape sa semaine de relieur...

— Il ne vend pas avec vous ?

— Non, il vend tout près d'ici, sur le boulevard extérieur. C'est lui qui se charge des plantes vertes : c'est plus lourd à manier. Le bénéfice est plus fort.

— Vous êtes heureuse en ménage, Julia ? — dit affectueusement la fillette.

— Oui, Auguste est un bon garçon qui m'aime bien. Il est travailleur, mais on a beau être travailleur, faut de l'ouvrage. Il vient tant d'ouvriers de partout, à Paris, maintenant ! Je lui ai appris mon métier de blanchisseuse. Que voulez-vous ? Quand il n'a rien à faire, il m'aide. Il me prépare le gros ouvrage, et nous repassons ensemble.

— Vous avez des enfants ?

— Un seul. Il est mignon comme tout. C'est ma belle-mère qui le garde pour le moment.

— Et votre mère?...

— Nous sommes fâchées. Elle venait dans mon ménage me faire des scènes... Un jour, elle m'a fichu des claques, comme si j'étais encore à elle, Auguste l'a prise par les épaules et l'a flanquée à la porte.

— Elle a toujours été dure?

— Pas dure, nerveuse, mais ça ne vaut guère mieux.

— Votre santé est bonne : vous avez enforci, Julia.

— Ce n'est pas ma faute, allez, car j'ai passé par bien des soucis!... Nous avons eu un enfant avant celui-là : un garçon aussi. Il est mort en venant au monde : la sage-femme s'y était mal prise... Ça nous a fait bien de la peine. Nous étions si contents! J'avais préparé sa layette, et Mme Friquet, vous vous rappelez? m'avait donné bien des choses qu'elle avait d'une locataire. C'était pas neuf, mais il y avait des dentelles. Et maman, qui devait être marraine, m'avait fait cadeau de la robe, une belle robe de cachemire blanc toute soutachée... Pauvre petit!... Quand j'ai demandé à le voir, on ne voulait pas, parce qu'il était mort, mais je l'ai eu près de moi, dans mon lit, jusqu'au moment où on l'a emporté au cimetière. Quand la petite boîte est arrivée, on l'a

couché sur mon oreiller, on lui a mis la belle robe qu'il devait porter à son baptême, et il est parti tout seul... personne derrière lui : mon mari était obligé de faire mon ouvrage pendant mes couches.

— Pauvre Julia ! enfin, vous en avez un autre.

— Oui ! et tout le portrait du premier : on dirait que c'est le même !

— Peut-être, Julia.

Et Cécile s'en va avec son pot de verveine.




AVBERT.SC

IV



IV. — L'ATELIER ET LA RUE

La patronne chez qui Céline et Cécile faisaient toutes deux leur apprentissage était une couturière « à façon » de la rue Julien-Lacroix. La mère, en présentant ses filles, avait demandé de la bienveillance et un sérieux enseignement du métier. Mme Bausse avait promis l'une et l'autre.

Le logement était modeste. La cuisine, l'atelier

ouvraient leurs fenêtres sur la cour. Seule, la chambre de Mme Bausse et de sa mère donnait sur la rue. Elle servait en même temps de salon d'essayage. L'armoire à glace obligatoire s'élevait, reluisante et majestueuse, auprès du lit d'acajou.

Céline s'était vite liée avec deux des ouvrières, Mme Poulain et Mlle Mélanie, mais non avec Mlle Rose, la « première », désignée ainsi parce que, entrée apprentie dans la maison, elle était, après huit ans d'assiduité, devenue « première main » : aussi Mlle Rose, âgée de vingt-deux ans, ne riait jamais avec ses apprêteuses. Sa figure plate et peu avenante, ses yeux sans regard ni couleur n'incitaient guère à la familiarité. Céline lui préférait Mme Poulain.

Mme Poulain, pendant le fort de la saison seulement, venait donner le « coup de collier ». Elle vivotait, le reste du temps, d'une modique rente viagère qu'un vieil ami, disait-elle, lui avait léguée en mourant. Cette femme, qui portait soixante-cinq ans et désirait en paraître modestement quarante-cinq, s'appliquait à conserver une allure jeune. Ses cheveux rares et jaunes, son teint citron, ses rides jetées comme un filet sur son visage émacié et macabre, ses

dents longues, ses yeux bleu pâle, fatigués et décolorés, surprenaient les jeunes filles qui écoutaient les histoires sentimentales de son existence. Elle avait été « si ravissante, tellement merveilleuse », que tous les hommes étaient fous d'elle. Elle ne pouvait faire un pas dans la rue sans qu'ils fussent à ses trousses. L'un d'eux, même, « voulut » se tuer de désespoir, pour l'indifférence qu'elle lui montrait. D'autres avaient sacrifié leur avenir, compromis leur situation, pour le seul espoir d'obtenir un mot d'elle. Elle en aima un, riche, mais malheureusement poitrinaire. Un autre ensuite, mais marié. Celui-là abandonna tout pour elle, mais sa famille veillait : il disparut à jamais, — enfermé, empoisonné, poignardé peut-être !

Les ouvrières la regardaient comme une prédestinée aux aventures, la plaignaient de sa banale et triste fin de vie : — une si belle femme, arrivée à la décrépitude et n'ayant plus que le souvenir et le regret de ses amours passées ! Parfois, sceptiques et ironiques, elles plaisantaient ce vétéran, toujours à radoter ses victoires anciennes.

Mlle Mélanie était la fille d'un accordeur de pianos qui gagnait suffisamment sa vie. On l'avait confiée à

Mme Bausse avec toutes les recommandations possibles. Elle habitait à trois maisons de là. Mais, à six heures, même les jours de presse, Mélanie serrait son dé, ses ciseaux, mettait son chapeau et rentrait chez elle. Sa mère préférait son salaire plus restreint pour la voir revenir plus tôt. Donc, à six heures sonnant, Mélanie se levait, disait bonsoir à Mme Bausse, et, pendant qu'elle descendait l'escalier, la patronne allait vers la fenêtre de sa chambre, surveillait l'ingénue bien gardée jusqu'à la porte de sa maison. Cette Mélanie, à seize ans, avait l'air réservé et sournois qui convient à la fille d'un père ponctuel, intransigeant sur l'éducation des jeunes personnes, et d'une mère d'esprit étriqué et mesquin, simplement satisfaite de vivre chez elle en faisant son ménage. Mais le vice ou plutôt l'instinct, l'envie de devenir femme, se lisait aux yeux trop hardis, dans l'expression de la petite figure banalement régulière. La mère n'était pas la mère prudente et avertie, attentive à corriger les penchants de sa fille, mais la mère infatuée, férue des bonnes apparences, soucieuse qu'il y eût une distance entre sa « demoiselle » et l' « ouvrière ».

L'été, et même aux beaux jours d'hiver, la fenêtre

de l'atelier restait ouverte sur la cour. Les gens de la maison vivaient ainsi pêle-mêle, en un perpétuel vacarme de paroles. C'était gênant parfois. Mais Mme Bausse ne pouvait se fâcher avec les voisins, et, de temps en temps, la conversation s'engageait. Le bruit des bavardages n'était rien, toutefois, auprès du charivari de gammes, études et morceaux, mené pendant des heures entières par les voisins du troisième, une famille de tziganes, composée du père, de la mère et de huit enfants.

Le père jouait dans un bal avec ses deux fils aînés. Chaque jour, vers six heures, ils s'en allaient tous les trois vers Paris. De leur logement tombaient des paroles, des cris, des rires, mêlés aux grondements du tympanon et aux miaulements du violon, en même temps que s'entassaient sur la barre d'appui les petites têtes couleur de pain d'épices, aux yeux noirs comme des pruneaux. La mère ne cessait pas de morigéner ces débraillés, molestant l'un, fouettant l'autre, talochant un troisième. Le père allait aux provisions, qui étaient simples : ils ne mangeaient que de la charcuterie froide, et le couvert était vite enlevé, les papiers gras disparaissaient par la fenêtre,

avec tous les détritus. Aux observations de la concierge, qui monta poliment plusieurs fois pour leur demander un peu plus de tenue, la tzigane répondait invariablement par des injures effrayantes et un charabia de mots plus gras encore que les papiers de sa charcuterie. Ils avaient donc reçu leur congé, ils en profitaient et ne se gênaient plus. Ces gens n'étaient pas faits pour habiter un logis sans air, au troisième étage d'une maison de faubourg. Ils n'auraient été vraiment chez eux que dehors, au bord d'une route, la marmite cuisant sur un feu de branches, les enfants se vautrant dans la poussière, les hommes roulant des yeux en faisant grincer et pleurer leurs violons.

En face de l'atelier demeurait un ménage tranquille et posé, qui ne se liait avec personne : le monsieur, employé à la mairie ; la femme, auxiliaire dans les écoles de la Ville. C'étaient, quoique déjà âgés et fort laids tous les deux, de nouveaux mariés, et ils vivaient avec zèle tous les quartiers de leur lune de miel. Ils se trouvaient souvent réunis pour le déjeuner et la sieste, après quoi ils aspiraient l'air de la cour de leurs visages congestionnés, et la femme, tout énamourée, serrait de près son compagnon de table et de lit.

Céline les reluquait, aurait accepté jusqu'à leur laideur pour être à leur place.

M[me] Bausse, elle aussi, convoitait ce bonheur tardif et peu enviable. Veuve à vingt-six ans, son mari l'avait laissée au bon moment de sa pleine ardeur. Après la tristesse de la séparation et le temps réglementaire du deuil, M[me] Bausse sentit combien il était cruel d'être veuve, si jeune ! Son ennui de la solitude lui fit rappeler sa mère auprès d'elle, pour attendre l'occasion d'un renouvellement de joie conjugale. Ses jours s'usèrent dans l'attente. Très grande déjà, elle parut plus grande encore par la maigreur. Selon l'expression de sa mère, elle « fondait ». Sa robe semblait accrochée à une perche. Ses yeux couleur loutre, qui se cernèrent, prirent la douceur des yeux des gazelles, sa voix roucoula pour dire la chose la plus futile, un besoin de tendresse et de soumission se prouva dans ses moindres paroles, ses moindres gestes. Elle languissait, mal réconfortée par les constantes infusions de tisane que sa mère lui offrait à toute heure. Aussi était-elle patiente et pacifique avec ses ouvrières. Dans le feu du surmenage, quelquefois, elle s'oubliait à com-

mander sèchement, mais elle se souvenait de la « douleur de sa vie », et sa bonté naturelle, son esprit passif réapparaissaient aussitôt sur son visage.

Un jour, ses yeux loutres s'éclaircirent. Le matin, lorsque les ouvrières se mirent à l'ouvrage, elle leur annonça la nouvelle : le soir, elle dînait dehors et allait au théâtre! Elle était invitée par un locataire de la maison, un monsieur veuf « très bien et sans enfants ». La robe de grenadine noire, toilette du lendemain de ses noces, fut retirée de la malle, imprégnée de l'odeur pharmaceutique du camphre. On y ajouta des petits lisérés de velours émeraude, et la veuve s'envola, les traits illuminés, revêtue de la belle robe, coiffée du chapeau à plumes et portant le réticule en filigrane doré. Les demoiselles suivirent la patronne des yeux, lui envoyant des adieux de leurs mains. La mère de Mme Bausse prenait un air narquois et entendu. Toutes se retirèrent de la croisée après avoir vu le « voisin » héler une voiture et y faire monter Mme Bausse.

— Comme elle va s'amuser, la patronne!... Tant mieux!... Elle qui ne sort jamais! — dit Mlle Rose.

— Et puis, autant que j'ai pu voir, il est très bien, le monsieur ! Cela fera un excellent mari pour madame, — appuya Mme Poulain avec conviction.

— Il n'est pas mal, — avoua Mélanie, — mais il a les mains trop rouges.

Céline lui expliqua que c'étaient des gants, et des gants à la mode, encore !

Les demoiselles partirent. Quelle surprise ! Mme Bausse, essoufflée, son chapeau de travers, remontait les marches deux par deux.

— Tiens, madame ! — dirent-elles toutes ensemble.

— Ah ! le grossier ! le malappris !... Remontez, je vous en prie, mesdemoiselles.

Dans l'atelier, Mme Bausse se jeta sur une chaise et pleura à chaudes larmes.

— Qu'est-ce que c'est ? — disait l'une. — Qu'est-ce qu'il y a ? — disait l'autre.

Enfin, parmi ses sanglots, Mme Bausse eut le courage de s'expliquer.

— Ah ! il m'a prise pour quelque chose de propre !... Vous me connaissez, n'est-ce pas ? mesdemoiselles, je suis une honnête femme. Eh bien, à

peine en voiture, il m'a dit : « Si, au lieu d'aller au théâtre, nous allions tout de suite à l'hôtel ?... » Vous devinez que j'ai forcé le cocher à s'arrêter, et me voilà... Malotru ! insolent ! — hoquetait l'infortunée.

Mme Poulain eut alors une idée bienfaisante :

— Eh bien, on va y aller quand même au théâtre ! A Belleville, on joue la *Tour de Nesle*. C'est Laclaindière qui fait Buridan. Il y est fabuleux. Ces demoiselles iront prévenir leurs mères, on mangera un morceau ensemble, et on louera une avant-scène.

Toutes, y compris madame mère, redescendirent l'escalier, et, cette fois, en groupe, elles goûtèrent sans encombre les délices des émotions amoureuses, criminelles et sanglantes.

Ce fut un soir, leur journée finie chez la couturière, que Cécile s'aperçut de quelque chose d'insolite chez Céline. Il arrivait à l'aînée de croiser de jeunes garçons sur le chemin du retour, d'échanger avec eux un regard, de s'attarder même parfois pour répondre à un mot. Cécile, timide, faisait quelques pas, attendait sa sœur qui la rejoignait.

— Qui est-ce ?... Qu'est-ce qu'il te disait ?...

— Il me disait bonjour : c'est le frère d'une de mes amies.

— Quelle amie ?

— Tu ne la connais pas : une amie d'école, d'avant la guerre.

La petite sentait bien que sa sœur ne voulait pas en dire plus, elle se taisait jusqu'à leur porte, et se taisait encore chez elle.

Au logis, Céline ne tenait plus guère en place, cherchait tous les prétextes pour sortir, se chargeait de toutes les commissions, avait toujours oublié d'acheter du fil ou des aiguilles, et n'en finissait plus de rentrer. Alors qu'il lui aurait fallu cinq ou dix minutes, elle prenait une heure, parfois davantage, était reçue par la gronderie affectueuse de sa mère, les bourrades de son père.

Très bonhomme, malgré ces brusqueries d'ailleurs peu fréquentes, le père Pommier savait choyer et distraire les fillettes, par une sortie, par un cadeau, par une prévenance où se révélait son cœur de vieil homme sensible. Un des plaisirs qu'il leur fit, surtout à Cécile qui avait mieux que sa sœur le goût de

la maison, fut de leur faire présent d'une petite chatte blanche qu'il avait trouvée miaulant au coin d'une rue déserte. Ce fut Blanchette, et elle devint l'enfant gâté de la famille. Toute décharnée et lamentable, elle ne tarda pas à devenir souple et gracieuse, et le père, avec ses filles, se réjouit de ses mille tours. Blanchette s'amusait comme une folle avec les bobines, les bouchons, se précipitait d'un bout de la chambre à l'autre en deux ou trois sauts, attrapait des mouches, et même, plusieurs fois, la cruelle! des oiseaux imprudemment posés au rebord de la fenêtre, trop près de ses menues griffes. Elle jouait à cache-cache, se tenait immobile et silencieuse sous un lit, dans un placard, dans une boîte, tout à coup surprenait tout le monde par un bond prodigieux. De malicieuse elle se faisait câline au moment du repas, levant son petit nez rose, quémandant sa part, s'installant sur le bras ou sur l'épaule du père Pommier, ravi de la familiarité de la mignonne bête. Blanchette égaya l'intérieur des Pommier par sa gracieuse et fine vie animale, ses mouvements, ses expressions, ses « manières » où l'on découvrait des pensées, des projets, des ruses,

des farces. Elle plaisait par son pelage immaculé, ses yeux bleus comme les yeux purs d'un enfant qui commencent à se réjouir de la lumière.

L'existence se déroulait ainsi, et il y eut chez les Pommier une période paisible, à peine troublée par les sautes d'humeur et les allures inquiétantes de Céline.

Celle-ci obtint de son père qu'il entrât quelquefois avec elle et Cécile dans un café-concert au bas de la rue de Belleville. Ce n'était pas qu'elle raffolât beaucoup de ce qu'on y chantait. Cela lui était à peu près égal. Elle écoutait avec la même physionomie absente la forte chanteuse qui déclamait les couplets nés de la défaite et le ténor qui soupirait les amours printanières.

C'était la romance lorraine des *Noces de Madeleine :*

Un éclair sillonna la plaine :
Marcel debout tomba sans peur,
Et le sang rosé de son cœur
S'en alla rougir une fleur
Du bouquet blanc de Madeleine !

Et tant d'autres du même genre : *la Taverne*

prussienne, — le Fils de l'Allemand, — l'Appel après le combat, — la Sentinelle perdue.

Le père Pommier, qui avait vu la guerre, et qui en avait des souvenirs différents de ces rengaines, n'aimait pas beaucoup, au fond, ces déclamations, et il croyait, non sans raison, assister à un office patriotique mal célébré. Il préférait encore les chansons d'amour, malgré leur sirop trop sucré. Il savourait les strophes doucereuses de *l'Amour n'a pas de saison :*

Mais que les bran-ches
Soient toutes blan-ches
Ou qu'au printemps verdisse le ga-zon,
Rose, je t'aime
Toujours de même,
Car en amour il n'est pas de sai-son !

Il applaudissait au défilé de *Brise des nuits, — Sous les roses, — la Folle par amour,* — tout le répertoire des ivresses amoureuses, qui alternait avec le répertoire des ardeurs guerrières.

Céline écoutait vaguement, accompagnait de la voix au refrain, mais sa pensée semblait être toujours ailleurs. Elle goûtait le café-concert pour lui-

même, pour son atmosphère chaude, pour son odeur de tabac et d'alcool, de même qu'elle lisait les romans-feuilletons affreux, tous les jours pour un sou de viol, d'assassinat, de mystère et de violence.

Cécile, par nature, avait horreur de cette littérature. Elle tenta de lire le feuilleton que lisait sa sœur, elle n'y parvint pas : cela sans grand mérite, car ces sottises rebutaient son esprit net, amoureux de vérité sans le savoir. Ce fut à ce moment qu'elle commença vraiment de lire. Elle prit les livres de ses frères, laissa de côté les brochures politiques, les œuvres dépareillées de Proudhon, les rangea soigneusement, respectant ce qui avait été la vie et la mort des deux jeunes hommes. Mais elle eut une émotion violente avec *les Misérables*, *Eugénie Grandet*, s'intéressa aussi aux imaginations du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris*. Désormais, chaque soir, il lui fallut sa séance de lecture, jusqu'à l'heure où se fermaient ses yeux fatigués d'ouvrière.

Le père Pommier, plusieurs fois, le dimanche, entra avec ses filles à quelque bal-guinguette. Ils montèrent jusqu'au lac Saint-Fargeau, où de hauts peupliers ombragent l'eau paisible d'une mare.

Ils flânèrent aux bals de leur ancien quartier ; — les Barreaux-Verts de la Chaussée, l'Élysée-Ménilmontant, rue Julien-Lacroix. Ici l'endroit était assez particulier : un jardin de beaux marronniers, un asile quasi-familial. Les honnêtes traditions s'y étaient en partie maintenues, le public et les mœurs n'y étaient pas les mêmes que dans les bals des boulevards extérieurs. Des fillettes descendues dans Paris avaient la nostalgie de cette verdure, de cette musique, de ce décor des premiers aveux et des premières révélations, et certains jours, on y voyait revenir les demoiselles huppées des magasins de la rue de la Paix et du quartier de la Madeleine.

Céline ne s'amusait pas beaucoup là, malgré ces agréments : le père Pommier, en effet, se rappelant les recommandations faites au départ, ne quittait pas ses filles une minute. Si par hasard, il s'oubliait à quelque table avec des amis rencontrés, bien vite, Céline filait à l'autre bout de la salle, dansait comme une enragée. Elle revenait, essoufflée, en nage.

— Que je te voie, mâtine ! — disait le père Pommier. — Et surtout, qu'il ne t'arrive pas d'aller danser ailleurs !... Si jamais tu te permettais d'entrer à

la salle Favier, où il n'y a que des gouapes, tu aurais affaire à moi.

Céline ne répondait pas, souriait, ou faisait la moue.

La singulière fille avait sa coquetterie à elle, de bagues et de rubans, de broches en acier et de colliers en bois imitant le corail, mais elle regardait sans envie les princesses de la couture égarées dans ces parages. Son goût était tout autre, sans doute : il y avait en elle une folie qui aurait préféré s'ébattre dans quelque salle sordide, aux murs couleur de sang et de lie de vin.

Son temps d'apprentissage fini, elle annonça qu'on lui avait indiqué une nouvelle patronne qui demeurait au bas du faubourg du Temple. Sa mère alla se renseigner, fut satisfaite, et désormais Céline, délivrée de la compagnie de Cécile, put musarder à son aise, rentrer tard, veiller. Elle dit avoir des camarades, se promena avec de jeunes ouvrières comme elle, obtint de sortir quelquefois le soir ou les jours de congé.

Son visage changeait. C'était encore une fillette fraîche à la bouche rose, mais il y avait en elle quelque chose de fatigué, un léger creusement des

joues, un assombrissement des yeux bleus, une fébrilité impatiente du geste. Son corps était présent, mais c'était tout. Ses lèvres remuaient comme si elle parlait ou comme si elle chantait. Elle ne s'intéressait plus à personne des siens, ni à rien de ce qui se disait et se faisait chez elle. Elle était d'une gaieté bruyante qui remuait tout, cassait tout, ou d'une tristesse impossible à dissiper, taciturne, dure, renfrognée, faisant tête aux observations. Sa sœur sentait qu'une séparation, qu'elle ne comprenait pas très bien, se faisait entre elles.

Par la faute de Céline, les soirées de théâtre devinrent plus rares : le samedi, elle fut souvent retardataire. Le père fit comme elle, traîna de son côté. Les deux sœurs n'eurent plus guère de distractions communes.

La grande, émancipée, avide de vivre, coureuse des soirs et des dimanches, adolescente qui devenait femme, souvent éreintée et parfois désabusée, avait des heures de lassitude ou d'ennui, ou de désespoir, répondant aux réprimandes par des bouderies, subissant les reproches avec des yeux mauvais et des sourcils froncés.

La petite, ponctuelle, peureuse d'aventures, toute blanche et un peu rose, hermine de faubourg craintive du ruisseau de boue, regardait partir sa sœur, brusque, furtive et joyeuse, et la voyait revenir haletante et fanée, des lueurs dans les prunelles. Elle gardait le silence pendant les racontars, les récits embrouillés, la gêne l'envahissait aux paroles confuses et aux mouvements gauches du mensonge.

La fillette ne retrouvait son aînée que parfois, aux longues heures des crépuscules d'été, pendant certains après-midi de dimanches occupés à retoucher des costumes, à enrubanner des chapeaux. Elles écoutaient ensemble la musique du joueur d'orgue, les airs langoureux et énervants. Si l'orgue résonnait tout à coup dans la cour, une gaieté spéciale entrait par la fenêtre, et Cécile et Céline se retrouvaient subitement joyeuses et heureuses comme au temps où elles étaient petites.

L'orgue, c'est la voix des pavés et des terrains vagues, de la rue travailleuse, des jardinets maigres, des cours mélancoliques. Ses fausses notes, ses notes rapides, ses notes langoureuses, chantant des ivresses et des tristesses, sautillant en saccades ou

tournoyant plaintivement, ont peut-être, dans la cage grossière où elles sont enfermées, sous la rude main qui les broie, un accent rauque et bref sans nuances. Mais, qu'elles soient emportées dans l'air tiède d'avril, ou qu'elles agonisent dans un lointain brumeux et glacé de décembre, elles expriment, pour les âmes simples qui les écoutent, des espoirs qui commencent ou des regrets qui s'apaisent. Une sentimentalité de romance flotte dans l'air et grise les pâlottes adolescentes. L'amour aux champs s'évoque par une langueur de ritournelle. Un entraînement irrésistible de passion se marque aux mesures d'une valse.

Pour Céline, c'est l'excitation qui conduit les jeunesses aux gaietés sans lendemain des bals publics. C'est aussi l'évocation d'un passé d'il y a six mois, ou d'hier, et déjà peut-être la douleur amère du souvenir. La fillette déjà grande, à l'évaporée et puérile cervelle, qui entend ces airs, et qui a, à la fois, en les écoutant, de vagues sourires et des colères toutes proches, serait bien embarrassée de dire la confuse et mystérieuse sensation qu'elle éprouve. Elle balance sa fine tête pâlie, son souple buste, comme si elle se livrait aux bras du danseur qui l'a emportée avec

lui dans un grisant orage de bastringue, comme si elle se pâmait sur l'épaule de celui qui l'a promenée vers les barrières au soir du dimanche.

Le plus souvent, elle se lève, laisse là l'étoffe et l'aiguille, et les rubans et les fleurs. Elle saute d'un bout de la chambre à l'autre, dansante et valsante, les bras arrondis, les jupes tournoyantes, accompagnant l'air de sa voix blessée où il manque des notes, comme dans le registre de l'orgue.

Cécile, elle, restait en place, de plus en plus immobile, à mesure que se développait la mélodie, chant héroïque d'opéra, triomphale bouffonnerie italienne, chanson plaintive et amoureuse. Pendant que Céline s'excitait davantage au mouvement, finissait par gesticuler et rougir de plaisir, Cécile s'arrêtait de respirer et fermait les yeux, et quand l'aînée éclatait de rire, la petite était toute en proie à l'attendrissement silencieux.

La pauvre mélodie, sans qu'elle s'en rendît compte, faisait éclore la restreinte et touchante vie de son cœur ignorant. La voix éreintée de l'orgue est triste quand le crépuscule tombe en voile de crêpe sur les grandes villes, et que la musique lamentable chante

ironiquement les sentiments défunts, évoque les printemps disparus, dévide les souvenirs des inconscients et des vaincus. Mais, pour l'enfant, malgré l'appréhension du dehors et la tristesse journalière, il y avait de l'enchantement et de l'espoir dans cette musique énervante. Malgré elle, elle supposait des fêtes et rêvait vaguement de tendresse mystérieuse selon les cadences éclatantes ou séductrices, son esprit rêvassait à vouloir de l'inconnu devant les mirages dont s'agrandissait et s'illuminait l'humble chambre.

Elle fut un jour plus nerveuse, plus entraînée que de coutume, consentit à sortir en cachette avec sa sœur. Cécile suivit Céline, la craintive derrière la folle, la petite fille au cœur agité derrière la grande fille aux sens en liberté. L'expérience s'offrit prochaine. Au premier détour de rue, des jeunes gens semblaient exacts à un rendez-vous. Immédiatement, Cécile connut l'effroi — devant le dandinement de leur démarche, leurs corps lents, — leurs mains terribles, — leurs mâchoires de fauves, — leurs faces d'assassins, — leurs yeux de vice et de calcul.

Son destin n'était pas là, car elle s'arrêta, frémissante, et vite courut, rentra, voulant encore entendre

la belle ritournelle de mensonge du joueur d'orgue.

Céline rentra cette fois comme Cécile, avec Cécile, prise peut-être d'un émoi, en voyant sa sœur menée par elle au piège de la rue où elle s'était déjà prise.

— N'aie donc pas peur, bête! — dit-elle en voyant Cécile toute tremblante.

— Oh! Céline! — disait l'autre.

Toutes deux restèrent ce soir-là auprès de leur mère, la petite heureuse de croire son aînée adoucie, subitement calmée.

Cette petite Cécile, apprentie de quatorze ans, tressaillante de troubles et de songeries à l'arrivée du joueur d'orgue, connaissait encore une autre source de musique où son âme enfantine et féminine s'abreuvait longuement. C'était toujours la musique de la rue, celle qu'elle pouvait connaître, qu'elle trouvait sur son passage, — la chanson et le violon en plein air. Certains soirs, dans un apaisement particulier, la rue de Paris murmure et chante. Le soupir et la plainte, la rêverie et le cri, sortent du pavé, courent à ras du sol, montent aux maisons. Il semble à celui qui écoute dans le crépuscule des carrefours, que la dure chaussée et les tristes façades

exhalent des confidences rythmées, des aveux inconscients, des chuchotements d'amoureuses.

Le marchand de romances s'est installé sur le terre-plein d'un boulevard, à une extrémité de faubourg, à l'entrée d'une impasse, ou simplement au milieu d'une rue dépavée, défendue aux voitures. Il a dressé des tréteaux, étalé ses cahiers, ses paperasses, ses vignettes, pincé les cordes d'un violon.

De partout sont alors venues, comme les alouettes au miroir, les passantes rapides et les langoureuses retardataires, les gaies et les tristes filles qui regagnent les logis ouvriers, leur journée faite. C'est le défilé de tout ce qui vit de l'aiguille, des ciseaux, du crochet, de tout ce qui coupe de l'étoffe, coud des ourlets, brode des gants, fait envoler des rubans sur les chapeaux, enroule au laiton les feuilles de papier, accélère du pied une machine à coudre.

Les modistes et les couturières, les brunisseuses et les fleuristes, sont sorties des magasins à l'heure où l'horizon monte devant le soleil, où les lumières s'allument une à une dans l'atmosphère violette, dans la pourpre rose du soir. Au cours de la monotone journée, du chemin parcouru tous les jours, elles ont

entendu une vibration d'archet, une ritournelle chantante. Leur désir informulé de rêverie, de rire, de grâce, d'inconnu, a fait frissonner leur poitrine, a parcouru leurs veines en violente sève, donné l'assaut de son flux à leur cerveau ingénu. Les isolées sont venues, et celles qui vont par deux, toutes se sont approchées du festin de hasard, de mots et de sons, qui leur est servi dans la rue tiède encore de soleil et déjà ombrée de nuit. L'industriel chante, râcle, répète le refrain, s'arrête, fait le tour de l'auditoire, vend aux écouteuses pour deux sous de poésie et de mélodie. A leur tour, elles vont chanter.

Cécile et Céline chantent avec ces compagnes inconnues.

Chœur faubourien, ignorante maîtrise, cantique intime évaporé dans l'air ! Il n'est pas de plus joli et de plus mélancolique spectacle. La nuit a tout à fait envahi le ravin de grande ville que surplombent les maisons de six étages, massives et indistinctes comme les collines abruptes et les falaises des océans. C'est seulement au loin dans le ciel que traîne la dernière lueur blême du jour disparu à l'occident. Une flamme remuante de bec de gaz, une flamme vacil-

lante de bougie entourée de papier, c'est l'illumination de cette fête de coin de rue. Clarté suffisante pour faire remuer, s'allonger, se raccourcir les ombres, pour faire vivre, par saccades, le demi-cercle attentif des visages sérieux.

Toutes droites, en cheveux ou en chapeaux, robes montantes, tailles fragiles, les seins haut nichés, les petites se tiennent fixes, les yeux sur le chef de rencontre, comme des cantatrices qui vont chanter auprès d'un piano, comme des demoiselles de confrérie, dans une église.

Céline et Cécile, pas plus que les autres, ne connaissent les notes qu'elles ont sous les yeux. Ces points noirs, ces barres, ces signes, c'est pour elles langage de mystère comme un alphabet incompréhensible, ou ces creusements d'hiéroglyphes dans la pierre, qu'elles ont vus et touchés un jour dans une salle basse du Louvre. Elles lisent les paroles, écoutent la traînante voix du professeur, et ce sont les syllabes qui deviennent les notes.

Toutes chantent faiblement, d'abord, en une sourdine qui vibre à peine aux lèvres, elles se trompent, recommencent, suivent d'instinct la leçon. L'homme

emploie sans impatience la méthode de ceux qui apprennent à siffler des airs aux canaris. Il chante tous les couplets, n'oublie jamais le refrain, revient au commencement aussitôt qu'il est arrivé à la fin. Les réciteuses s'habituent à la mélopée, obéissent à d'inexplicables mnémotechnies. Elles savent maintenant, élèvent la voix, osent les vivacités d'attaques, les lentes expirations, les inflexions sentimentales.

Les petites figures expressives s'animent dans une poussière de cendre et d'or, une grisaille lumineuse. La flamme de la bougie éclaire les paupières inférieures, les fines narines, les dents menues, le dessous du menton, croise les regards brillants. Sur les fronts levés, des ombres passent en coups d'ailes d'oiseaux de nuit. Les mains frêles, les feuilles des romances, sont de pâles taches tremblantes. Dans l'obscurité, le groupe des robes noires est mystérieux et attirant.

En même temps que les détails se précisent, les caractères, les manières d'être s'affirment. Des humbles et des timides qui veulent oser, telles que Cécile, chantent à voix basse. Des amoureuses comme Céline rient et se pâment. Des fières suivent

des yeux, la bouche durement fermée, avec des condescendances de mondaines. Des violentes se manifestent à pleine voix insolente. Des langoureuses soupirent et expirent. Des tristes, des maladroites, de compréhension difficile, cherchent, s'entêtent, modulent avec de brusques petits cris de gosier qui semblent accompagner des sauts d'oiseaux blessés. Des bouches ouvertes, des lèvres avancées, des prunelles qui bougent, lisant les vers, des gorges enflées et roucoulantes, des faces blanches, des nuques brunes, des mains qui s'appuient et battent des mesures sur les épaules des amies, des têtes qui s'inclinent ou se renversent, de tous ces jeunes corps qui tressaillent et s'élancent, — se dégage le symbole de la poésie instinctive et de la musique de la rue.

Qu'importent les paroles! Elles sont ce qu'elles peuvent être dans la langue des romances. Elles célèbrent les sentiers des bois, les premiers lilas, les roses fanées, les robes blanches, les roulades d'oiseaux, les baisers et les ivresses sous les tonnelles, les valses des bals publics, les déchirements des ruptures, les bonheurs des réconciliations. Ce sont les lamentables invocations à l'amant inconnu, frisé au petit fer,

sensible et godailleur, celui qui est là sur l'image, en chapeau de paille, tenant des mains de femme ou pleurant dans un verre. La réalité le transformera bien vite, ce désiré du cœur, cet idéal compagnon de promenades, d'amour et de sommeil, mais les lithographies ne le représenteront jamais en homme qui abandonne ou en brutal qui frappe.

Qu'importe aussi la musique ! Phrases usées, notes mécaniques, rythmes insipides, enroulements berceurs, toute cette convention fait battre ces cœurs inquiets, verse à ces cervelles avides un vin d'enivrement, repose ou exalte ces petites, déjà lassées par la vie, leur donne la tranquillité, l'excitation nerveuse, l'oubli, le désir, les sentiments doux et cruels qu'elles ignorent, qu'elles sentent monter en elles comme des forces inconnues. Ces chants aigus, ces chants bas, ces vocalises fines, ces résonances graves, déjà meurtries, ces désaccords, ces notes fausses, et parfois ces purs unissons, c'est la voix navrée et mystique des pierres du faubourg, du travail sans espoir, du sexe pubère, des faibles perdus dans les foules.

Toujours, dans la ville de tumulte, sur les îlots

qui divisent les vagues humaines, les filles de Paris s'arrêteront, aux soirs lourds de l'été, donneront à entendre les plaintes de leurs voix et les balbutiants secrets de leurs âmes de pauvresses, chants des chloroses, appels des sirènes anémiques. Frêle groupe, permanent et vivace, auquel vient s'adjoindre sans cesse une nouvelle fillette, souffrante des inquiétudes qu'elle garde, et qui se hâte de dire à haute voix, en pleine rue, son chagrin et sa joie sans raison. Ce fut l'occasion des confidences premières de la petite Cécile. Elle s'arrêta au son de ce violon triste, parmi ces camarades de rencontre, prit la romance de ses mains tremblantes, et d'une voix qui tremblait aussi, elle dit, avec les autres, ses craintifs espoirs, elle confia à l'air du soir, à la rue accueillante, les vagues aveux de son cœur.

Pour Céline, elle ne pouvait plus s'arrêter de descendre la pente rapide où elle s'était engagée. Ni son père, ni même sa mère, ne soupçonnèrent quel usage elle pouvait faire de ses instants de liberté. Elle avait toujours quelque motif plausible à alléguer. Son intelligence était appliquée au mensonge, son énergie employée à courir où son destin l'appelait.

Elle forma, avec l'un, avec l'autre, le couple qui donne sans souci le spectacle de ses amours.

Ils passent enlacés au long des avenues, stationnent dans l'ombre, sous l'abri des branches, repartent lentement, la taille infléchie, les visages proches, indifférents à tout l'extérieur, sérieux et extasiés comme Faust et Marguerite au jardin.

Ils sont assis sur un banc de square ou de boulevard, les mains liées, immobiles, perdus, autant que dans un sommeil d'alcôve.

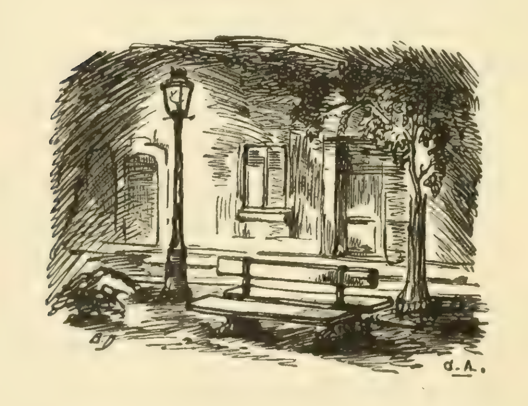
Ils dansent sur le plancher d'un bal public, droits l'un devant l'autre, se tenant à pleins bras, le duo de leurs corps emporté au rythme de la valse.

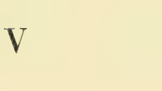
Souvent, rien d'anormal n'arrête l'attention. Parfois aussi un aspect étrange apparaît, et la réunion des deux silhouettes se résout en monstruosité.

C'est lorsque l'amoureuse Céline dresse sa fine stature, lève vers l'amant un visage de chair lumineuse, des yeux en fleur, une bouche dessinée en sourire ravi, c'est lorsqu'il émane de la charmante fille une lueur et un parfum, et qu'il y a pour partenaire à cette créature naissante un bandit aux yeux sanglants, aux poings de tueur, quelque bête basse effroyable-

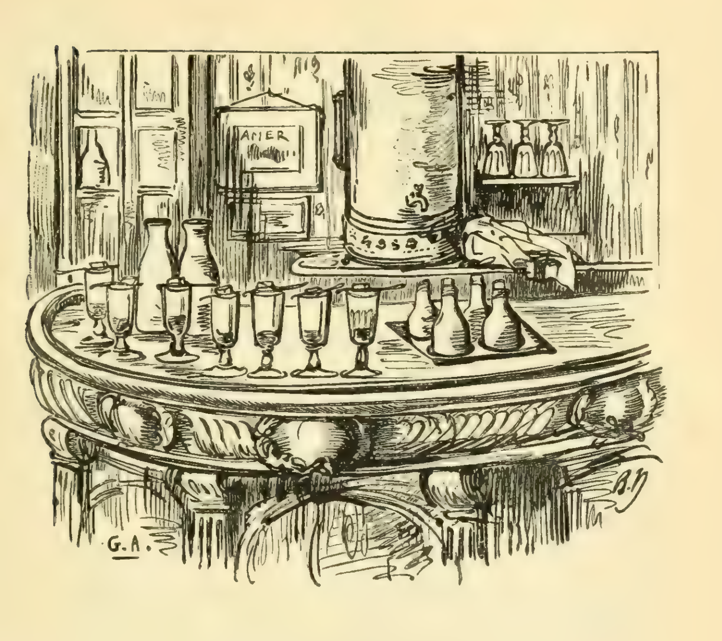
ment mâchoirée, et qui a fait sa proie de l'enfant.

Une idée de liaison contre nature, de différence d'essence, de race, vient à l'esprit. Le vieux mythe de la Belle et la Bête s'incarne à nouveau. Un animal aux lourdes pattes, à la gueule féroce, emporte vers sa tanière la petite nymphe inconsciente des avenues et des squares.





V



V. — L'ALCOOL

PENDANT que Céline se consumait ainsi, le père Pommier se brûlait à d'autres flammes.

Insensiblement, depuis les jours du Siège, il avait pris goût à la boisson : à toutes les boissons, le verre de vin avalé au hasard, l'apéritif de n'importe quelle couleur. La mort de ses fils devait tuer aussi quelque chose en lui, la faible volonté qui

vacillait au gré de l'occasion. Autrefois, il cédait, ramené par Justin, par Jean, comme un enfant. En ce temps-là, le verre bu aux minutes de repos n'était jamais suivi d'un autre.

— Viens donc, vieux père, le vin est meilleur à la maison...

Maintenant il succombait chaque fois.

L'invite et le piège étaient fréquents. Les décors et les scènes du drame de l'alcool se multipliaient, le vieil ouvrier, peu à peu, y eut son rôle de figurant et d'acteur, à son grand dommage.

Ce soir-là, dans la lourde chaleur de la fin du jour et la lumière dernière du soleil, ce fut au bas du faubourg, à l'intersection de la rue montante et du boulevard extérieur ombragé de platanes. La foule affluait au vaste carrefour, montait incessamment de Paris entrevu dans la vapeur du soir. La marche de tous ces gens, qui revenaient de leur travail, avait le caractère d'un assaut, d'une reprise de possession du chez soi, de l'endroit de repos, de flâne, de plaisir familier. Des nuances infinies pouvaient s'observer dans les mouvements et dans les expressions de ceux qui regagnaient ainsi leur gîte.

Les fatigues et les découragements étaient visibles chez certains, qui restaient un instant immobiles pour souffler comme des chevaux harassés avant de gravir une dernière côte. Chez le grand nombre, le mouvement de marche avait un aspect de force et d'allégresse. Ces allures libres, ces hommes souples et forts, de tous aspects, de toutes races, ces femmes à la figure courageuse, ces fillettes à tailles fines, ces guirlandes d'enfants, tout exprimait la joie de vivre, de posséder la rue, les arbres, le ciel rose, la chaleur et la clarté de l'été. Pourtant, à ce carrefour, il y avait un arrêt où se diminuait cette force en mouvement, où se compromettait l'avenir.

A l'un des coins s'ouvrait un petit café à façade blanche, mais, aux trois autres coins, un immense établissement, le bar de genre nouveau, alignait son comptoir, ses tables, ses appareils de distillation, boutiques barbares, propres, étincelantes de cuivres, d'étains, de verres, de glaces, où la soif est régie administrativement. Les trois façades, rouge et or, flamboyaient sous les rayons du couchant, les lettres et les chiffres énormes affichaient leurs promesses merveilleuses. Un patron, juché sur une haute chaise,

au-dessus du comptoir massif, figurait le prêtre et l'idole dominant l'autel. Les salles se creusaient en nefs et en bas côtés, avec des aspects d'églises, et même, dans l'un des trois établissements, se dressait un orgue prêt à mugir et à rythmer les offices de la boisson.

L'orgue, toutefois, fut muet, et chaque salle vide. Par ce beau temps, la clientèle restait dehors, aux petites tables envahissant le trottoir, une clientèle énorme, les rangs serrés comme au théâtre, tous les tumultes, toutes les gesticulations, toutes les paresses et toutes les béatitudes aussi. Dans les verres, l'absinthe embaumait l'atmosphère de son parfum.

Le spectacle, malgré tout, gardait sa douceur, son charme, sa vie épanouie. Ce n'étaient pas les sombres types, les rangées d'abrutis, debout devant le comptoir, ou assis sur de hautes chaises, ne quittant pas des yeux la liqueur ensorceleuse, remuant machinalement la cuiller dans l'opale trouble. Les gens, dehors, gardaient une vivacité, une conversation, un rire. Ils connaissaient la minute de la bonne halte. Ceux qui devaient s'arrêter ralentissaient le pas, stationnaient un instant sur le refuge,

sous les branches du candélabre, pour jeter autour d'eux un regard, choisir leur place, guigner leur coin, aller vers une table. Ce ne sont pas des isolés, des maniaques de l'absinthe : ils commencent, à n'en pas douter, leur apprentissage du poison, ils y trouvent la saveur charmante, l'appât délicieux.

Par groupes d'amis, ou en famille, ils s'assoient. Tout de suite, les verres sont sur la table, et le garçon, d'une main experte, dose l'oubli et la joie. La boisson est servie, non dans les gros et grands verres d'habitude, mais dans de petits verres à pied, des verres à bordeaux. Prise ainsi, l'absinthe semble perdre de son importance : on ne boit pas, on goûte dans ces menus verres qui sont vraiment des verres d'enfants. Simple illusion, d'ailleurs, créée par la malice de l'industriel. La petite absinthe vaut la grande, on en prend deux plus facilement, et il y a moins d'eau à ajouter, voilà tout.

Le calcul est bon, car le gentil petit verre à pied attire, de sa couleur pâle et de sa fine odeur, les femmes qui reculeraient peut-être tout d'abord devant l'immense gobelet à tarir. Les femmes, en effet, sont nombreuses, et toutes boivent leur

petite absinthe, comme des hommes. Certaines ont de menues hésitations, des minauderies comme autour d'un fruit défendu. Elles avancent les lèvres, dégustent en chattes gourmandes, leurs yeux brillent amoureusement.

Au premier rang, un lot de braves gens, le père Pommier, sa femme, Cécile et deux voisins : le père Chaudron et Paterneau.

La mère et la fillette boivent une boisson quelconque, apportée avec mépris par le garçon et dont les autres aussi se moquent. Bientôt Céline vint rejoindre le groupe, ses beaux cheveux en torsade, les yeux bleus, d'un bleu de bleuets, les joues d'un velours de pêche, un corsage rose où se sculptaient légèrement les jeunes seins.

Elle goûta l'absinthe dans le verre de son père, les bleuets de ses yeux se mirèrent dans le petit marécage vert.

Le père Pommier, à ce moment, prenant la parole, s'adressa à sa femme, lui expliquant ce que c'était qu'une bonne absinthe.

— Sais-tu comment il faut s'y prendre, pour qu'une absinthe ne fasse pas de mal ?

Il y eut une attention. Tout de même cela serait bien précieux, n'est-il pas vrai ? de pouvoir être assuré de l'impunité.

— Eh bien ! — dit le bon type pendant que tous regardent son visage épanoui, écoutent ses amicales paroles, — eh bien ! mes enfants, voici ce qu'il faut faire. Vous en prenez beaucoup, un bon demi-verre. Vous ajoutez l'eau tout doucement, une goutte toutes les minutes. Il faut être patient. Vous êtes là, bien installé, à l'ombre sous les arbres, vous regardez les passants en surveillant votre mélange. Prenez une heure, s'il le faut, pour bien préparer votre affaire. Et alors...

— Alors ?

Tous les visages attentifs sont tendus vers son visage hilare.

— ... Quand c'est fini, vous prenez votre verre et vous foutez l'absinthe par terre : vous êtes sûr qu'elle ne vous fera pas de mal.

Il rit jovialement, lampa la fin de son verre : tous rirent avec lui de la farce, et tous aussi achevèrent de boire leur absinthe de bon cœur.

Ce fut le commencement pour le père Pommier, cette petite absinthe prise sous les arbres. Il revint

seul, but à sa soif. Rien ne put l'arrêter. Mais il ne fut pas ivre, ne devint pas méchant, mangea à peu près comme d'habitude, quoiqu'il se plaignît parfois de n'avoir pas d'appétit et allât se coucher de bonne heure. Sa femme le croyait seulement fatigué par son travail, alors que peu à peu l'envahissait l'alcool, comme tout le quartier, d'ailleurs.

Le petit café à la façade blanche était un estaminet dont l'installation remontait pour le moins au temps de Louis-Philippe. La vétusté de son aspect, le suranné de son enseigne et de son ornementation, le vieillot de toute sa physionomie, faisaient de lui un anachronisme indiscutable parmi les établissements environnants. La façade blanche n'était pas réellement blanche, mais grisâtre, jaunie, à la manière d'une épreuve de vieille gravure. Les bandes d'or qui encadraient les panneaux, les lettres d'or de l'enseigne, étaient vert-de-grisées par les saisons humides. Les chambranles des portes et des fenêtres se disjoignaient, le vieux visage s'écaillait, le rez-de-chaussée craquait et geignait sous le poids de la maison, au tassement visible par la ligne infléchie du fronton de la boutique.


G.A.

L'intérieur était en harmonie avec l'extérieur. Des murs jadis blancs aussi, et maintenant d'une couleur de vieux cuir par trente ans de fumée de tabac. Des glaces aux cadres démodés. La salle de billard, séparée de la pièce d'entrée par un portique à trois ouvertures dont les écoinçons étaient peints de scènes mythologiques. On cherchait au comptoir une belle limonadière, vêtue comme la reine Marie-Amélie, avec un bonnet à rubans de feu, des anglaises tire-bouchonnées aux tempes, écoutant les propos galants d'un officier de la garde nationale. Aux petites tables de marbre, on croyait trouver de rusés commerçants d'Henry Monnier jouant au trictrac ou au reversis avec d'épiques bourgeois de Daumier, et l'on craignait de déranger quelque profond politique de quartier occupé à sonder le bulletin du *Constitutionnel.* Rien de tout cela. Mais il paraissait difficile de dire par quoi cela était remplacé. Si le billard n'avait attiré quelques amateurs, que l'on voyait ramper, guetter, bondir, à travers les arches du portique, le vieux café aurait toujours été vide.

Tout à coup il disparut, s'en alla rejoindre les hommes et les choses dont il devenait l'inutile et in-

vraisemblable survivant. Pendant quinze jours, il fut étayé, enveloppé de palissades. Un jeudi, une affiche immense, sur toile, annonçait la réouverture et une prime à tous les consommateurs qui se présenteraient. Le surlendemain, samedi, jour de paie, l'établissement nouveau fut inauguré au milieu d'une cohue de révolution ou de fête.

Plus de trace du petit café blanc et or. La devanture est toute en vitres avec des encadrements rouges. On voit d'un regard tout l'intérieur. Le portique supprimé, dans toute la longueur du café c'est un long comptoir en étain luisant, garni de fontaines et de bassins. Sur le mur, une immense glace contre laquelle s'étagent des bouteilles de toutes les couleurs et des verres de toutes les formes. En face, des tables rondes, en zinc, des chaises de jardin, en fer. Au fond, à la place du petit billard, un alambic de cuivre.

Derrière le comptoir, une armée de garçons en tabliers noirs de sommeliers, funèbres personnages, agiles, prestes comme des Arlequins, accomplissent leur besogne comme s'ils se livraient à des exercices de prestidigitation. Ils saisissent au vol les

mots que leur jette la foule des consommateurs qui emplit la boutique, ils étendent la main sans presque se retourner pour saisir une bouteille sur les rayons, du même geste sûr qui prend un livre sur les rayons d'une bibliothèque. Pas un instant d'hésitation dans leur manipulation et leur dosage des poisons variés, verts, rouges, sombres, clairs, étincelants, qu'ils versent à la ronde. Ils jettent la quantité obligée au fond du verre, précipitent le mélange, installent la carafe d'eau, s'emparent aussitôt des verres vidés, les trempent au bassin, les placent sur l'égouttoir, et toujours et sans cesse recommencent les mêmes opérations avec une fougue semblable. C'est à croire que les instants sont comptés, que les minutes sont précieuses, qu'il s'agit de sauver des angoisses de la soif une malheureuse population desséchée et avide.

Réellement, l'affluence explique une pareille précipitation mécanique. Il y a autant de monde au dehors que dedans, la queue d'un théâtre un jour de représentation populaire. On aurait pu organiser un service d'ordre et donner des numéros. C'est que l'attraction est grande. Les consommations sont d'un sou moins chères que dans les établissements

connus pour vendre le meilleur marché. C'est une révolution dans le régime des boissons, l'alcoolisme facilité aux classes nécessiteuses, le *delirium tremens* mis à la portée de toutes les bourses. Les gens qui s'écrasent à la porte semblent comprendre l'étendue d'un tel bienfait et font ce qu'ils peuvent pour se prêter à une telle propagande philanthropique. Leurs faces sont anxieuses, ils attendent avec fébrilité le moment où ils pourront réclamer à leur tour, aux noirs sommeliers, leur part de poison.

Et la prime? la surprise? l'encouragement?

Oh! c'est bien simple, et l'inventeur n'a eu, ici, qu'à se laisser aller aux impulsions de son génie naturel. La prime, c'est que tout consommateur aura droit, AUJOURD'HUI SEULEMENT! JOUR DE L'INAUGURATION! à une seconde consommation qui sera, celle-là, absolument gratuite, qui établira, on l'espère, des liens de gratitude et d'amitié entre le passant et le comptoir de zinc. Comment oublier une telle largesse, et le jour fameux où l'on a pu prendre deux absinthes pour le prix d'une seule! Car ceux qui entrent là ne demandent pas du sirop de groseille. C'est l'absinthe qu'il leur faut, c'est son par-

fum sauvage, c'est sa force brûlante. Et c'est l'absinthe, en effet, qui remplit les verres, les bouches, les yeux, les cerveaux, de sa couleur trouble, de sa vase, de son ivresse cruelle.

Au soir, la foule avait grossi encore. Des hommes, des femmes attendaient leur double ration, et leurs visages avaient l'expression fixe et machinale des mendiants à la porte d'une église. D'autres qui étaient sortis, possesseurs enfin de la prime, se disputaient avec de grands gestes incohérents tels que l'on en voit à Sainte-Anne, et tout à coup se ruaient en une rixe où les têtes sonnaient sur le pavé. « Laissez-les s'expliquer ! » criaient des voix folles pendant que des femmes dansaient autour des combattants. Et ce fut ainsi toute la soirée, lorsque les lumières flambèrent, illuminèrent l'alambic, le comptoir d'étain, les verres, les fioles, les glaces, une féerie de lumières que regardait la sombre foule de la rue.

Le père Pommier rentra encore ce soir-là avec une meurtrissure au visage : un coup qu'il avait reçu, dit-il, en voulant séparer deux combattants. Un autre jour, il était manifestement ivre, parlait trop,

la langue embarrassée, répétait dix fois les mêmes histoires. Sa femme voulut le sauver : elle lui fit honte devant ses filles, et le brave homme promit de ne plus s'arrêter au maudit comptoir. Il manqua à sa promesse, mais il revit devant lui le visage résolu, les yeux impératifs de sa femme, et il parut d'abord se soumettre.

Il devint bientôt hypocrite, sut tromper la surveillance. L'heure verte sonne partout à la fois. Elle sonne dans tous les quartiers de la ville, au boulevard et au faubourg, à l'horloge du café élégant, à l'œil-de-bœuf de la boutique du marchand de vin. Mais le bonhomme Pommier va tout droit vers le décor qui exprime le mieux la halte de la fatigue humaine, la recherche farouche de la diversion et de l'illusion. C'est peut-être un peu loin de chez lui, au bas du faubourg du Temple, mais il a du travail en ce moment à l'intérieur de Paris, et quand il est seul par les rues, revenant fatigué, rêvassant vaguement sur son existence laborieuse, sur la misère du monde et sur ses chagrins personnels, son attendrissement sur lui-même ou sa révolte contre le sort se traduisent invariablement par la soif. L'établisse-

ment sauveur se présente alors à lui comme par enchantement, et il entre.

C'est à l'endroit où la longue rue en pente passe comme un pont au-dessus du canal, où le chemin d'eau et la chaussée de pierre se coupent, créent un carrefour. L'eau jaillit des écluses, le niveau monte, une lente navigation de gros bateaux, de lourds chalands, s'établit sur la surface paisible à ras du quai. Le calme miroir réfléchit le ciel délicieux. Les bateaux sont suspendus dans l'espace, errent au-dessus des nuages. La lumière rose du soleil fleurit dans la verte étendue.

D'où vient que la foule qui marche ne s'arrête pas au parapet pour jouir des adieux du jour, de la beauté de l'eau, de la fuite légère des nuages ? D'où vient que nul ne veut regarder les hauts et massifs bateaux, si doucement posés sur cette clarté de mirage, que nul ne s'intéresse à ce glissement régulier, à ces mâts fiers, à ce labeur pacifique, — que nul ne jouit de la minute exquise qui ne reviendra plus, à peine née, déjà évanouie ?

Tout le monde va du même pas, contribue au piétinement de troupeau qui tient la largeur de la

chaussée. Presque tous les yeux qui pourraient refléter de la lumière sont baissés vers le sol, et ces regards qui ne voient pas, ces regards perdus, tombent dans la poussière ou dans la boue. Ces passants aux pieds traînants, les bras las, la tête basse, s'en vont vers la nourriture et le gîte, vers la soupe chaude et vers le sommeil. La poésie qu'ils ont en eux, les révoltés et les résignés, les réfléchis et les indifférents, — c'est de continuer à vivre, c'est de réparer, de retrouver les forces perdues d'aujourd'hui, pour recommencer demain.

Beaucoup, pourtant, de ceux qui arrivent ainsi au carrefour, montrent une inquiétude et une habitude. Ceux-là s'arrêtent, mais ce n'est pas pour regarder le ciel renversé dans l'eau, les barques mêlées aux nuées. Ils ont le mouvement tournant et machinal des chevaux qui entrent à l'écurie le soir : eux aussi ils tournent, et ils entrent.

Ce n'est ni le café, ni la boutique du marchand de vin, et c'est à la fois l'un et l'autre. C'est l'endroit spécial où l'on boit l'absinthe, — où l'heure verte sonne dans sa plénitude, sa solennité.

A l'extérieur, un long et haut rez-de-chaussée aux

cloisons blanches, aux vitres claires, une mise en scène de rectitude et de propreté. Quelque chose de bourgeois et d'administratif, de cossu et de sérieux. Il est évident, dès le dehors, qu'on ne peut entrer là que pour accepter une règle, accomplir une fonction.

L'intérieur est en accord avec ce premier aspect. Les choses sont correctes, d'une propreté brillante, d'un luxe froid. Ici aussi, le comptoir d'étain où l'on pourrait s'accouder à cent, et derrière le comptoir, la glace, les rayons de verres et les bouteilles. Entre les portes-fenêtres, partout où il y a une place, des tonneaux énormes, à robinet de métal. A chaque bout du comptoir, l'alambic de cuivre.

On ne boit que de l'absinthe. La rangée de verres, devant les consommateurs, est verte, du vert opalin, sans transparence, aux remous opaques. Un parfum terrible, déjà enivrant, règne dans la salle, asservit immédiatement ceux qui entrent. C'est une odeur de nature, de forêt au soleil, d'herbes mystérieuses, cachées au lointain des halliers, des clairières inconnues, une poussée de plantes dangereuses, mortellement épanouies dans la chaleur torride.

De temps en temps, une main saisit une carafe,

fait filtrer l'eau glacée goutte à goutte. Le nuage se forme, s'élève, tournoie. La main se crispe sur le verre, on la voit monter, on voit une tête qui se renverse, une bouche qui boit, des yeux qui se ferment.

L'homme avale l'oubli. Il se change magiquement, il se donne d'autres yeux, une autre pensée.

L'heure verte est pour lui l'heure de la féerie, de la déraison. Il ne voit rien, ne veut rien voir de la rue, de l'eau, des nuages, des passants ses semblables, qui le frôlent, auxquels il est lié par la même loi de travail et de misère. Mais dans ce verre-là, empli par le nuage trouble, il voit ce qu'il veut, et ce qu'il voit, il ne le dit pas. Il garde pour lui tout le petit monde qui scintille et palpite en son esprit, à l'appel de ce parfum inconnu, à la sensation de ce goût de feu, de ce goût incendiaire, où il semble que tout brûle, que les herbes vénéneuses flambent. Il garde pour lui les fées en robe de gaze qui rasent la surface du marécage, de cette bourbe amassée en ce verre, tenu par la main crispée. Il garde pour lui les lutins cruels qui se précipitent par son gosier, l'envahissent, dansent frénétiquement dans son cœur et dans son cerveau,

lui parcourent les veines, les bras, les mains, viennent jusqu'au bout de ses doigts fébriles.

Rien, il ne dit rien. Le buveur de vin est bavard, le buveur d'absinthe est silencieux. Il veut jalousement, pour lui seul, ses décors irréels, ses songes, ses abîmes. Les buveurs d'absinthe sont des fidèles absorbés par un rite, des croyants moroses en proie au charme endormeur. Ils sont debout les uns auprès des autres. Presque tous des isolés. Peu se connaissent, peu se parlent. Ils boivent, font un signe pour qu'il leur soit versé une autre ration, puis une autre... Ils sortent.

Cet enfer a ses cercles. Sans cesse l'homme devenu la proie de l'alcool devient un autre homme. Sa tristesse s'aggrave, sa fureur va naître. Tous ceux qui boivent, debout contre le comptoir d'étain, ne sont pas encore pareils. Il y a des gestes doux, des figures jeunes, éveillées, plaisantes. Certains ne font que goûter au poison, s'observent, croient ne prendre qu'un réconfort.

Auprès d'eux, la brusquerie apparaît. On voit gagner la pâleur verdâtre sur les visages, s'affirmer les gestes de bras cassés, de mains malades. Aux coins sombres, des vieux avant l'âge se sont installés pour

savourer longuement l'ivresse brûlante. Des visages terribles surgissent, en proie à l'idée fixe, au délire de la persécution. Des mâchoires remuent, des bouches grommellent des menaces en dedans, des doigts terreux tremblent, l'effroi passe dans des yeux chagrins, la colère va surgir. L'heure verte, un jour, sonnera pour ces pauvres hommes l'appel forcé à la folie, au suicide, à l'homicide. Les bateaux continueront de passer lentement dans la féerie ignorée du soir.

C'est ainsi que le père Pommier but loin de chez lui, à l'un des angles du faubourg du Temple et du canal. Il fut la victime de ce guet-apens de l'absinthe installé à l'entrée du faubourg. Il y tomba le premier jour où il passa devant la vitre claire et le comptoir éclatant. Un calcul lui fit prendre sa décision brusque d'entrer et de boire : il se dit que, là, il ne pouvait subir la venue et le reproche muet de sa femme, la gêne de la douce autorité qui l'aurait détaché de l'endroit dangereux et ramené comme en laisse. Caché dans la foule des buveurs qu'il ne connaissait pas, il était tranquille, isolé de tout, égaré, perdu dans un pays délicieux, dans la forêt verte de l'absinthe aux senteurs capiteuses.

Comme les autres, il boit et il apprend à boire. Il savoure maintenant le breuvage subtil : il sort, la tête chaude et active, il se croit rajeuni. Quand il rentre, il se tient droit, il est aimable, il ne morigène personne. Il n'en est encore qu'à la période de légère surexcitation, très légère, et si le parfum d'absinthe ne le dénonçait pas, on pourrait le croire simplement jovial et enjoué. L'abattement succède à cette agréable faconde. Il mange sans faim, en se forçant. Le vin du ménage lui semble fade, et à peine le repas est-il fini qu'il est en proie à une invincible envie de dormir. Il se couche, tombe aussitôt au lourd sommeil.

Un jour, buvant devant le comptoir, il fait un mouvement machinal comme s'il était attiré par quelque aimant, et il découvre au carreau les frimousses de ses deux filles. Il a l'air interdit d'un enfant pris en faute, sa main tremblote en posant le verre, et, pour dissimuler son embêtement, il les fait entrer, malgré le refus de Cécile, les accable de plaisanteries et de gentillesses, ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait, les oblige à boire une absinthe à elles deux. Elles reviennent avec lui, grises comme des oiseaux qui

sortent d'une vigne. Devant la mère au visage bouleversé, le père essaie de plaisanter, Céline rit, Cécile pleure.

— Ben quoi ! nous avons pris la « verte » tous les trois.

La mère fait coucher ses filles, les endort, — Céline sournoise, Cécile désolée, — et elle retourne vers le père, lui parle net, comme elle sait parler. Elle s'aperçoit vite qu'il entend à peine : elle le laisse se coucher et dormir.

Le lendemain, qui est un dimanche, ils ont la conversation ajournée la veille. Le père Pommier est très doux, très conciliant, il écoute, il répond par l'éternelle raison des buveurs de toutes professions :

— C'est le métier qui veut ça !

Tout de même il semble comprendre, et, elle, voulant profiter de ses avantages, lui dit qu'il a l'air fatigué, qu'il a changé, vieilli, qu'il ferait bien de boire, au moins pendant quelque temps, de l'eau rougie à ses repas, ou du lait, s'il veut. Le père Pommier rigole et se cabre :

— Mais, ma pauvre femme, de l'eau, du lait, ce n'est pas ça qui me donnera des forces !

— Des forces, tu vois bien que tu n'en trouves pas dans le vin et l'absinthe.

— Tu crois, toi ! Il n'y a que ça, pourtant, pour vous remonter un homme.

Elle ne se décourage pas, insiste tant et si bien qu'il finit par consentir à l'eau rougie, s'engage à ne rien prendre en dehors de ses repas.

Pendant les jours qui suivent, le père Pommier est un exemple de sobriété, revient sur l'impériale de l'omnibus pour ne pas être retardé en route par les copains, rentre plus tôt, apporte des semaines qui n'ont pas été écornées chez le liquoriste.

Cependant, l'absinthe, qui avait d'abord servi de prétexte pour trinquer avec les camarades, était devenue une utilité pour « préparer l'appétit ». Bientôt même, toute explication mise de côté, elle allait être une maîtresse impérieuse. Le père Pommier était « pris » au deuxième verre. Son cerveau se brouillait, sa main tremblait à la besogne, ses jambes vacillaient sur l'échelle, ses yeux clignotaient, et il ressentait des nausées qui le faisaient blaguer par les autres, plus aguerris. En six mois, il reçut deux fois son compte dans les maisons où il travaillait. Cela

était dur pour lui, et il reconnaissait bien, au fond de lui-même, qu'il n'avait pas de plus cruel ennemi que le « sacré perroquet », ainsi qu'à l'atelier ils appelaient familièrement la terrible verte.

Aussi cachait-il chez lui la véritable raison de son chômage.

— Je suis sûre, — lui disait sa femme, — que le patron a su que tu buvais.

— Mais non, mais non, — répondait-il nonchalamment.

— Tu es pourtant aussi bon ouvrier que Sauton, Fichet et Malin... Pourtant, on ne les renvoie pas, eux !

— Leur tour viendra comme à moi, tu verras, tu verras !

Il en avait été quitte pour chercher du travail, et il avait été assez heureux, jusque-là, pour en trouver.

Un samedi soir, à six heures, il rentra chez lui.

— Voilà le père Pommier encore sans ouvrage, — dit la concierge à une de ses locataires. — Il ne m'a pas dit bonjour en passant, c'est qu'il est embêté, vous verrez que demain il sera encore en vacances, si

on peut appeler ça des vacances. Qu'est-ce que va dire sa femme ? D'autant que sa fille aînée lui en cause aussi, des ennuis, dans un autre genre !

— Quand est-ce que les hommes ne boiront plus ? — répondit la locataire, — ce sera alors le paradis pour les dames !

Le père Pommier montait l'escalier, frappait à sa porte. Sa femme vint lui ouvrir.

— Pourquoi frappes-tu ? Tu n'as donc pas ta clef ?

— Ah ! si... — bégaya-t-il.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? tu as bu ?

Pommier haussa les épaules sans répondre, entra dans la petite salle à manger, décrocha une pipe, prit un journal qu'il avait dans sa blouse et se mit à lire silencieusement.

Sa femme, après un tour à la cuisine, vint le rejoindre.

— Tu as ta semaine ? — demanda-t-elle anxieusement.

Tout en continuant sa lecture, Pommier fouilla dans sa poche et posa sur la table, en deux fois, des pièces blanches et des sous. Sa femme, d'un coup d'œil, vit qu'il ne manquait rien.

— On a payé pour toi, ce soir, alors, — dit-elle, — car tu sens l'absinthe. Je croyais pourtant que c'était fini, tu m'avais juré de ne pas devenir un ivrogne.

— Ivrogne ! tu as le mot dur parce qu'on a trinqué un peu. Je ne suis pas même éméché !

De fait, il était très calme. La voix de sa femme devint plus douce :

— Tu n'as pas été chercher Cécile à la sortie de son atelier, ça va la mettre en souci.

— Je n'y ai pas pensé, — répond-il distraitement.

Le lundi matin, Pommier retourna comme de coutume à son travail, et le soir il rentra chez lui à l'heure habituelle. Il semblait préoccupé, ne parlait pas, et de temps à autre poussait de longs soupirs.

— Qu'as-tu, vieux ? — lui demanda sa femme.

— Rien.

Le jeudi, la mère eut des pressentiments. Pommier, quoique toujours ponctuel, était de plus en plus abattu et morose.

« Il y a quelque chose, sûrement », — pensa-t-elle.

Le soir, elle rencontra un des camarades d'atelier de Pommier.

— Bonjour, monsieur Malin.

— Eh bien ! madame Pommier, votre homme a-t-il enfin trouvé à s'embaucher ? — dit bonassement l'ouvrier.

— Oui, oui, — répondit sans trop savoir pourquoi la femme qui se sentait défaillir.

Elle revint chez elle, la gorge serrée, les mains moites.

Pommier l'avait devancée. Il était assis, lisant encore et toujours machinalement le journal.

Elle le regarda, ses traits étaient tirés, ses yeux battus, son visage las d'une grande fatigue. Elle eut pitié de lui. « Il me cache qu'il est sans ouvrage et il doit courir partout pour en retrouver. Il n'a rien osé me dire, il a craint mes reproches. » Elle le voyait là, affalé, n'osant bouger, comme écrasé sous le poids de son mensonge. « Pauvre homme ! ce n'est pas gai d'être craintif et tremblant ainsi, comme un enfant ! » Elle s'approcha de lui.

— Je sais tout, — lui dit-elle doucement, — donne-moi la main, je ne t'en veux pas si tu essayes

encore vraiment de te corriger. Songe à nos tristesses passées, à nos soucis de maintenant. Quand tu prendras le maudit poison, pense que dans ton verre tu bois mes larmes, et ose t'en enivrer après, si tu le peux !

Le père Pommier raconta lui-même une histoire effroyable qui aurait dû le faire réfléchir, s'il avait été encore capable de réflexion, l'histoire du père et du fils Rouillard.

Le père était un vieux soûlard incorrigible. Il buvait de tout, sans préférence. Sa femme en avait vu de dures avec lui : il la battait, battait aussi son fils, âgé de vingt ans, et au paroxysme de la fureur, il cassait tout ce qui se trouvait sous sa main. Il dépensait sa paye quand il travaillait, et sans ouvrage, volait sa femme, vidait les poches de son fils. Il couchait une partie des nuits au poste, ou sur un banc du boulevard extérieur. Il en était arrivé à n'avoir plus la force de la besogne, et c'est à peine s'il pouvait se traîner jusqu'au comptoir du bar.

A travers les vitres, ses camarades l'apercevaient, et charitablement, l'un d'entre eux venait à son secours, lui offrait le bras jusqu'à la chaise d'où

il se levait quelques heures après, morne, hébété.

Son fils, sa femme, venaient quelquefois le chercher.

La femme ne savait que supplier :

— Viens, allons ! viens, rentre, ne me fais pas honte dans la rue.

Si le fils venait, c'étaient alors deux hommes en présence.

Le fils était un rangé, un ouvrier sérieux, âpre au gain, ne plaisantant pas avec ce qui pouvait alléger sa bourse. Le père, pour lui, peu à peu, était devenu l'ogre, — l'ogre installé dans le ménage. Il ne buvait pas, écœuré dès l'enfance par l'odeur âcre et pourrie qui émanait de son père. Une absinthe lui faisait lever le cœur. Il aimait la mère pour sa conduite de bonne ménagère martyre, il haïssait le père pour le désordre, la gêne, la déconsidération, qu'il apportait chez lui. Ce n'était plus le « père », mais le « soûlot », pour ce fils sérieux et peu charitable.

— S'il pouvait crever une bonne fois ! — disait-il à sa mère qui ne répondait rien, fatiguée de cette vie de tristesse et de dégoût.

Un soir, le fils alla chercher le père chez le mastroquet. Pommier était là aussi. Quand il vit entrer Rouillard fils, il prévint tout bas Rouillard père. Le fils s'approcha :

— Eh bien ! es-tu saoul ? as-tu ton content, ivrogne ?

— Fous le camp, ou je t'assomme, — vociféra le père Rouillard en levant une carafe.

Pommier s'interposa, reçut le coup, heureusement amorti par son bras levé.

Le fils parut ne s'apercevoir de rien :

— Une verte, et carabinée ! — dit-il au patron.

— Il veut faire comme son père. Voilà bien le mauvais exemple ! — dirent les buveurs autour d'eux.

On apporta l'absinthe. Le verre du père était vide.

— Tiens, bois donc celle-là à ma santé, — dit le fils changeant les verres.

Le père avala l'épais breuvage par petites gorgées gloutonnes.

— J'vas trinquer avec toi, maintenant, — dit le fils. Une absinthe et un bitter, — commanda-t-il, et des deux verres il fit un mélange :

— Tiens, goûte ça ! ça te fera du bien.

Le père but encore pendant que le fils, froidement et placidement, le regardait.

— Tu ne bois pas, — dit le père Rouillard vidant son verre et regardant son fils par-dessus le bord.

— Mais si ! je bois.

Et pendant que le père, mal à l'aise, reposait son vieux visage violacé entre ses mains, le fils remplit encore le verre vide.

— Allons ! finis ton verre, qu'on parte.

— Tiens ! — ricana le père, — quand y en a plus, y en a encore.

Il avala le reste. Quand il voulut se lever, il tomba. Le garçon, le patron voulurent le relever.

— Qu'allons-nous en faire ? — interrogea le patron regardant le terrible fils.

— Flanquez-le à la rue, elle n'est pas faite que pour les chiens.

Et il sortit sans vouloir rien écouter, rentra chez lui en disant :

— J'ai trouvé le bon moyen pour guérir le père : il ne nous embêtera plus.

On déposa avec précaution le père Rouillard contre

un bec de gaz, où il fut ramassé par les gardiens de la paix, et porté au poste voisin. Les passants, voyant cet homme tenu par les pieds et par la tête, disaient :

— C'est un homme qui vient de mourir dans la rue.

Le père Rouillard « mourut » ainsi plusieurs fois. Le fils lui donnait de l'argent autant qu'il lui en fallait pour sa chère boisson, l'accompagnait souvent au bar, préparait lui-même les purées vertes, s'en allait quand l'autre était ivre-mort.

L'ivrogne ne rentrait plus chez lui. Aussi le ménage redevint propre, il y avait de l'argent de côté. Plus de scènes, la soupe toujours chaude et grasse. La mère était enfin tranquille, et le fils attendait la fin. Il n'attendit pas longtemps. Le père tomba comme une masse, foudroyé, un soir où le fils lui avait payé quatre absinthes, et lui offrait filialement la cinquième.

Le père Pommier dit inconsciemment les scènes brutales de ce drame dont tout le quartier parlait. Sa femme fut terrifiée, eut pour la première fois, peut-être, une colère, contre ce fils monstre de vertu, qui lui faisait, dit-elle, plus horreur que le père. Ce

n'étaient pas Justin et Jean qui auraient agi ainsi. Elle espéra que son pauvre homme ne remettrait plus les pieds dans les endroits où se commettaient d'aussi abominables crimes.

Il y eut malheureusement encore des arrêts dans son travail, des mortes-saisons, des jours de maladie. Il fallut toucher plusieurs fois aux mille francs de la tante d'Andilly pour payer le terme, pour acheter des vêtements, du linge, pour solder des notes chez le boucher et le boulanger. Peu à peu la somme s'épuisa, mais grâce à ces mille francs, les Pommier ne connurent pas la misère, — grâce aussi à l'économie, à la vigilance de la mère.

Le père Pommier maugréait et s'ennuyait s'il n'avait rien à faire. Lorsqu'il avait gagné sa journée, il était heureux de se retrouver chez lui, d'être reçu par le regard accueillant de sa femme, par la câlinerie de Céline, par l'air sérieux et content de Cécile, où sa mémoire retrouvait toujours un peu de Justin et de Jean. Blanchette aussi lui faisait fête, avec toutes sortes de démonstrations. Il était ravi d'apprendre que la petite chatte blanche le sentait venir de loin, et il l'entendait miauler derrière la porte

avant qu'il eût tourné la clef. Sitôt qu'il entrait, elle se jetait sur lui, se frottait à ses jambes en ronronnant, lui grimpait aux épaules, câline et contournée, lui devenant un col de fourrure vivant. Il la prenait, la faisait sauter comme il faisait autrefois de ses petites filles, l'appelait près de lui pendant le dîner, la laissant happer de bons morceaux dans son assiette. Il paraissait alors satisfait. Mais, s'il buvait peu, il ne mangeait guère non plus. La nourriture lui répugnait chaque jour davantage, il lui fallait un effort visible pour achever ce qui lui était servi, n'y arrivant pas toujours. Après le repas, il retombait à la tristesse, et sa femme remarqua qu'il changeait réellement, qu'il maigrissait. Plusieurs fois aussi, elle s'aperçut qu'il était congestionné, qu'il avait les yeux tout drôles.

Un soir, il dit brusquement :

— Tu ne vois pas que Blanchette est malade ?

Il la prend, l'observe.

— Mais oui ! — dit-il, — elle est enragée !

— A quoi penses-tu ? — dit la femme, surprise, regardant Blanchette et son mari.

La chatte ronronnait dans les mains du bonhomme, fermant à demi ses yeux bleus.

— Oui, oui, — dit-il — elle est enragée : il faut la tuer.

Elle lui retira l'animal des mains. Il n'y fit pas attention, se mit au lit.

Au matin, la mère revint sur cette lubie extraordinaire :

— Pourquoi donc voulais-tu, hier soir, que la chatte fût malade, et pourquoi voulais-tu la tuer?

Il ne se souvenait de rien, alla comme d'habitude à son travail, puis les fillettes partirent pour l'atelier, la mère resta seule. Elle fut étonnée de voir son mari rentrer avant la fin de sa journée.

— Oui, — dit-il, — j'ai mal à la tête. Je vais me reposer... J'irai à mon travail demain matin, quoique le patron m'ait bien recommandé de me soigner et de ne pas me tracasser pour ma besogne. Ça ne fait rien, j'irai tout de même.

Il dort, en effet, jusqu'au soir, puis il se lève avec une physionomie bizarre. C'était en décembre, il faisait très froid : la petite chatte roulée en boule se chauffait auprès du poêle, son fin museau entre ses pattes.

Pommier la regarde :

— Tu ne vois donc pas, Marie, que la chatte est enragée !...

Avant que sa femme ait pu seulement faire un pas pour l'en empêcher, il se baisse, saisit la chatte par le cou, l'assomme d'un coup de poing, la rejette inerte, sans que la petite bête ait eu le temps de se réveiller. Puis il sort, ne veut rien écouter... A son retour, assez avant dans la soirée, on n'ose rien lui dire, et lui non plus ne fait aucune allusion à ce qui s'est passé, ne dit pas où il est allé.

Plusieurs jours se suivent, sans rien de particulier dans les allures du père Pommier. Un soir, il rentre très gai, dit qu'il a fait une bonne journée, embrasse tout le monde, dîne, se couche, s'endort. Vers minuit, il se réveille, pleurant à chaudes larmes, prend les mains de sa femme, lui demande pardon de lui avoir fait parfois du mal, et pendant plus d'une heure il parle. Toute sa vie repasse dans ses paroles : leur mariage, la naissance de leurs fils, de leurs filles, leurs années de travail, de chagrin, de joie... Il revoit les jours du Siège et de la Commune, la mort de Justin à Buzenval, de Jean au Père-La-

chaise ; il dit qu'il faudra bien veiller sur Céline, et que Cécile est une bonne petite fille...

Sa femme est navrée et inquiète, veut le tranquilliser :

— Mais oui, mon pauvre homme, nous avons tout supporté, et nous sommes encore là... Et nous pouvons encore être heureux avec nos filles... Pourquoi me dis-tu tout cela ?

— J'aurais bien voulu être heureux avec vous. J'aurais voulu nous retirer tous à la campagne, dans une maison avec un jardin. On aurait eu des lapins, des poules. On aurait respiré un autre air qu'à Paris.

— Mais oui, nous nous retirerons à la campagne, — dit sa femme. — Allons, ne pense plus à tout cela, dors tranquille.

Il continue, lui dit qu'il l'aime bien, qu'il a toujours fait son possible pour qu'elle eût la vie la plus douce et la meilleure.

— Si je t'ai fait de la peine, pardonne-moi, — répète-t-il sans cesse, — c'était sans le vouloir. J'ai été entraîné, je ne pouvais pas résister. Je me promettais toujours de ne plus recommencer, et

toujours je retournais à ce sacré comptoir. Je ne sais pas ce qui me menait : c'était comme une force qui me poussait. Bien des fois, à la porte, je voulais me sauver, mais ma main prenait la poignée, et j'entrais sans savoir ce que je faisais.

Et il recommençait :

— Je t'aime bien, pardonne-moi...

Et il l'embrassait comme du bon pain. Elle ne put s'empêcher de pleurer avec lui.

Il se tait, elle le croit calmé, quand tout à coup il se lève, frémissant, dégoûté, s'écriant que le lit est plein de punaises. Sa femme allume la lampe, lui fait voir qu'il se trompe. Il a passé un pantalon, il va, vient, se démène.

— Regarde ! — s'écrie-t-il. — Les draps en sont couverts... Elles sortent du plafond, descendent le long du mur. Tout en est noir...

Il veut les tuer, se précipite. Ses filles, réveillées, viennent. Il ouvre la porte du logement, se sauve en criant qu'il va à son travail. Sa femme descend derrière lui, ne peut suivre sa course dégringolante, entend la porte de la rue s'ouvrir et se refermer. Les deux sœurs, qui se sont mises à la fenêtre, ne voient

qu'une silhouette gesticulante qui s'enfuit, et bientôt se perd dans la nuit glaciale.

Elles rejoignent leur mère, courent avec elle, ne savent quelle direction suivre, rentrent, espérant que lui aussi est revenu. Rien!... Elles recommencent leurs recherches, vont chez le patron, battent le quartier, le chemin qui était son chemin chaque jour. Au matin seulement, elles sont épouvantées par une lettre administrative qui leur fait savoir que le père Pommier est à l'asile Sainte-Anne.

Il lui est arrivé ceci que, très loin, au quai de l'Hôtel-de-Ville, les gardiens de la paix l'ont arrêté, fiévreux et hagard, n'ont pu tirer aucune réponse de lui. Ils l'ont conduit au poste, où il a été pris d'un délire furieux, a voulu tout saccager. On a dû l'attacher, le garder à vue. Du Dépôt, le médecin l'a envoyé à Sainte-Anne, où il n'a pu être maîtrisé que par la camisole de force. A travers ses cris entrecoupés, il a pleuré son nom et son adresse. Les trois femmes apprennent cela à l'hôpital.

— Maintenant, où est-il?

— Il est là. On va vous mener vers lui. Il est décédé dans un accès de delirium.

On guide les trois malheureuses, pâles et muettes, par des couloirs, on ouvre des portes, et subitement, sur une dalle d'amphithéâtre, elles voient le pauvre père Pommier, tout blême, la barbe presque blanche, les yeux clos. Son visage est d'une tristesse indicible.

Elles l'embrassent et sanglotent. Il est dur et froid comme un marbre.

Le lendemain, elles viennent l'enterrer, suivent toutes trois le cercueil, sur lequel elles ont déposé un bouquet de violettes, et elles rentrent...

Elles restèrent toute la fin de la journée sans trouver rien à se dire, hébétées par la catastrophe, ayant la sensation qu'une main violente et irrésistible s'était abattue sur la maison, avait raflé le père Pommier en un instant. Tout à l'heure il était là, maintenant il n'y est plus. Machinalement, on le cherche, on ne le trouve pas. Il s'est évanoui, il a disparu, il ne reviendra jamais. La mère songe à ce vieux compagnon d'existence qu'elle avait aimé aux jours de sa jeunesse, et qui était devenu peu à peu comme un enfant parmi ses enfants. Son sentiment pour lui était un sentiment maternel, il avait accepté cette tutelle, s'habituant facilement à s'en remettre à elle

de tous les détails de sa vie, craignant ses observations et ses reproches. De même il avait été pour Céline et Cécile un bon camarade plutôt qu'un père, un camarade qui criait parfois et se fâchait, exerçant sur elles, oh! faiblement, l'autorité dont il ne se servait pas envers sa femme, mais bien plaisant malgré tout, sachant distraire et faire rire les fillettes. Aussi toutes trois éprouvent-elles la même douleur.

Céline, si légère, si insensible, pleure à gros sanglots, sa mère et Cécile doivent la caresser et la calmer. Et toutes trois reprennent machinalement les travaux habituels de la maison.

Immédiatement, la mère a le sens exact de leur situation. Elle se voit soudain, avec ses quarante-huit ans, une vieille femme presque finie. La glace lui montre son visage creusé en masque funèbre, une poussière d'argent aux cheveux, les yeux brillants et scrutateurs où toute la vie est réfugiée. En face d'elle, Céline et ses vingt ans, jolie, les yeux veloutés, la bouche rose entr'ouverte, avec quelque chose de flétri, d'incompréhensible, une subite fatigue de sa jeunesse, — et Cécile avec ses quinze ans, Cécile qui n'est pas jolie et affriolante comme sa

sœur, mais qui rayonne d'un doux mystère : il y a en elle la beauté de la pensée en formation, une lumière semble émaner de son front bien fait, de ses yeux gris, attentifs et spirituels.

Tous les hommes de la famille partis, le problème de la vie va maintenant se poser de façon plus catégorique devant les trois femmes réunies, ce soir-là, en cette veillée silencieuse.





VI



VI. — CÉLINE ET CÉCILE

Désormais, les trois femmes sont seules. La triste prévision de la mère aux jours du Siège de Paris s'est réalisée point par point. Le chef de famille ne lui a été d'aucun secours, est tombé, lui aussi, comme ses fils, sous les coups d'on ne sait quelle secrète fatalité, avec cette différence qu'il a, on peut le dire, cherché son sort. Justin et Jean, au con-

traire, ont obéi à une puissance plus forte que leur volonté, à un ensemble de circonstances qu'ils n'avaient pas créées, qui disposaient d'eux, malgré eux, malgré tout. Ils avaient gardé l'idée qu'ils remplissaient leur devoir en obéissant au destin. Mais le pauvre père Pommier, s'était-il laissé assez opprimer et vaincre ! Un verre après un autre verre, c'était toute son histoire. La vapeur corrosive qui montait tous les jours à son cerveau avait fini par faire le trou d'où s'étaient enfuies sa raison et sa vie.

Était-ce possible ! S'abandonner de la sorte, ne pas se défendre davantage, ne pas même essayer de résister ! C'était à croire qu'il l'avait fait exprès, qu'il avait décidé de se détruire, de s'en aller, d'abandonner là sa femme et ses deux filles ! Et pourtant, non ! on voyait bien qu'il ne voulait pas son sort, qu'il subissait un mauvais instinct, qu'il enrageait de se faire ainsi du mal, mais qu'il était impuissant à se corriger. Ne le dit-il pas à sa femme, pendant cette nuit où il se mit tout à coup à parler avec une si extraordinaire lucidité ? Elle se rappelait la peine visible du malheureux homme. Pareil à un nageur qui perd pied, il se sentait entraîné par le

courant, incapable d'aucun effort pour se sauver. Son désarroi était certain, il se jugeait avec clairvoyance, pleurant sa faiblesse, se sachant incapable de guérir, et comme averti du dénouement prochain que plus rien maintenant ne pouvait empêcher.

La femme vaillante ne comprenait pas la raison d'un si lâche abandon de soi-même et d'une si épouvantable destinée. C'était probablement une maladie qui s'emparait des pauvres gens et qui avait raison d'eux quand même. Combien étaient atteints, se débattaient plus ou moins, mais finissaient par succomber ! Et ceux qui vivaient près d'eux, leurs femmes, leurs enfants, se trouvaient atteints par contre-coup. La voilà seule aujourd'hui, et avec deux filles !... Ah ! si Jean, seulement, avait voulu l'entendre, si le dernier jour il ne s'était pas enfui loin d'elle, emporté par la fureur du combat vers ce Père-Lachaise où il devait trouver la mort parmi les morts !... Il serait là, avec elles trois, il remplacerait le père disparu. Elle lui avait dit et prédit ce qui arriverait, mais il était resté sourd à toutes les prières... Elle ressassait toujours les mêmes souvenirs et les mêmes regrets.

« Allons ! — se disait-elle, — laissons cela, regar-

dons devant nous, et non en arrière, et, de mes deux filles, tâchons de faire deux femmes... Deux femmes !... mais quel sera leur avenir ? Ma vie, sans doute. Des enfants qui mourront, un mari qui boira... Et ce sera toujours ainsi pour tous, tout le temps que le monde durera. Il faudrait que les gens deviennent raisonnables, sachent se contenter de peu, et se plaire chez eux, et puis qu'il n'y ait plus de bouleversements, plus de guerres, plus de misères, plus de comptoirs où l'on boit du poison... »

Elle faisait ces réflexions, et parfois elle les communiquait à ses filles, mais elle ne savait, pauvre et ignorante comme elle était, découvrir le remède à tant de maux. Elle ne pouvait que demander aux deux fillettes d'être comme elle, et, après tout, peut-être n'y avait-il d'autre remède à tous les malheurs que de se bien conduire soi-même.

Elle voyait, avec une joie qui la consolait un peu, qu'elle était comprise par Cécile, et les paroles que celle-ci lui répondait brièvement lui prouvaient sa bonne volonté et sa droite nature. Oh ! celle-là ne faisait pas de phrases. Elle ne disait que quelques mots :

— Sois tranquille, maman !... Allons, maman, ne te tourmente pas !...

Mais ces quelques mots étaient dits d'une telle voix, certifiés de tels regards, qu'ils inspiraient la sécurité. Oui, celle-là, on devait le croire, serait sage et prudente.

Mais Céline ! La mère n'avait jamais su, savait moins que jamais, quelle conduite tenir avec cette folle. Tous les efforts de persuasion échouaient, se heurtaient à ce front obstiné, derrière lequel divaguait la cervelle la plus légère. Elle ne semblait même pas entendre. On avait beau lui parler, la presser, on n'en tirait rien : ses jolis yeux semblaient vides, sa charmante tête vivait sans pensée. En elle, la mère retrouvait la gentillesse et l'inconscience du père, son esprit à l'évent, son manque de résolution. Et il ne s'agissait plus d'un homme, mais d'une faible fille, de chair tendre, sans volonté... Comment avait-elle pu avoir une enfant ainsi faite ? Les trois autres, les deux morts et la vivante, étaient si sérieux ! Sûrement, Justin et Jean ne se seraient pas mis à boire. Sûrement, Cécile ne tournerait pas mal.

La mère ne cessait d'agiter ces craintes en

elle-même, ou bien elle les exprimait lorsqu'elle était seule avec Cécile, sa fille de quinze ans, pourvue de plus de raison et de prévoyance que sa fille de vingt ans. Et toujours la conclusion était la même :

— Nous avons eu tout ce qu'il est possible d'avoir !... Que peut-il nous arriver encore ?...

A une heure du matin, Cécile et sa mère entendirent la clef tourner doucement dans la serrure : Céline rentrait. Elle crut, sans doute, ne pas troubler le sommeil de sa mère et de sa sœur. Il y avait déjà plusieurs semaines que cela durait ainsi. A la façon dont elle avait reçu les observations, la mère avait bien vu que tous les raisonnements, les douces ou dures paroles étaient inutiles. Elle aimait encore mieux la voir revenir tard que pas du tout, livrée à elle-même, perdue dans l'immensité de Paris. Les premières fois, la mère, confiante, croyait aux « heures supplémentaires » de l'atelier, au bout de conduite fait à une compagne, au service rendu à une amie malade, à l'accident d'omnibus, aux encombrements de voitures. Un jour, le voile tomba, la vérité apparut, tout n'était que prétextes et mensonges : la mère surprit sa

fille aînée en conversation avec un mauvais drôle qui s'éloigna en ricanant. Il y eut à la maison des remontrances, des pleurs, des drames. Céline fut surveillée. Mais on ne put obtenir d'elle que des réponses vagues à toutes les questions. La mère alla, chaque fois qu'elle le put, attendre la sortie de l'atelier. Céline, fréquemment, trompa sa vigilance. Et cela ne servit qu'à la rendre maussade, hargneuse, insolente, fougueuse. Puis elle jouait l'indifférence, muette ou chantonnant entre ses dents.

La mère n'était pas une timide, mais il lui fallut pourtant subir cet entêtement et cette force d'inertie. Elle supporta ces avanies, anxieuse et farouche, un peu rassurée par le retour de Céline chaque soir. Cécile, aussi, avait essayé de convaincre sa sœur. Elle n'avait obtenu, comme sa mère, en échange de ses bonnes intentions, que bourrades ou haussements d'épaules, avec des railleries en plus. — Pourvu qu'il ne nous arrive pas pis ! — disait toujours la mère, sans formuler autrement ses appréhensions.

Cécile n'osait pas l'interroger, devinait ses réticences, craignait tout de Céline.

Ce soir-là, comme d'habitude, le silence régna

pendant que Céline se dévêtait dans l'obscurité, espérant n'attirer l'attention de personne. Le sommeil, bientôt, en effet, gagna les trois femmes.

Brusquement, la mère fut réveillée en sursaut. Elle avait perçu un bruit singulier. Elle écouta... Rien... Elle resta inquiète et attentive. Elle entendit encore, au bout d'un instant, le même bruit, semblable à un miaulement étouffé de petit chat.

— Cécile! — cria-t-elle fébrilement, — entends-tu?

Cécile, de même, écoutait.

— C'est un chat qui a dû se faufiler derrière Céline... Céline! Céline! es-tu éveillée?

Céline dormait, puisqu'elle ne répondit pas.

Les cris recommencèrent. Sans cesse, les mêmes petits miaulements étouffés.

La mère sauta hors de son lit, alluma une chandelle, et, pieds nus, courut directement à l'endroit d'où partait le bruit : — au lit de Céline.

Elle paraissait dormir, toute pâle. Instinctivement, la mère fut avertie de la vérité. Elle arracha la couverture de sa fille.

La douleur et l'effroi lui firent jeter un appel. Cécile se leva, vint près de sa mère. Céline était

immobile, étendue sur le dos. Contre elle, un petit être remuait.

— Tu accouches ! — se lamentait la mère, affolée.

Céline tourna la tête vers le mur, sans un mot. Cécile sanglotait. La mère reprit un peu de sang-froid, mania doucement le petit être, une petite fille.

— J'ai cru que tu l'avais tuée ! — dit-elle.

Et à Cécile qu'elle voyait toute tremblante, presque défaillante.

— Tu ne peux sortir, aller chez la sage-femme... Comment faire ?... Allons, je vais y aller. Reste près de Céline, et n'aie pas peur !...

Elle s'en alla, vêtue à la hâte, tâtonnant dans l'escalier.

Cécile alors retint ses larmes, s'obligea, comme sa mère à dominer sa douleur, se tint près de Céline, serra sa main brûlante, baisa son front moite.

— Tu souffres, ma pauvre Céline ? — lui dit-elle.

Elle insista, épeurée du silence de sa sœur :

— Tu as une petite fille, — dit-elle avec attendrissement. — Aie confiance en moi : je l'aimerai bien.

Céline alors retourna la tête, remua le bras, ses yeux s'abaissèrent sur l'enfant, qui continuait à bou-

ger et à vagir, puis elle regarda sa sœur et lui dit :

— J'ai chaud.

La sueur, en effet, coulait en grosses gouttes sur le visage, sur les bras de l'accouchée.

Cécile alla entr'ouvrir la fenêtre, prit un linge, essuya le front, la bouche, la gorge, les épaules de l'accouchée. La fillette était silencieuse et attentive. Elle avait un peu de frayeur de cette chose qui tressaillait là, sur le drap, mais elle voulut se forcer à la tranquillité énergique de sa mère. Céline se plaignit encore de la chaleur.

— J'ai soif, — dit-elle.

Cécile lui donna à boire.

Céline ne se plaignit plus, ne s'agita plus. L'enfant aussi resta tranquille. Cécile osa l'examiner mieux. Son cœur était ému. C'était du nouveau dans sa vie, cet enfant qui, naissant chez sa mère et chez elle, leur appartiendrait sans nul doute, comme à Céline. Elle associa son avenir à celui de cette nouvelle venue, se vit lui confectionnant de petites robes, la menant promener le dimanche ; elle s'entendit appeler « ma tante », — « tante », — « tantine », — comme la bonne femme d'Andilly.

Revenue au sentiment de la réalité immédiate, elle comprit aussi que c'était un nouveau malheur qui entrait dans la maison : — l'honneur perdu, la fille-mère abandonnée, comme tant d'autres, le désespoir pour sa mère déjà si éprouvée, la honte sur elles trois, les quolibets et les médisances de tout le quartier.

« Pauvre Céline !... Nous lui donnerons du courage... Mais voudra-t-elle nous écouter ? »

Des pas. La mère revient, guidant une jeune femme. L'étrangère ôte son chapeau, son manteau, réclame du linge, de l'eau tiède, vient près du lit de Céline.

— Allons, madame, du courage ! — dit-elle à l'accouchée.

Quelques instants après, le lit était remis en ordre, le bébé emmailloté avec des serviettes, couché auprès de sa mère. La sage-femme dit qu'elle reviendrait dans la matinée; que si on avait besoin d'elle avant, ce qu'elle ne croyait pas, on la trouverait ; que, pour le moment, il n'y avait qu'à laisser dormir Céline. Elle dit aussi les soins nécessaires à l'enfant, et partit.

Céline dormit peut-être, mais les deux autres ne dormirent guère, attendirent le jour. La mère, alors, vint au chevet de Céline.

— Qui est-ce, le père? — demanda-t-elle brièvement à l'accouchée, qu'elle vit un peu reposée, respirant régulièrement, regardant avec des yeux calmes. — Allons dis! Ce n'est pas long, un nom!

Céline avait clos de nouveau les yeux, qui viraient sous les paupières, et celles-ci ne se descellèrent pas.

— Voyons, allons!...

— Tu ne le connais pas, — dit enfin Céline, sèchement.

— Mais tu le connais, toi!... Nomme-le... Je vais aller le chercher. Il ne reniera pas sa fille, je pense! C'est un honnête homme, un brave garçon, — affirmait-elle pour se rassurer. — Vous vous aimez!... Tu n'es pas la seule qui ait eu un enfant sans être mariée. Je te promets de ne jamais te faire de reproches... Tu sais bien que tu es toujours ma petite Céline, ma petite fille, comme Cécile... Ta mère veut bien souffrir pour toi, être humiliée... et si cela s'arrange maintenant, si tu veux faire ton devoir, tout s'oubliera.

Céline ne répondit pas, n'ouvrit pas les yeux, ne vit pas le visage de sa mère, aussi éloquent que le son de sa voix. Le front de l'entêtée se crispa, ses traits eurent l'aspect de l'agacement, de l'irritation.

— Il est marié, alors!... Voyons, dis-moi la vérité, j'ai besoin de la savoir, je préfère ça... Une peine de plus ou de moins après celle-là! — dit-elle en montrant l'enfant.

Céline, la face dure, ne sortit pas de son mutisme.

— Laisse-la, mère, encore pour ce matin : elle est lasse, et cela lui fait mal, tu vois, — dit Cécile, secourable à sa sœur.

— Soit! Mais tout de même, Céline, tu savais bien que tu étais enceinte : dis-moi, au moins, toi qui caches si bien les choses, si tu as préparé une layette.

— Non, — dit laconiquement Céline.

Cécile et sa mère quittèrent cette insensible, s'installèrent dans l'autre chambre, retrouvant des petits vêtements anciens, taillant, cousant, passant ainsi la journée, venant à chaque instant voir Céline, appor-

tant du lait à l'enfant, parlant à voix basse de ce drame inattendu.

— Dire que je ne m'en suis pas même aperçue ! — s'écriait la mère. — Je l'ai trouvée bien fatiguée quelquefois, mais elle esquivait toujours mes questions... Elle a été rouée, comme d'habitude. Sa taille était mince, elle avait ses couleurs sur les joues... hier encore, elle descendait si vite l'escalier !... Il ne nous manquait plus que cela ! Une de plus à nourrir, car il ne faut pas compter sur Céline... à moins que cela ne la transforme, mais j'en doute !... Quel affront pour elle, pour moi, et même pour toi, dans la maison ! On clabaude quand il n'y a rien : qu'est-ce que cela sera, alors ? Nous ne pourrons plus faire un pas sans avoir tous les yeux sur nous.

— Que veux-tu, mère ! le mal est fait, — dit la sérieuse fille de quinze ans ; — il faut tâcher d'en faire du bien. Aimons l'enfant : s'il n'a pas de père, il est toujours de Céline, et Céline est ta fille.

L'enfant fut déclaré de père inconnu, reçut le prénom de Victorine. Céline ne parla que pour manifester son désir de l'appeler ainsi.

La convalescence de Céline fut courte. Plusieurs

fois elle fut interrogée sur le père. Elle ne répondit qu'une fois à sa sœur :

— Ce n'est pas ton affaire.

Huit jours après la naissance, un matin, la mère et Cécile ne trouvèrent plus Céline : il n'y avait dans le lit que l'enfant. Sur la table, à côté du biberon, un morceau de papier, où la fuyarde avait écrit deux lignes au crayon :

« Ne me cherchez pas. Je suis bien maintenant. Je vous ennuie : je m'en vais. Maman soignera mieux Victorine que moi. »

— Malheureuse ! — dit Cécile.

Elle souleva l'enfant, le serra dans ses jeunes bras, comme si elle prenait à témoin l'avenir, et dit en baisant le doux front du nouveau-né :

— Je serai ta maman.

Mais bientôt l'enfant languit et mourut, comme si son inconsciente mère avait emporté sa vie. Ce fut un grand chagrin pour Cécile. Les deux femmes suivirent le léger cercueil, s'en revinrent, serrées l'une contre l'autre, dans leur triste logis qui leur parut un désert.

Elles explorèrent les alentours avec la crainte

secrète d'une affreuse rencontre. Elles attendirent en vain. Puis, elles se résolurent à quitter la maison. Malgré tant de malheurs qui leur étaient arrivés là : folie alcoolique du père, accouchement et fuite de Céline, mort de Victorine, elles seraient restées. Leur histoire était banale, après tout, et les pauvres gens sont habitués à ces catastrophes. Ils ne sont pas toujours pour cela bienveillants et humains, et bien souvent, sans raison, les voisins font une terrible guerre aux vaincus de l'existence. Toutefois, il n'en fut pas ainsi. Les deux femmes avaient affaire à des gens qui ne s'occupèrent pas d'elles, ou à d'autres qui les estimaient, qui respectaient leur deuil et leur attitude si réservée, si convenable. La concierge, toute à ses billets de loterie, n'était pas une mauvaise langue, et les locataires étaient des personnes tranquilles, ouvriers, employés, partant le matin et rentrant le soir, sortant le dimanche, n'ayant pas le temps de s'attendrir ou de débiner : d'ailleurs, on déménageait et on emménageait fréquemment dans la maison. Le père Chaudron n'était plus venu depuis la mort du père Pommier ; Paterneau, le joueur aux courses, avait changé de quartier, et les nouveaux

habitants ne s'étaient pas enquis de ces deux femmes qu'on n'apercevait guère.

Ce fut la nécessité qui força la mère et la fille à déguerpir, elles aussi. Elles voulurent un loyer moins cher, un logement plus petit où s'établir sans abandonner Belleville ou trop s'en éloigner.

Il y avait encore un autre motif à leur changement : Cécile se séparait de Mme Bausse, chez laquelle elle ne gagnait pas sa vie. Elle avait découvert, au hasard des affiches manuscrites collées sur les murs, un magasin de la rue Lafayette qui « demandait des ouvrières » et elle suggéra à sa mère l'idée de se rapprocher des Buttes-Chaumont. Si elles habitaient près du parc, elles auraient bon air et belle lumière, une promenade toute proche, et elles pourraient essayer de revivre.

Elles cherchèrent ensemble, un soir, en revenant de la rue Lafayette, trouvèrent la rue Secrétan, qui montait tout droit aux Buttes-Chaumont.

Elles s'établirent là un peu à la hâte.

Cette rue Secrétan, dont l'ouverture était alors étroite et sombre, a été, depuis, assainie, modifiée, démolie en partie. En cette année-là, la partie com-

prise entre le boulevard de la Villette et la rue Bolivar était un des plus tristes couloirs où ait jamais cheminé la misère de Paris. Les propriétaires et les entrepreneurs responsables de cet aspect avaient réalisé, sans le vouloir et sans songer à aucun effet de mise en scène, le décor même qui convient à la pauvreté besogneuse et au travail sans espoir. Aucun souci du pittoresque n'avait commandé la construction des maisons et l'agencement des boutiques, rien non plus ne donnait l'idée du faubourg mélodramatique par les procédés usités au théâtre. Le banal seul triomphait, mais avec quelle beauté sinistre, quelle douloureuse éloquence !

C'est une invincible loi, sortie des choses, qui avait fait rassembler ces maisons sans âge, ces bâtisses qui prenaient immédiatement, en s'élevant du sol, les apparences non illusoires de la maladie et de la vétusté. Les pierres employées avaient apporté avec elles un effritement et une lèpre. Les lettres badigeonnées aux murs coulaient immédiatement en salissures noires, de la teinte du noir des lettres d'enterrement. Les couleurs employées aux devantures se décomposaient en jaunes et en verts morbides, le

rouge des façades des marchands de vin se coagulait et noircissait en flaques de sang oubliées d'un vieil assassinat. La tristesse des bas-fonds sociaux surgissait naturellement et librement.

Est-ce l'orientation de la rue qui le voulait ainsi ? Il semblait qu'il y eût toujours une humidité et une fraîcheur dans l'air, que l'eau des ruisseaux stagnât, que la lumière du soleil rodât dans le quartier sans pouvoir entrer dans la rue, que le pavé fût toujours gras. Même lorsque le ciel se pavoisait et s'illuminait, une brume obscurcissait l'atmosphère : sans doute elle montait du sol et des ruisseaux, elle sortait des arrière-cours, des entrées d'hôtels garnis, de l'amas en fermentation des victuailles.

Car la rue où Cécile et sa mère ont trouvé leur gîte est une rue où la nourriture abonde. Les vitrines ouvertes crevaient, débordaient, versaient leur trop plein de mangeaille sur le trottoir : les viandes de boucherie et de charcuterie, les bœufs saignants, les veaux pâles, les gigots de mouton enveloppés comme des bouquets dans des papiers découpés et ajourés en broderies, les moitiés de porc épais de lard, les guirlandes de saucisses, les mous roses et

les foies violets, tous les suifs et tous les gras-doubles, tout ce qui, chez les tripiers, colle aux tables de marbre et trempe dans les baquets. C'était le charnier offert aux fatigues, aux appétits, aux faims terriblement gagnées.

Tout cela, poignant on ne sait pourquoi, comme les maisons, comme l'atmosphère. Les légumes, les fruits, les fromages, dans les rez-de-chaussée des paúvres cassines, ou vendus au panier, sur le bord du trottoir, avaient la même apparence de nourriture de hasard, faisaient songer à des restes dédaignés.

C'était la pauvreté qui essayait de vivre de la pauvreté.

Ces petits marchands, pour la plupart, étaient inquiets et misérables, autant que ceux-là qui s'arrêtaient aux éventaires. Le boucher, le boulanger, le marchand de vins, dispensateurs de la vie, luttaient comme ils pouvaient contre les mauvaises payes, et les pratiques habituelles du négoce étaient embusquées partout, au passage de la foule.

Mais l'homme a si bien accepté la vie, dans n'importe quelles conditions, il s'est fait une telle habi-

tude des événements toujours les mêmes de chaque jour, que ce passage et ce stationnement de foule n'étaient pas plus sinistres qu'ailleurs, dans cette sinistre partie de la rue Secrétan, comprise entre le rond-point de la Villette et la rue Bolivar. Sur ces pavés qui semblaient promis à quelque future barricade, dans cette rue faite pour un surgissement de drapeau noir, les enfants des pauvres étaient joyeux, les physionomies des hommes étaient joviales.

Debout sur le pas des portes, ou descendant vers le boulevard, ou montant, aux jours de répit, vers le paysage des Buttes-Chaumont, les mâles gardaient leur allure de bons compagnons, vite déridés par une pipe de bon tabac et un verre de mauvais vin. Les femmes, elles, étaient comme toutes les femmes de faubourg, pensives, ou stupéfiées, ou soucieuses avec des yeux ardents. Une telle rue faisait comprendre le drame social en suspens, le désespoir et la révolte possibles, et aussi la triste beauté de l'acceptation, la longue sérénité du cheminement à ras de terre, la pauvre vie matérielle, égayée par les joies qui s'achètent dans les boutiques.

Il n'y a ici aucun blâme. Chômage, misère, inquiétude du lendemain, ne sont pas des vices. Ce sont les injustices du sort et les tares de la civilisation. Le spectacle prend une belle signification par le labeur sans trêve, la gaieté énergique, l'effort pour le lendemain meilleur. Cette rue et bien d'autres sont admirables, non pour leur aspect, mais pour la foule qui donne une telle leçon de courage, qui affiche un tel viril espoir.

En haut, il y avait un élargissement. La physionomie de la rue changeait après la traversée de la rue Bolivar. C'était alors une rue des quartiers neufs de Paris, bordée de terrains, de maisons en construction, de maisons neuves, — les maisons ordinaires, à façades sculptées, à balcons, à vestibules. A gauche, derrière un remblai de terre, une cité de chiffonniers. A droite, entre deux bâtisses nouvelles, les mouvements de terrains de buttes incultes, glaiseuses, verdies d'herbe rare. Quelques coins de terre de pousse plus drue où paissent les troupeaux de vaches des laiteries. Sur les sommets, des maisons dessinées en plein ciel, et dont les vitres brillent aux moindres feux de l'espace. En contre-

bas, le clocher de l'église Saint-Georges, accolé d'un presbytère en camp volant, un rez-de-chaussée et un premier étage à galerie de bois.

L'étendue aperçue évoquait une banlieue de ville maritime, dont les dernières maisons se perdent sur les crêtes et dans les replis d'une falaise. Un paysage suggéré vient s'ajouter au paysage réel. Dans ces parages, le soir, au moment où les lumières jaillissent, les flammes de gaz scintillent comme les feux des jetées, les jets de lumière s'élancent comme les projections des phares.

Enfin, plus loin, c'est la féerie des Buttes-Chaumont.

La rue conduit au jardin de repos, aux fleurs, aux arbres, aux bancs, aux pelouses, toute une grande étendue de nuées et d'éther au-dessus des vertes collines.

Malgré ce voisinage, Cécile et sa mère ne voulurent pas rester dans la rue tumultueuse. Elles n'avaient que trop vu ces décors violemment animés par le drame de la vie. Toutes deux avaient besoin de repos, et il leur fallait ce repos complet. A peine installées, elles donnèrent congé, cherchèrent

encore, ne virent rien pour elles dans la partie haute et bourgeoise de la rue Secrétan. Elles passèrent alors de l'autre côté du parc, se retrouvèrent à Belleville, explorèrent la rue de la Villette, se décidèrent pour une petite rue, la rue Louvain, entre la rue de la Villette et la rue Lassus qui longe l'église de Belleville.

Elles louèrent une chambre et une cuisine, avec des fenêtres ouvrant sur la rue, en face du grand jardin inculte d'un ancien pensionnat. Les arbres, les arbrisseaux, les fleurs, les herbes y croissaient en liberté. Il y avait un jeu de boules dans une large allée, à l'ombre d'un vieux mur soutenu par des contreforts. En somme, elles habitaient, là aussi, à dix minutes des Buttes-Chaumont, que Cécile traversait presque tous les jours pour aller prendre et rapporter son ouvrage, et la mère et la fille pouvaient, à leurs instants de répit, se promener et s'asseoir dans le beau jardin, le parc enchanteur, oasis de la ville de travail et de misère.

Comme tous ceux qui habitent là, dans les rues, les ruelles, les passages des alentours, dans les larges voies de la Villette ou dans la petite province de

Belleville, elles se trouvèrent les propriétaires d'un domaine inattendu, elles surent en goûter la surprise et la douceur. Les jardiniers qui ont employé ces accidents de terrain, dessiné ces pelouses, planté ces arbres, ont été des fournisseurs d'illusions pour les passants. Au gré de l'esprit et des yeux, selon la saison, l'atmosphère et l'heure, on peut nommer d'un nom préféré le paysage aperçu au bas d'une pente, à un tournant d'allée. Nature de théâtre, fragilité de décors, maquettes de Normandie, des Vosges ou du Jura, de Suisse ou de Bretagne, mais c'est tout de même un départ vers d'autres pierre et d'autres verdures, et la nostalgie de tous ces gens, qui sont ici et qui sont nés ailleurs, peut trouver dans cette nature factice l'enchantement du souvenir.

Ç'est l'apothéose du factice, le règne d'un doux mensonge, une sorte de changement à vue qui se fait dans cette région de négoce et d'usines, bruyante de machines et traversée de fumées.

La grâce subite de ce beau jardin agit sur l'intelligence attentive de Cécile, elle fut retenue là dans ses minutes libres. Elle préférait rester sur la hau-

teur plutôt que de descendre vers Paris, dans le fond du cirque. Comme les autres, en semaine, elle était bien forcée de dégringoler la côte pour s'en aller chercher sa subsistance. Au moins, par le dimanche, elle avait un jour à elle pour connaître son séjour, son quartier, pour apprendre les rues qu'elle traversait si vite, les autres jours, matin et soir. Ce goût casanier, ce sentiment du chez soi, crée ainsi des petites villes dans la grande. Que l'on sache bien qu'à Bagnolet, à Montreuil, aux portes de Paris, contre la barrière, il y a des bonnes femmes qui n'ont jamais franchi l'enceinte des fortifications, qui n'ont jamais eu la curiosité de l'autre côté.

De même, dans ce quartier au delà des boulevards extérieurs, la mère de Cécile, comme quantité de femmes tranquilles, très travailleuses chez elles, peu enclines à sortir, ne connaissait guère de Paris que ce qu'elle en voyait à l'horizon : un découpage de toits, de monuments, de clochers, dans un amas de fumées. Pour celle-là et ses pareilles, la création d'un jardin tel que les Buttes-Chaumont est un bienfait qui ne sera jamais assez célébré. C'est là que la mère, en promenade avec Cécile, allait au soir cher-

cher son pays de Bretagne, son souvenir d'enfance. La grotte, la cascade, le lac ne disaient pas grand' chose à son esprit, pouvaient l'étonner comme une nature de théâtre, mais une chanson de campagne lui était chantée par ce ruisselet courant sur les pierres, ce ruisselet clair où venaient boire les merles, où se reflétaient les sapins.

Et les autres, ceux qui ne sont d'aucun pays, qui sont nés dans une rue démolie, qui déménagent de maison en maison, depuis leur naissance ?

Pour ceux-là, avec un peu de conversations écoutées, quelques lectures retenues, ils peuvent croire, après la traversée du parc minuscule, avoir accompli tous les lointains voyages. La montagne, la terrasse, la lande, la muraille granitique brodée de lichens, apparaissent à la fois dans l'étroit espace. Les plantes les plus différentes croissent, la nature se transforme et se déguise. Cécile était ainsi, avait pendant une minute, une rapide minute, la sensation de la grand'route en pleine forêt. Pendant une autre minute elle descendait un sentier rocailleux perdu dans la solitude. Une eau courait en zigzag de vif-argent, un torrent sautait sur des pierres usées, une

cascade tombait dans le clair-obscur verdâtre d'une grotte, une mare subitement se dessinait en des proportions de lac.

Tout est ajusté, façonné, pour tenir le moins de place possible. C'est une série d'échantillons, mais les arrangeurs de ce jardin ont admirablement profité de sa disposition naturelle. Ce qu'ils n'avaient pas en étendue, ils l'avaient en hauteur, et ils ont su se servir des collines et des vallonnements pour créer, dans ce coin de Paris, cette contrée pittoresque. Les descentes et les montées ont été propices à la variété de visions cherchées. Et c'est ainsi que le noir Montfaucon a été transformé, vêtu de verdures, parfumé de fleurs, ouvert sur des scènes multiples, des changements à vue de vie et de nature, — un univers en raccourci.

Cécile connut le jardin, ses alentours, et connut Paris, vu de loin et de haut.

A tout instant, de chaque tournant de rue, sur la colline de Belleville, Paris se révélait à elle, grandiose et bruissant, au bas des chaussées qui plongent en son océan. De telle rue courant en lacet à quelque sommet, de tel seuil d'une maisonnette dressée en

plein ciel, la ville apparaissait, et la lointaine campagne. Mais c'est du haut des Buttes-Chaumont, de trois points différents, que la fillette avait la vision la plus étendue.

Par la rue Botzaris qui longe le parc, elle laissait à droite des palissades, des cahutes entourées de tournesols et de roses trémières, des hôtels meublés, un immense terrain vague où errait toujours quelque vieux cheval, terrain encadré de maisonnettes, dominé par les deux clochers de l'église de Belleville. A gauche, par les grilles, elle voyait le jardin, la percée d'une allée, le gris bleu de l'horizon à travers le feuillage, et enfin une subite éclaircie, l'immense espace, découvert de la rue, maintenant bordée d'une balustrade et suspendue au-dessus de la cascade.

De là, les Buttes-Chaumont se découvrent toutes petites, un îlot verdoyant perdu dans l'espace. Elles sont enserrées de toutes parts, bloquées par la ville de pierre, les rues, les maisons, les usines. Ce qui apparaît, c'est que la nature a conquis à grand'peine ce peu de terrain, et qu'elle ne déploie ici que par miracle la fantasmagorie subite des pins et des

mélèzes, des peupliers et des sycomores, des bouleaux et des trembles, des saules et des osiers, des fleurs, des rochers, des eaux. On craint de voir ce décor fragile s'évanouir, on a la sensation d'une menace, d'une lutte aux alentours. Mais on n'a pas le temps de définir son impression, car immédiatement on est distrait de tout par la beauté de Montmartre, par la colline finement dessinée, modelée en justes proportions, qui s'enlève d'une grâce si légère au-dessus des frondaisons des Buttes-Chaumont.

Montmartre, à l'horizon, au delà des marronniers et des frênes, dresse ses pentes de gazon, ses maisons, ses murailles blanches, ses échafaudages. Que le soleil vienne illuminer ces pierres, que la silhouette de la minuscule montagne poudroie dans une vapeur d'or, l'imagination s'en va aux collines sacrées et aux temples de la Grèce apparus au-dessus d'un rideau de verdure.

Descendez, plongez au ravin de feuilles, montez au labyrinthe de la première colline, au-dessus de la rue Bolivar, de là Montmartre changera d'aspect, entouré de maisons, de sillons de pierres qui dessinent les mouvements de terrains, montent comme

des vagues à l'assaut d'un haut rocher. C'est une mer de tempête où émergent en mâts de navires les aiguilles des clochers, les fins tuyaux des fabriques. Toutes proches, les maisons des faubourgs dégringolent les descentes, vont se jeter au gouffre. Et voici que, par une image visible, le présent va se relier au passé : la vue s'en va, tout naturellement, sans solution de continuité, de ces toits de tuile du premier plan, de ces nettes façades, de ces fenêtres ouvertes, de ces vitres qui étincellent, vers le décor qui surgit aux crêtes des vagues durcies, vers le Paris historique dressé en mirage fumeux dans la brume colorée, le vaisseau initial de la Cité, Notre-Dame massive, la montagne Sainte-Geneviève aérienne, le Panthéon dressé en cime.

Le jardin encore traversé, le dessin des sentiers suivis, au bord des creux où fleurissent les corbeilles de rouges géraniums, au-dessus de la cascade d'où jaillit une touffe d'hortensias, au long des allées ombragées, des rangées de bancs où causent des vieux, où chuchotent des femmes, où dorment des hommes éreintés, — et ce sera la courte ascension du Belvédère, la vision complète du Paris immense

et brumeux, océan hérissé de navires, et de la plaine industrielle.

La Villette, Pantin, les Prés-Saint-Gervais, Aubervilliers, la Plaine des Vertus, le promontoir de Romainville, c'est l'aspect nouveau qui s'ajoute au Paris ancien.

Les abattoirs, les usines, les fabriques, les fourneaux, les tuyaux, un amas formidable se dresse, proche les jardins suspendus, les rochers artificiels, l'eau sillonnée de cygnes. On est cerné par les maisons, environné de fumées, et la vision s'installe à jamais dans le souvenir.

C'est, finalement, un énorme champ de bataille, étendu jusqu'aux collines qui ferment l'horizon. Ces fumées, qui sortent des îlots de bâtisses, et qui semblent se répondre et se combattre, sont tragiques comme les fumées des canonnades et des incendies. On ne voit pas, de si loin, manœuvrer les troupes et passer les foules, mais elles y sont, on les devine : une humanité haletante court entre ces replis de terrains, dans ces défilés de hautes maisons. De ce belvédère, de ce haut observatoire social dressé sur Paris, on aperçoit distinctement, sous le ciel, l'agi-

tation de l'énorme ville en travail, le labeur de ses faubourgs et de sa banlieue. Une histoire nouvelle se fait là, violemment et sourdement, qui ne se révèle que par le bruit des machines et l'essor lent des fumées, — un peuple se forme, s'agrège, s'agglomère, créé de forces venues de partout. On voit monter insensiblement sa vie, on entend sa rumeur, sa voix, à travers le bruit du fer retentissant, des matériaux déchargés, des voitures, des locomotives, des sifflets stridents et des grondements colères des usines.

Désormais l'oasis de verdure perd son caractère d'isolement, apparaît entourée de multitudes, le jardin de repos est traversé de voix qui murmurent et qui crient : « Pas de repos ! »

Les jours d'hiver, la nuit venue plus tôt, Cécile traversait tout de même le jardin pour rentrer chez elle. Elle passait par une vaste allée, bien éclairée, se hâtant un peu, en regardant autour d'elle, admirant le spectacle et craignant les ombres rôdeuses. Le spectacle était beau. Le soir, c'est l'effacement de tous les aspects particuliers, l'installation d'une région de rêve à la place des prairies et des sapinières.

Sous la clarté dorée du gaz et sous la froide clarté bleue de la nuit, dans la brume d'hiver, tout s'évanouit, les taillis se dissolvent, un linceul flotte sur toutes choses, les eaux luisent en miroirs mystérieux. C'est une fantasmagorie, un surgissement de forêt du Nord, où les froides fées vêtues de glace, de neige et de clair de lune, vont entrer, glissantes et silencieuses.

Mais ce ne sont pas les fées qui entrent, qui tournoient en ballets rythmiques et lents dans cette ouate atmosphérique trouée d'ors et de saphirs. Aux jours de la mauvaise saison, de noires silhouettes, furtives et rapides, traversent le jardin, se hâtant vers quelque subsistance, vers quelque feu incertain. Elles sortent des voiles blancs et bleus, de la brume et de la lumière, apparaissent un instant éclairées par une lueur, et disparaissent, s'en vont aussi vite qu'elles sont venues. Ce sont les mêmes fillettes qui s'attardent dans l'ombre aux soirs de printemps et aux soirs d'été, qui respirent l'ivresse passagère des fins de jours, les aromes envolés des parterres. En hiver, les promeneuses sont changées en passantes, les fronts et les cœurs sont glacés, et les peureuses fillettes longent vite la lisière de ce bois neigeux et farouche

où il pourrait y avoir des loups, et pis encore. Des ombres sont inquiétantes, semblent guetter, embusquées dans le brouillard.

Cécile eut une aventure qui l'épouvanta. Comme toutes les fillettes, les jeunes filles, les femmes qui sont obligées de se lancer seules parmi les dangers de la rue, elle fut souvent abordée, entendit souvent murmurer à son oreille des invites, des plaisanteries, des paroles ordurières. Elle faisait comme beaucoup d'autres, prenait l'autre côté de la rue, entrait dans quelque boutique, décourageant d'une manière quelconque l'obstination du poursuivant. Elle n'eut d'effroi que d'un seul, qui paraissait plus un malfaiteur qu'un amoureux. Un voyou lui emboîta le pas, et ne cessa, pendant le parcours des Buttes, de lui tenir des propos cyniques. Il fallut le silence de la petite pour le faire renoncer à son entreprise. Deux jours après, il reparut, et une troisième fois encore. L'intervention d'un passant, certain soir, et, un autre soir, la présence d'un gardien durent libérer Cécile de l'odieuse voix et de l'affreux contact. L'être était vraiment abominable : un visage bas, une bouche mauvaise qui montrait les dents, des

yeux pervers et féroces qui espéraient une proie.

« C'est sans doute un pareil à celui-là qui a perdu Céline ! » songeait Cécile.

Cette pensée lui rendit sa vaillance. Elle se vit plus forte que le bandit, le devina rampant et couard, malgré sa grossière parole.

A chaque rencontre, il vient à elle, blême et sournois, ricaneur et lâche, et redit son refrain :

— Tu as beau faire, tu y passeras !

Elle s'arrête, le regarde, sans baisser les yeux :

— Justement, je n'y passerai pas.

Il finit par se lasser, reconnut qu'elle n'était pas née pour l'emploi qu'il lui destinait. Il y avait en elle quelque chose de paisible et de décidé. Quoique le cœur lui battît bien vite, elle continuait de suivre son chemin. Il restait en place, l'invectivant. Elle avait beau modifier son parcours, elle le retrouvait sans cesse, mais il perdait de son acharnement. Un jour, elle ne le revit plus et respira.

Désormais, elle évite avec plus de soin que jamais les silhouettes de ce genre, pressent à de longues distances les figures suspectes, va plus vite, marche à l'abri de quelque sérieux compagnon de route, sans

que celui-ci se doute même de l'honnête calcul, est pleinement en sécurité dès qu'elle atteint l'étroite rue de la Villette, ses humbles boutiques. Elle a le même contentement chaque fois qu'elle a tourné le coin de la rue Louvain, qu'elle a gagné la petite porte de la petite maison, embrassé sa mère, et revu par la fenêtre le vieux mur d'en face, le jardin abandonné, de verdure si tendre au printemps, maintenant tout rempli de neige. Des vols de pigeons et de corneilles s'en vont sous le ciel bas. Les heures tombent des hauts clochers de l'église de Belleville. La nuit vient. De temps en temps, un pas, une voix, quelque roulement de voiture. C'est presque le silence, et c'est enfin la paix.

Les beaux jours revenus, l'année des seize ans de Cécile, elle et sa mère vécurent, dans l'accueillant décor des Buttes-Chaumont, leurs moments de liberté. Sa mère n'était pas malade, ou du moins ne l'était pas d'une façon précise, n'aurait pu dire de quoi elle souffrait, mais elle changeait, s'affaiblissait. Les cheveux de cette femme de cinquante ans étaient presque blancs, de la blancheur grise du vieil argent, son teint était d'une pâleur extrême où vi-

vaient seuls les regards acérés et la ligne sinueuse de la bouche. L'accouchement et le départ de Céline avaient enfin épuisé ce cœur énergique, et, sans doute, elle renonçait à combattre, puisque tout était détruit autour d'elle et qu'elle se sentait en sécurité avec Cécile.

Celle-ci, assise sur quelque banc, à l'ombre d'un bel arbre, auprès de sa mère qu'elle espérait voir recouvrer la santé et la force, croyait deviner que cette pauvre mère fut toute sa vie une créature ingénue. Ce qu'elle avait fait pour élever ses fils, ses filles, pour sauvegarder son homme, elle l'avait fait tout naturellement, par l'instinct de vivre qui était en elle, subissant les événements sans trop y rien comprendre que son devoir immédiat, absolument comme la mère oiselle qui défend son nid et protège ses oisillons, épie leur sort fragile avec une inquiétude si vive. Elle aurait eu probablement une vieillesse sereine, heureuse, si elle avait accompli sa tâche, si elle avait vu tout ce petit monde qu'elle avait couvé prendre gentiment et fortement sa volée et s'en aller faire des nids ailleurs. Elle se serait à peine aperçue que la vie existait, si elle n'avait pas connu le mal-

heur. La peine et la misère n'auraient pas compté. Elle aurait eu alors l'apparence tranquille, satisfaite, indifférente, des heureuses. Mais il n'en avait pas été ainsi, et elle devait être jusqu'à la fin une mère angoisseuse et douloureuse. Son visage était devenu tragique et admirable.

— Je n'ai pas eu de chance, — disait-elle à Cécile, un soir de doux soleil couchant. — Nous avions tout pour vivre contents, et peut-être sans le Siège tout se serait-il arrangé autrement. C'est une fatalité ! Je pense toujours que, si tes deux frères avaient vécu, ton père n'aurait pas bu... Mais Céline ! Céline se serait-elle bien conduite ? Cela, je ne le crois pas. Il y avait quelque chose d'incompréhensible dans cette malheureuse... Et puis, je n'ai peut-être pas su la remettre dans le droit chemin. Elle s'est perdue sans que je m'en sois doutée. Pour votre père, j'ai lutté plus que pour elle, mais chez lui on voyait le mal, chez Céline on ne voyait rien, ou bien j'étais aveugle... Et je n'ai pas su, d'ailleurs, empêcher l'un plus que l'autre... Alors, c'est encore une fatalité, c'est la vie !... Enfin, je ne dois pas me plaindre, puisque toi tu es une brave fille et que tu resteras ce que tu es.

Elle n'exprimait pas le moindre doute en parlant ainsi à Cécile, elle ne lui demanda même pas une affirmation.

— Vois-tu, — continua-t-elle, — c'est toi qui nous représentes tous. Je ne sais pas ce que tu feras, et je ne sais plus ce qu'il faut faire pour être heureux. Malgré tout, je pense tout de même que tu dois te marier... mais comment être sûre qu'on se marie bien ?... J'étais mariée, moi, et tu as vu comment votre père a fini, et quelle fille il a eue ! C'était un honnête homme pourtant, et un bon ouvrier ! Alors, comment deviner ?

— Nous avons le temps, maman, et puis tu es là. Je me marierai peut-être, mais je te garderai toujours auprès de moi.

— Tiens, — dit la mère sans répondre, — il y a des pierres et de la bruyère comme cela en Bretagne. Il m'a semblé que j'y étais. Je me rappelle des chemins et des villages, que j'ai vus autrefois, entre Morlaix et Saint-Pol-de-Léon. Que c'était joli !... Et Roscoff !... Il y a la mer à Roscoff. Que c'est beau, la mer !... J'aurais voulu voir la mer avec toi, mais c'est trop loin et nous ne sommes pas assez riches...

Peut-être aurions-nous dû partir là-bas après la guerre. Mais il y a de la misère partout, aux champs et au bord de la mer, comme dans les rues de Paris... Tous mes souvenirs me reviennent aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi... J'étais bien jeune quand j'ai quitté le pays. Mes parents étaient morts, et la tante d'Andilly m'avait fait venir... C'était tout petit, Andilly, dans ce temps-là, quelques maisons seulement, et la forêt était bien belle !... C'est là que j'ai rencontré ton père, qui travaillait dans un château du pays... Qu'il y a longtemps !... Tout le monde est mort maintenant, tes frères, ton père, et la tante d'Andilly aussi. Il n'y a plus que nous qui sommes là... Et Céline, où est-elle ? Est-ce que je ne la reverrai jamais ?... Mais il vaut mieux, peut-être, que je ne la revoie plus.

— Allons, maman, le soleil est couché. Ne prends pas froid.

Elles se levèrent, se promenèrent par les allées, parmi les groupes d'enfants. Le soleil, en effet, s'éteignait. Sa chaleur s'attardait au sol, autour des massifs d'arbres, au-dessus des parterres fleuris. Les belles-de-nuit s'ouvraient, les papillons nocturnes

commençaient leurs vols étourdis. C'était délicieux. Mais Cécile était mélancolique, sentant chez sa mère une gravité inconnue.

L'impression de la jeune fille s'effaça, pour reparaître. Presque tous les jours de cet été, et de l'automne, toutes deux revinrent aux tournants des pelouses, au long du ruisseau, vers la rive du lac où nagent les cygnes. Le dimanche, elles écoutèrent la musique : des phrases sonores et mélodieuses qui s'envolaient dans l'air du soir. La mère ne voulait pas s'approcher, voir les soldats. Toujours les scènes du Père-Lachaise se ravivaient en elle, avec l'odeur de la poudre, les mains noires sur les fusils, le petit lieutenant féroce qui avait donné l'ordre de la jeter au mur, le vieux et triste capitaine qui l'avait menée si doucement vers la porte. Elle raconta cela, qu'elle n'avait jamais dit, et Cécile l'entendit en frémissant, emmena sa mère, comme si ces soldats allaient interrompre le concert paisible, se précipiter sur elles, les entraîner vers quelque muraille sinistre. La nervosité du Siège et de la Commune était restée en elles, elles avaient hérité de leurs morts.

Par fragments, la vie de la mère se reconstitua

ainsi devant la fille. C'étaient comme des leçons calmes et amères qui s'identifiaient aux événements, sans démonstration, sans moralité, sans conclusion. « C'est la fatalité... c'est la vie », répétait toujours la femme vieillie avant l'âge. « Fais bien attention ! » ajoutait-elle encore, songeant aux seize ans de sa fille. Cécile mûrit vite sous l'action de ces simples récits.

Tout en écoutant, elle regardait autour d'elle. Elle voyait les gens, les scrutait, devinait chez tous des drames pareils, plus ou moins ressentis, classait les physionomies, insouciantes, débonnaires, chagrines, dures, désespérées. Elle devinait bien l'instinct de toutes les mères, quel lien les unissait à leurs gosses qui se roulaient dans le sable. Parfois, quand l'homme venait rejoindre la femme et les petits, elle se réjouissait ou s'alarmait, selon qu'il avait mine réfléchie ou frivole, l'air sérieux ou soiffard. L'air sérieux, conscient, volontaire, était rare. Certains pouvaient tromper au premier aspect, mais l'observation aiguë de la jeune fille découvrait quelque tare, quelque signe équivoque. Brutal ou sournois, et souvent les deux ensemble, voilà les étiquettes

qu'elle distribuait presque toujours. Pour les couples amoureux, ils lui faisaient souvent peur. A chaque instant, chez l'amoureuse, elle croyait revoir Céline, sa sottise étourdie, son abandon stupide, son corps contourné de valseuse; chez l'amoureux, un menteur et un rapace.

Elle eut un éloignement, une horreur des petits jeunes gens plus coquets et poseurs que les filles, elle était révoltée de leur air fat et imbécile. La sentimentalité de romance qui avait un moment troublé son esprit était bien disparue. Ses yeux gris voyaient clair, la pensée veillait dans sa tête bien faite et solide. Elle avait beau en regarder passer, des amoureux, elle était bien sûre que le sien n'était pas là. Où était-il? Peut-être ne le rencontrerait-elle jamais.

Sa gentillesse et sa pitié ne lui revenaient que devant les tristes hères, si minables, qui essayaient encore de trouver un attrait à l'existence. Elle observait avec complaisance un type à face d'homme-chien, bon et barbu, un peu hagard, comme s'il était traqué, qui tournait le dos au chemin, et qui buvait avec ravissement, à même le litre, un mélange d'eau et de vin. Un autre s'était assis sur un banc, qui

mangeait un gros morceau de pain et des débris de charcuterie, et avec quelle ardeur de sa face maigre il les dévorait ! avec quelle rage il tentait de reprendre encore un peu de misérable vie ! Et cet autre encore, un vieux, un très vieux, se tenant juste debout, tout réduit, tout ratatiné, couvert d'un mauvais paletot verdâtre, coiffé d'un chapeau melon aux bords presque détachés, et, là-dessous, une pauvre figure à peine vivante, et qui tire de toutes ses dernières forces sur un cigare d'un sou, un « petit bordeaux » infumable, qu'il tient dans sa bouche de ses deux mains, — ses deux mains blêmes et tremblantes, des mains de mort ! Et il aspire, et il s'applique, et il s'acharne à vouloir goûter un plaisir infini.

A une porte des Buttes, rue Bolivar, une marchande de chansons se dressa un jour, saisissante, singulière, dramatique. De noir vêtue, le front serré d'une étoffe noire aussi, une besace en bandoulière, faisant songer à une religieuse et à une mendiante, à quelque béguine arrachée à sa retraite. Elle chantait comme si elle était seule, la face impassible, les yeux perdus, la voix rauque. Elle acceptait l'argent sans rien dire, et s'en allait d'un pas d'homme, la

besace au flanc, un bâton à la main, poursuivant un pèlerinage sans fin. Cécile accompagna longtemps du regard cette pauvresse pathétique. Elle aurait voulu savoir le secret de son existence, le pourquoi de sa marche errante, poussée droit devant elle, et qui était peut-être sans raison et sans but.

L'hiver, c'en fut fini des promenades. Le soir tombait de bonne heure. Les dimanches n'avaient pas toujours de soleil. Et, précisément, cet hiver fut terrible, rappela l'hiver du Siège, par la tombée de la neige, son amoncellement en tas au bord des trottoirs, par la durée de la glace.

Autre malheur, l'ouvrage manqua : la misère sévit, la vraie misère. Les deux femmes, cachant leur pénurie, eurent faim et froid. Elles subirent des journées sans feu et sans pain dans leur logis carrelé de briques. Cécile alla au mont-de-piété, mais les objets à engager étaient peu nombreux. Elle obtint quelque travail de couture dans le quartier, acheta un peu de lait, de bouillon, de viande. Elle sut mieux alors le trouble du sentiment, dont elle avait deviné des phases sur tant de visages torturés.

Enfin, le travail avait repris. Mais la mère avait

souffert, dût s'aliter. Cécile faisait ses courses hâtivement. Elle demanda le médecin de la mairie. Un déplaisant bonhomme parut, médecin des pauvres qui avait l'air d'un pauvre, mais qui sentait la boisson, qui n'ôta pas son chapeau, examina tout juste la malade, l'interpella en bougonnant, en l'injuriant, la traitant de fainéante, lui disant que sa fille était plus malade qu'elle.

Cécile, du premier mouvement de violence qu'elle eût eu de sa vie, alla ouvrir la porte. Elle se vit responsable, chargée par la nécessité de prendre les décisions, en elle ressuscitèrent l'esprit et le verbe ouvriers de ses frères :

— Foutez-moi le camp! — dit-elle au mauvais homme qui disparut en grommelant sans avoir rédigé d'ordonnance.

Elle referma la porte, apaisa sa mère étonnée, ramena bientôt un autre médecin, bienveillant et attentif celui-là.

— Il n'y a que de la faiblesse, de l'anémie, — dit-il.

Il prescrivit du repos, un peu de bonne nourriture, si possible, quelques remèdes reconstituants,

réchauffants ; après quoi, il refusa, ou plutôt ajourna discrètement le prix de sa consultation, se retira en prononçant des paroles rassurantes. En effet, la mère se remit sur pied, put aider de nouveau sa fille. Il leur fallait faire un effort, calculer strictement les dépenses, pour ne pas souffrir à nouveau de la gêne. Puis un peu de chance vint à Cécile. Elle était habile ouvrière, gagna de meilleures journées, trouva dans le quartier des robes, des costumes à faire, sur lesquels elle peinait le dimanche. A force d'économie, elle parvint à mettre de côté quelques pièces d'argent, d'or. Elle se tranquillisa un peu.

En décembre, le froid s'aggrava, on vit le ciel couleur de fer, les arbres blancs comme aux jours printaniers. Ces apparences fleuries rappelaient tristement la douceur et le parfum de la jolie saison. C'est délicieux pour l'œil, à distance, comme aussi la vitre peinte de fins cristaux, brodée de dentelles dures. La mère et la fille ignoraient les joies du monde, ou les considéraient comme si lointaines qu'elles en devenaient irréalisables, chimériques. Elles s'estimaient suffisamment heureuses d'avoir leur chez soi bien clos, avec de la soupe sur la table, un feu de coke dans le

poêle, sur lequel mitonnait un peu de viande et de légumes pendant que des pommes cuisaient au four. Le vieux fauteuil aussi était excellent. Cécile s'y asseyait pour coudre, pour lire, ou pour se délasser de sa journée, pendant que sa mère, d'un pas visiblement fatigué maintenant, allait, venait, surveillait le poêle, disposait le couvert sur la nappe blanche.

Au dehors, le grésil tinte, puis la neige tombe en tourbillons, le vent soufflette les passants. Les deux femmes, dans la tiédeur de leur humble logis, tout à coup frissonnent.

Céline? où est Céline? Que fait-elle, à cette heure? Elles songent, n'osent pas parler. Les larmes montent à leurs yeux, elles n'osent pas pleurer. Elles se cachent l'une de l'autre. Ah! certes, autrefois, quand ils étaient tous réunis, ils pensaient bien à ceux qui étaient dehors par des froids pareils, comme on pense, pendant les bourrasques, aux gens qui sont en mer. Combien doivent sortir, trimer pour disputer leur vie! Des vieux qui ont la barbe hérissée de glaçons, des grelottants de tout âge, sous des blouses trouées; d'autres, couverts de redingotes

dont le drap noir est mince comme une feuille de papier! Quelles lamentables femmes on rencontre par le faubourg! quelles figures de misère aux nez rouges et aux joues vertes!

Mais aujourd'hui, c'est Céline, Céline seule qui est dehors, c'est Céline seule qui a froid... Elles ne se disent pas leurs réflexions, mais se regardent, et l'entente de leurs esprits est telle qu'elles se comprennent, sanglotent dans les bras l'une de l'autre. Puis, tout de suite, elles se raidissent, rappellent leur énergie, la femme affaiblie comme la jeune fille courageuse.

Le lendemain, le surlendemain, c'est le même froid au dehors, la même scène muette au dedans. Le ciel et le sol ont un pareil aspect implacable, les ruisseaux sont rigides comme les trottoirs. Les deux femmes disent un mot, puis se taisent, écoutent les pas de la rue, les pas de l'escalier, les passants qui passent, les voisins qui rentrent.

Un de ces pas s'arrête à la porte, une main froisse et frappe le bois.

Cécile ouvre : c'est Céline.

C'est plutôt l'ombre de Céline, sur le seuil, dans

le noir, une face pâle aux pommettes brique, des yeux de bête traquée. Elle s'avance d'un mouvement hésitant.

— C'est moi... J'en ai eu du mal à vous retrouver! On ne savait pas bien votre nouvelle adresse, chez nous...

Sa voix était méconnaissable, éraillée. Céline n'a plus son air d'enfant léger d'autrefois. Sa mère est restée assise, immobile. Cécile est debout auprès de Céline. Sans doute les deux sœurs vont-elles s'embrasser, mais Cécile voit Céline pâlir et fléchir. Elle la soutient. La mère se lève. Toutes deux aident la revenante vers le fauteuil. Elles l'aperçoivent alors, pitoyable, sous la clarté de la lampe. Elle est nu-tête. Ses cheveux blonds sont poudrés de neige. Sa robe est une loque. Elle a autour du cou une sorte de fourrure râpée, miteuse. Ses bottines informes, ses vêtements sordides sont trempés d'eau et tachés de boue.

Elle s'est évanouie, puis reprend peu à peu ses sens, mais elle est toujours inerte, l'œil atone.

— Elle n'en peut plus!

— D'où vient-elle?

— Il faut la changer, la coucher.

— Elle a faim, peut-être.

Cécile pousse la table près de sa sœur, met un bol de bouillon devant elle, du pain, du vin, un restant de ragoût encore chaud, et la malheureuse fille se jette sur la pitance, avale vite et sans cesse, semble insatiable. Cécile se souvient des pauvres bougres qu'elle a vus, aux Buttes-Chaumont, boire à même les litres, et mordre à même les miches. Elle descend vite, rapporte des œufs, un pot de confitures, du fromage. L'autre mange encore, sans savoir ce qu'elle mange, sans rien goûter. Repue, elle s'affaisse un peu, se dilate à la bonne chaleur du poêle. On voit qu'elle ne peut prononcer un mot. Elle regarde d'un œil vague sa mère vieillie, sa sœur grandie.

— Tu ne me demandes pas où est ta petite fille, — dit la mère.

— Eh bien! ma petite fille? — dit la voix rauque.

— Elle est morte quinze jours après ton départ.

— Ah!

Céline est bouche béante, sans un pleur, puis elle a un frisson.

— Attends ! — dit Cécile.

Elle s'agenouille, lui ôte ses bottines, collées à ses pieds par l'eau de neige, ses bas effilochés, sa robe. Céline n'a rien dessous qu'un mauvais jupon de laine et une chemise de grosse toile. Sa chemise ouverte dévoile un corps amaigri, meurtri, délabré. Elle chancelle. Cécile la conduit à son lit, la couche, glisse sous ses pieds glacés une bouteille d'eau bouillante enveloppée d'un chiffon de laine, l'embrasse. La mère vient l'embrasser aussi, et, du même geste machinal qu'autrefois, la borde, étale la couverture sur ses épaules, l'édredon sur ses jambes. Déjà Céline dort, on entend son souffle d'animal exténué, rentré au gîte, tombé à l'abîme du sommeil.

Les deux femmes n'échangent que quelques paroles, à voix basse, pour se communiquer leur navrement.

— Je ne la reconnais plus, — dit la mère. — Je t'ai bien dit, un jour, que ce n'était pas ma fille ! C'est une créature des rues. D'où sort-elle ?

— Tâchons de la garder tout de même, — dit Cécile. — Et ne lui demandons rien.

— Elle ne dirait rien, d'ailleurs. Elle a changé,

mais elle a toujours le même air têtu. Tu peux être sûre qu'il n'y a rien à en tirer. D'ailleurs, j'aime mieux ne rien savoir.

Toutes deux se couchent dans le lit de la mère. Elles dormirent peu cette nuit-là, écoutèrent jusqu'à l'aube la respiration épuisée de Céline.

Le lendemain, au jour, on la vit mieux. Elle était restée jolie, mais elle était devenue effrayante. Non pas seulement par la teinte maladive de sa chair, le bleuissement de ses paupières, la marque d'un coup qu'elle avait à la tempe, mais aussi par l'expression de cynisme, de jeunesse finie, qui se lisait aux yeux égarés, à la bouche défaite. On lui servit du café au lait, du pain et du beurre. Elle mangea, eut un soupir de satisfaction, s'allongea de nouveau dans le lit chaud. Cécile, comme d'habitude, partit pour son magasin. La mère fit le ménage, prit sa place près de la croisée, mais ne dit pas un mot à sa fille, attendit d'elle quelque chose qui ne vint pas.

Au retour de Cécile, Céline était encore couchée. La jeune sœur donna à l'aînée des bas, de bons souliers, un jupon, une camisole. Il était midi. Céline alla se laver, se coiffer dans un coin, et toutes trois

s'attablèrent autour du pot-au-feu qui embaumait la chambre. Puis Céline se traîna à la fenêtre, regarda dehors, la neige, le grand jardin.

— C'est triste, ici, — dit-elle.

— Mais non, — répliqua vite Cécile, pour empêcher sa mère de répondre. — Ce jardin, c'est comme un bois. Il y a plein d'oiseaux, des pierrots en hiver, et, au printemps, toutes sortes d'autres oiseaux qui chantent : des rossignols, des merles. Je t'assure, quand il y a du soleil, c'est bien beau.

— Était-ce mieux où tu étais ? — interrogea la mère.

Céline n'eut qu'une espèce de rire nerveux.

— Comment te trouves-tu ? Veux-tu travailler avec moi ? — intervint encore Cécile.

— Je vais mieux... Vrai, j'étais vannée, à patauger dans la neige. J'en ai eu du mal à venir ici !... Oui, je veux bien travailler.

— Alors, installons-nous ici, près de la fenêtre.

Les deux sœurs se placent comme jadis, en face l'une de l'autre, et la mère a l'illusion de revoir ses enfants d'autrefois. Mais les doigts de Céline sont désormais inhabiles. Ils ne sont plus piqués par l'ai-

guille, mais jaunis par la cigarette. Et puis, si elle coud lentement, si elle regarde à toute minute par la vitre, dans la rue, dans le jardin, où il n'y a rien à voir pour elle, c'est qu'elle s'ennuie. Elle bâille, elle étire son corps aveuli, elle a les reins cassés, et ses pieds ont des tressaillements convulsifs.

Au soir, Cécile lui propose de venir avec elle dans le quartier. La jeune voudrait amadouer cette aînée sauvage et rebelle. Elle l'emmène à la rôtisserie, commande un poulet rôti, pour qu'elle ait un bon dîner. Elle a pris un peu d'or dans sa bourse, et elle l'emmène aussi au bazar en face de l'église, au magasin de confections, près la rue des Pyrénées, lui achète un petit manteau ouaté, une toque.

Céline se laisse choyer, connaît un instant de plaisir à fouiller parmi les rubans, les étoffes. La neige tourbillonne toujours : elles reviennent sous le même parapluie, bras dessus, bras dessous. Cécile a quelque espoir de persuader cette grande sœur qu'elle sent si lasse, si brisée, auprès d'elle qui marche d'un pas vif, d'une allure décidée.

— Combien gagnes-tu donc? — dit Céline.

— Ça dépend. Trois, quatre francs par jour.

Cinq, six francs avec maman, quand il y a assez de travail pour nous deux.

— Ah!... Et tu t'amuses?

— Je ne m'ennuie pas. J'ai toujours à faire. Et j'ai maman.

Il y eut un silence.

— Et toi? — reprit Cécile. — Tu n'avais pas l'air de quelqu'un qui s'amuse, hier, quand tu es venue. Qu'est-ce que tu as fait? Qu'est-ce que tu fais? — dit-elle doucement.

— Tout, — répond farouchement Céline.

— Pauvre Céline!... Est-ce que tu ne veux pas recommencer à vivre avec nous, maintenant?

— Ah! ne m'embête pas, — dit l'autre, lâchant le bras de sa sœur, — ou je fiche le camp tout de suite.

Elles étaient arrivées à l'église, n'avaient plus qu'à tourner la rue Lassus pour regagner la rue Louvain.

— Non, je ne t'embêterai pas. Allons, viens, ne fais pas la mauvaise tête. Tu ne voudrais pas que j'aie commandé un poulet pour rien!

Céline suivit alors Cécile. Et elle mangea, aussi voracement que la veille, la soupe, le poulet, le des-

sert. Et, comme la veille, elle se coucha, mais avec une figure meilleure, et pour dormir d'un sommeil plus paisible.

Le lendemain matin, elle voulut accompagner Cécile au magasin de la rue Lafayette.

— Au revoir, m'man, — dit-elle en partant, comme lorsqu'elle était petite fille.

Sa mère lui rendit son baiser. Cécile vit le visage de sa sœur contre le visage vieilli de sa mère. Allaient-elles, toutes deux, retrouver les gestes et les sentiments de la maternité oubliée et de l'enfance perdue ?

Les deux sœurs traversèrent les Buttes-Chaumont. Un rayon de soleil éclairait furtivement les sapins verts, les branches dénudées, les collines neigeuses. Cécile dit ses promenades avec sa mère, et tout ce qui les a intéressées, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les gens... Céline l'écoute, l'interrompt par quelque remarque futile. Bientôt elles ont atteint la rue Secrétan, le canal, elles sont rue Lafayette. C'est là tout près.

— Tu viens avec moi ? — dit la jeune.

— J'aime mieux t'attendre, — dit l'aînée.

Et avec une hésitation :

— As-tu encore un peu d'argent ? Je te le rendrai, sois tranquille. Mais j'ai quelque chose à m'acheter.

Cécile comprend que sa sœur ne veut pas repartir sans argent, revenir les mains vides où elle est attendue.

L'honnête fille a un mouvement d'indignation, de révolte :

— Mais j'ai besoin de mon argent !... Maman n'est pas bien portante. Je dois la soigner... Fais comme moi, travaille, reste avec nous.

— Enfin ! tu ne veux pas ?

— Tu es une sans-cœur, Céline.

Mais l'autre, toujours à son idée fixe :

— Alors, c'est non ?

Cécile, tristement, donne un peu d'argent à sa sœur.

— Tu vas t'en aller, n'est-ce pas ?

— Mais non ! A tout à l'heure !

— Adieu ! — dit l'autre.

Elle a deviné juste. Quand elle redescend, Céline n'est pas là. Elle patiente quelques minutes en vain.

Elle revient seule. Sa mère l'interroge des yeux, elle répond non d'un signe de tête.

L'hiver finit. Céline ne revint pas. La mère s'affaiblit davantage, parut plus souvent soucieuse, regardant Cécile à la dérobée, longuement, détournant les regards lorsque sa fille s'apercevait de son examen et venait l'embrasser. Elle faisait effort pour ne pas s'attendrir, causait, s'occupait, parfois devait interrompre son travail comme sur le coup d'une douleur subite.

— Qu'as-tu, maman ?

— Rien, cela va passer.

Ce fut enfin le printemps. La mère sembla renaître, sortit de nouveau avec sa Cécile, puis, un jour d'été, en juillet, se sentit plus mal.

Cécile va chercher le médecin. Le docteur hoche la tête, donne ses instructions, dit qu'il reviendra. Cécile le suit sur le palier.

— Votre mère est bien fatiguée, mon enfant, bien usée.

— Elle a eu tant de chagrin, monsieur ! autant qu'on peut en avoir !... Mais elle se remettra, n'est-ce pas ?

— Il faudra beaucoup de soins, — élude le médecin. — A demain. Comptez sur moi.

— Qu'est-ce que t'a dit le médecin ?

— Que cela irait mieux demain, maman.

— Peut-être. Mais, vois-tu, Cécile, il ne faut pas se faire d'illusions. Je m'en vais, je le sens. Allons, ne t'effraye pas, — dit-elle, en voyant le visage bouleversé de sa fille. — Je ne dis pas que c'est pour tout de suite. Je peux aller longtemps encore. Mais, vois-tu, tout de même, il faut que je te dise ce que j'ai à te dire, une bonne fois. Après on n'en parlera plus jamais. Non, jamais ! — dit-elle, après un silence.

Elle s'exprimait d'une voix un peu basse, entrecoupée. Cécile s'appuya au lit.

— Écoute-moi donc. J'ai eu bien de la peine dans ma vie, tu le sais, et je ne regretterais pas de m'en aller si je ne t'avais pas. Ma plus grande peine, c'est de te laisser seule. Tu as dix-sept ans... Comment vas-tu faire ?... Je veux dire : comment ferais-tu, si je m'en allais maintenant ?... J'aime mieux que Céline nous ait encore quittées... Elle aurait pu te perdre.

— Oh ! maman !

— C'est vrai, ma Cécile, j'ai tort. Pardonne-moi. Tu me fais du bien, — dit la pauvre femme, — mais comme tu vas être... comme tu seras embarrassée !... Et le pire, c'est que je ne sais quoi te dire, quoi te conseiller. C'est mon tourment... Te laisser comme ça, et ne pas pouvoir te renseigner, te dire : « Va là, ou va ici... » Il faudra que tu te gardes toi-même : tu n'as personne que toi, tu ne sais rien... Mais promets-moi d'être toujours ma chère petite fille courageuse et honnête.

Quelques grosses larmes coulèrent de ses yeux durcis au feu de la vie, s'arrêtèrent sur ses joues livides.

Cécile l'embrassa, but ces larmes de la terrible agonie cachée qui torturait ce cœur de mère. Pleurante aussi, mais raffermissant sa voix, elle parla avec une énergie singulière :

— Ne crains rien, maman. Tu vivras. Mais, le jour où tu ne seras plus, tu seras tout de même avec ta fille. Jamais tu ne la quitteras. Tu dis que je ne sais rien : je sais tout. Tu dis que je n'ai personne que moi : cela me suffit. Je saurai me garder. Re-

prends ton courage et tes forces et n'aie pas peur pour moi. Moi je n'ai peur de rien que de te voir t'en aller... Allons, maman, aie confiance en ta fille.

L'héroïque enfant sourit, et les yeux de sa mère retrouvèrent leur lueur vivante, le visage émacié fut tout réchauffé et éclairé par la lumière de la joie. Sa force, en effet, lui revint pour serrer la tête de Cécile dans ses bras. Alors elle laissa aller sa tête grise sur l'épaule jeune et ferme, et ne bougea plus.

Un instant elles furent ainsi, puis Cécile s'étonna de n'entendre plus de parole, ni de respiration. Elle défit de son col les bras de sa mère : ils fléchirent, inertes. Elle regarda le visage : les yeux étaient ouverts, mais fixes, la chair était d'une blancheur de cire. Elle voulut redresser sa mère : le corps s'écroula tout d'une pièce.

— Maman! maman!

Et ce furent des sanglots et des larmes sur la figure et les mains insensibles, mais rien ne répondit à l'appel désespéré.

Vite chez la voisine, et vite le médecin... De l'eau, du vinaigre! Tout est inutile, et le médecin, accouru.

dit à la fillette de fermer les beaux yeux gris qui regardent sans voir.

— Maman! ma pauvre maman!

La voisine offre ses soins. Cécile les accepte, elles font toutes deux la toilette de la morte, puis, tout réglé, une bougie allumée, les courses faites, la jeune fille dit simplement qu'elle n'a plus besoin de personne, qu'elle veillera seule. Elle s'assoit dans le grand fauteuil, prend la main froide, et là, pendant les heures de la nuit, elle pense. Elle cause muettement avec celle qui ne l'entend plus. Bien tard, exténuée, sa tête retombe sur la main qu'elle tient toujours et elle s'endort contre sa mère, une fois encore, la dernière fois, comme un tout petit enfant.

Elle se réveille dans la chambre glaciale, se souvient de tout devant la flamme mourante de la bougie, revoit la morte blanche dans le lit blanc.

Le lendemain, Cécile prépare hâtivement ses vêtements de deuil. La compatissante voisine passe la nuit avec elle, bavarde, tente d'occuper l'esprit de la jeune fille, de la distraire de sa douleur. Elle lui dit que c'est le 14 juillet le lendemain, — le premier 14 juillet de la République. Cécile l'avait oublié. Le

soir, et assez avant dans la nuit, elles entendent des détonations de pétards, des ritournelles de bals. Un peu après minuit, Cécile s'allonge sur son lit, fait semblant de dormir. De temps en temps, elle se lève, va vers sa mère, touche ses mains, son front, lisse ses cheveux blancs. La voisine dort dans le fauteuil.

Au matin, Cécile suit le cercueil vers l'église, puis vers la colline funèbre où sont déjà tant des siens, et tant d'autres aussi. Le quartier est pavoisé de drapeaux, la population est en liesse, mange et boit sur les tables qui couvrent les trottoirs. Il se fait un arrêt du bruit au passage du corbillard suivi de la jeune fille et des gens de sa maison.

C'est vite fini. Cécile rentre, remet la chambre en ordre, pleure encore en rangeant les vêtements, le linge, met son couvert et dîne, avec l'idée qu'elle obéit à la disparue. Le soir, elle sort machinalement, se perd dans la foule.

Les banderoles flottent au haut des mâts, rue de Belleville, rue des Pyrénées, autour de la mairie. La fête foraine bat ses grosses caisses rue Sorbier. Le spectacle est charmant, dans cette large rue bordée de jardins montants, au sommet desquels se dessi-

nent sur le ciel des maisons bariolées de lanternes vénitiennes. Les concerts en plein vent mêlent les airs de danse aux chants patriotiques. Devant les estrades garnies de feuillage, sur lesquelles résonnent les cuivres et soupirent les violons, la foule chante avec les instruments. Les airs de danses mettent en mouvement les couples décorés de fleurs tricolores. Les rythmes s'envolent comme des bandes d'oiseaux joyeux. Les gens stationnent, écoutent un morceau, puis s'en vont, font place à de nouveaux venus, se répandent par les rues, passent sous les arcs de triomphe drapés, fleuris, enguirlandés, ornés d'inscriptions et d'affirmations républicaines, admirent les ingénieuses décorations des fenêtres, les merveilles en papier doré de l'art parisien, les tableaux symboliques, les devises formées par des fleurs entrelacées, les verroteries, les transparents de couleurs. Cela flamboie aux feux du gaz, des lanternes vénitiennes, s'éclaire de lueurs multicolores.

Aux autels des carrefours se dressent de fières Républiques, chargées de lauriers et d'épis, opulentes comme des Cérès. On chante, autour de ces déesses pacifiques, des chansons guerrières.

Tout chante, tout semble chanter, les pavés, les cabarets, les bouts de rues, les ruelles, les passages étroits, les impasses, les cités ouvrières, les cours misérables, les bâtisses les plus sordides de ce Paris lointain. Chez les habitants des taudis, il y a fête nationale. Sur les pierres humides et grises, aux croisées sans rideaux, éclatent les trois couleurs. Sous les portes, dans les couloirs, des berceaux de verdure abritent un buste de République. Les humbles maisons piquent à leur front ridé et soucieux l'étoile d'une illumination.

Les drapeaux, les lanternes, les musiques et les danses ne s'arrêtent qu'au mur du Père-Lachaise. De sa ligne rigide il barre la route à la joie.

Cécile parvint là, toute enveloppée des rumeurs de la fête. Elle songea à tout ce qui s'était passé dans sa vie, comme dans la vie de tant de gens, avant ce jour de danse et de chant, de festin et de folie. Elle revit le temps de l'hiver guerrier de 1870, où elle errait au long des avenues blanches de neige de ce Père-Lachaise, conduite par la main de sa sœur Céline. Elle crut réentendre, avec les pétards et les fusées de la fête, les sourdes détonations des canons

qui grondaient sur Paris. Elle eut un sanglot pour son frère Justin, si grave et sérieux, tué à Buzenval, et que leur mère douloureuse était venue là reconnaître parmi les cadavres encore rangés comme des soldats, pour son frère Jean, si bon, si tendre, qu'elle imaginait abattu contre le mur du fond, comme un chien enragé. Les spectres passaient en fresque animée sur la muraille obscure, défilaient devant elle : son père, son pauvre brave homme de père, qui s'était sauvé loin de sa femme et de ses deux filles, sans les reconnaître, et qui était mort enfermé dans une camisole de fou ; sa mère, qui venait de s'en aller au grand repos, après sa vie énergique, silencieuse et résignée, de combattante et de martyre ; sa sœur, son aînée, Céline, tombée on ne savait où, à la fois vivante et morte.

A regarder ainsi dans le passé, Cécile se trouva subitement grandie et changée. Pour elle s'évoqua encore une mêlée de foule où elle apercevait des figures distinctes. Elle vit qu'elle n'était plus une petite fille, la petite apprentie de l'existence, qu'elle allait être une femme et qu'il lui faudrait prendre sa part de bonheur et de douleur.

Elle quitta la sombre muraille, dit adieu aux ombres sans regards et sans voix qui passaient devant elle, essuya les larmes qui avaient coulé en ruissellement de pluie sur ses joues. La lumière, le bruit, la foule des pauvres, disaient à son triste cœur que les jours de joie et de misère continuaient. Cécile Pommier, pensive et résolue, reprit la route de la vie.




G.A.



TABLE



Préface de l'Auteur I

I. — La Guerre I

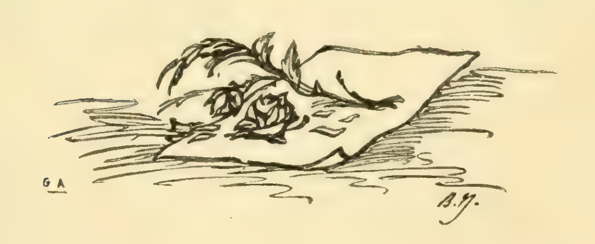
II. — La Mère 61

III. — Tragédies et Comédies de Faubourg. 113

IV. — L'Atelier et la Rue 233

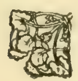
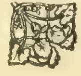
V. — L'Alcool 267

VI. — Céline et Cécile 311






CE LIVRE, LE SOIXANTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION DES MAITRES DU LIVRE, A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE

NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES, SOIT : 10 EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ; 12 EXEMPLAIRES SUR CHINE, NUMÉROTÉS DE 11 A 22 ; 42 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL (DONT 8 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 23 A 56 ET DE 57 A 64 ; 26 EXEMPLAIRES SUR GRAND VÉLIN DES MANUFACTURES DE RIVES, NUMÉROTÉS DE 65 A 90 ; ET 1900 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 91 A 1890 ET DE 1891 A 1990, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER, EN CARACTÈRES NÉO-DIDOT, PAR PAUL HÉRISSEY, A ÉVREUX, LE XXXI DÉCEMBRE MCMXIX. LE FRONTISPICE A ÉTÉ DESSINÉ ET GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR BERNARD NAUDIN. LES

EN-TÊTES ET CULS-DE-LAMPE DÉCORATIFS ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR BERNARD NAUDIN ET GRAVÉS SUR BOIS PAR GEORGES AUBERT.






PQ
2260
G32A73
1919

Geffroy, Gustave
L'apprentie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

